

fantasy

LES MARCHES DU NORD

Damien Saurel



HYPALLAGE
EDITIONS

Du même auteur

Athénaïs

(Tragédie, Hypallage Editions, 2014)

René Plantin

(Roman, Hypallage Editions, 2014)

Ludivine Mustier

(Nouvelle, Hypallage Editions, 2014)

Les Raffalés

(Tragédie, Hypallage Editions, 2014)

Les Aigles du Portugal

(Roman historique, Hypallage Editions, 2014)

Les Trois Lunes pendulaires

(Fantasy, Hypallage Editions, 2014)

Apocatastase

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Le Spectricide

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Les Enlumineurs de cauchemars

(Essai, Hypallage Editions, 2014)

Damien Saurel

LES MARCHES DU NORD

– L'Or d'Alfée 1 –

(fantasy)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 7 mars 2014

Prix : 8,97 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-004-2

Sommaire

<u>Du même auteur</u>	02
<u>Mentions légales</u>	04
<u>Prologue</u>	06
Chapitre I – <u>Gax le Désarmé</u>	07
Chapitre II – <u>Le Carrefour des Songes</u>	29
Chapitre III – <u>Les seins de Dolia</u>	54
Chapitre IV – <u>Zéphirine !</u>	75
Chapitre V – <u>Ponatrax le stylite</u>	89
Chapitre VI – <u>La Chevelure océane</u>	105
Chapitre VII – <u>Lahoric Redhorn</u>	126
Chapitre VIII – <u>Chute libre !</u>	149
Chapitre IX – <u>Le Grand Oméron</u>	167
Chapitre X – <u>Au feu !</u>	201
Chapitre XI – <u>Trois têtes de Gorgones</u>	222
Chapitre XII – <u>Bataille du pont de l'Impénitence</u>	253
Chapitre XIII – <u>Le tableau des braques</u>	276
Chapitre XIV – <u>L'esprit de Na Rog</u>	287
Chapitre XV – <u>D-codage</u>	298
Chapitre XVI – <u>La Conquête royale</u>	310
Chapitre XVII – <u>Rose mystique</u>	314

Les Marches du Nord

Au cours de mes nombreux périples, j'ai eu l'occasion de rencontrer toutes sortes de gens et de choses étranges. Et si aujourd'hui je prends la plume, c'est pour vous raconter la plus merveilleuse des aventures. Je vais donc vous combler en vous dévoilant le récit de *La Quête de l'or d'Alfée*.

Au long de cette quête, combien de fortunes furent édifiées ou anéanties, combien d'ambitions furent couronnées ou ruinées, combien de destinées furent bouleversées ou scellées, je ne saurais le dire exactement. Une chose est certaine, *La Quête de l'or d'Alfée* entraîna dans son sillage des hommes et des femmes de toutes conditions, des plus humbles aux plus célèbres. Elle les entraîna jusqu'aux sacrifices les plus grands et les jeta dans des périls dont on peut craindre de ne pas sortir indemne.

Que l'émotion vous tienne éveillés à l'écho des hauts faits des héros de cette histoire. Que s'envole vers les contrées enchantées votre esprit le temps de cette tumultueuse chevauchée. Que les épées rouillées sortent des fourreaux où elles dormaient depuis trop longtemps. Que les gonfalons collés aux hampes par les pluies de la mélancolie se redéplient au vent de l'épopée. Que les héros fatigués se redressent sur leurs fiers destriers pour découvrir une nouvelle jeunesse.

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE I

Gax le Désarmé

En cette fin d'été de l'an de grâce 3027, sous le règne du grand roi Sijaron III, un cavalier traçait sa route vers l'antique cité de Chrost, capitale de la Principauté d'Aquebanne.

Tout semblait mouillé de plomb. De grosses averses balayaient le paysage de la plaine de Savillon. La campagne était noyée de ténèbres. Au loin, masse plus profonde que la nuit alentour, se dressait Chrost, lugubre.

La cité millénaire était perchée sur un socle rocailleux. Trois paliers, hérissés de murailles inexpugnables, se succédaient. Enfin, au sommet de l'éperon rocheux, se dressait un puissant donjon carré, d'où l'on dominait tout le pays.

Le cavalier progressait en contemplant les remparts de la ville superbe. Il reconnut là le lieu dont il avait déjà si souvent entendu parler. L'homme qui chevauchait fièrement sous l'auguste et sombre majesté de la légendaire Chrost, portait les armes des Gardes d'honneur, cette petite troupe de soldats gracieusement mise au service du roi Sijaron par l'autocrate de Kadar. Le guerrier arborait une abondante barbe blonde broussailleuse sur son haubert. De son visage émanait de la jovialité, mais il était homme d'armes, et par le fer de sa lourde épée qui pendait à son côté, la guerre lui convenait comme métier. Dans une semi-obscurité, ce guerrier, connu sous le nom d'Hairbald, se rapprochait des portes de la ville...

Il faisait nuit, mais ce n'était pas la nuit, ce n'était qu'un jour sans soleil bien qu'on fût en été. La menace de l'orage

pesait sur l'imposante construction de pierres. Une foule d'hommes d'armes et de convoyeurs serpentait pour aller chercher abri derrière les murs... La pluie rabattait hommes et bêtes vers les portes monumentales de la cité, où les gardes du grand roi Sijaron filtraient les entrées.

Émergeant de la foule, le cavalier s'avança. Comme tous les gens attroupés devant la porte, il fut arrêté par un garde : la hallebarde étincelante de la sentinelle s'abattit pour lui barrer le passage. Dans la lueur mouvante des braseros, le garde fixa le visage de l'intrus ; Hairbald soutint son regard...

Soudain la foudre frappa !

Elle tomba si près que le choc cloua la foule au sol. Les chevaux se cabrèrent en hennissant d'effroi et les gardes rentrèrent la tête entre leurs épaules d'acier noir.

Le cavalier de Kadar dompta sa monture et, les rênes bien en mains, se retourna vers le garde en l'interpellant vivement :

« Ne reconnaissez-vous plus les cavaliers de la Garde d'honneur ? Je suis Hairbald, fils d'Haratald. Je viens prendre mes nouveaux quartiers à Chrost après avoir servi le roi tout l'hiver à l'est de Tingdal, sur les rives du Zaïr. Je suis un vétéran de la bataille d'Old Badrim, faites place ! »

Le garde le laissa enfin passer. Le cavalier se faufila à l'intérieur de la citadelle.

Une fois passée la poterne, Hairbald observa la rue principale : elle était encombrée de chariots et d'hommes affairés autour. S'approchant d'eux, il demanda à un convoyeur où se trouvait la *Taverne du Clos-godet*. Puis, suivant l'itinéraire qu'on venait de lui indiquer, le cavalier s'engagea sous la pluie. Il passait à côté de nombreux autres soldats, campés le long des murs à l'abri sous l'angle des toits. Après avoir parcouru une centaine de mètres, le cavalier tourna dans une

ruelle très sombre, que les façades des maisons couvraient d'ombre en se rejoignant par endroits sous la forme d'une arche. Le pavé de la chaussée ruisselait d'eau, brillait dans la lumière tremblante de quelques torches qui, lorsqu'une goutte d'eau les touchait, crépitaient en sifflant. Des silhouettes glissèrent sous les porches et les voûtes... Hairbald empoigna la garde de sa fidèle épée, craignant l'attaque d'un groupe de brigands. Il n'en fut rien ! À sa grande surprise, il remontait la rue sous les regards très expressifs de toute une cohorte de prostituées. Parmi elles, il y avait là beaucoup de jeunes Silves, à la peau enduite d'un fard aux reflets argentés. Ces jeunes femmes étaient célèbres pour leur charme énigmatique. Hairbald ne s'attarda pas, bien que la pensée de découvrir l'attrait étrange d'une Silve lui eût effleuré l'esprit. Il continua sans être descendu de cheval, tourna au bout de la rue, empruntant un passage de longues et larges dalles de schistes, qui se chevauchaient en croissants de lune.

Après avoir circulé un bon moment dans le dédale des ruelles de la ville basse, le cavalier déboucha sur la Chaussée des Trépassés, où, selon les dires du convoyeur, se trouvait la *Taverne du Clos-godet*.

Hairbald dépassa un lampadaire magique, sculpté dans la pierre, et l'ombre de son corps se profila sur toute la longueur de la rue... Il arpentait, maintenant, la chaussée avec vigilance, donnant de la tête à droite et à gauche, cherchant de toute évidence le lieu caché de la taverne parmi la masse sombre des demeures.

Le cavalier progressait lentement, son cheval martelant le pavé... Quand, en chemin, il s'arrêta net à la hauteur d'une bâtisse. Le cavalier leva le nez vers une enseigne : *Taverne du Clos-godet*.

C'était bel et bien là le lieu qu'il cherchait. Par un soupirail, de la lumière s'échappait de l'intérieur de la taverne...

Après un moment d'hésitation, Hairbald attacha sa monture sous un porche à proximité. Il descendit ensuite quatre marches. Les marches s'enfonçaient dans la chaussée vers une porte massive en chêne, derrière laquelle s'abritait l'établissement.

Hairbald poussa la porte, aidé par le vent qui s'engouffrait dans la ruelle. Il fut aussitôt accueilli par la chaleur du lieu dont il venait de franchir le seuil. On entendait crépiter les flammes dans l'âtre. Des centaines de petites lumières brillaient au sommet d'énormes gâteaux de cire suspendus aux poutres. Hairbald traversa la fumée, les clameurs et les murmures qui emplissaient le lieu. Il se dirigea vers le foyer pour s'y réchauffer et retira un lourd casque de sa tête, livrant au reflet des flammes la surface lisse de son crâne chauve. Il dégrafa ensuite la fibule de son manteau détrempé. Figé devant le feu, allongeant ses bras vers les flammes, Hairbald avait fière allure. Une bonhomie naturelle transparaisait sur son visage joufflu et rose.

La chaleur du feu commençait à envahir son corps. Il en éprouvait un grand réconfort, tel ce voyageur harassé par l'épreuve de la route, dont parle le barde Albédo de Cambarr dans son *Chemin vers le repos*. Hairbald s'abandonna à ce doux prélasserment auprès du feu, se remémorant les vers fameux du célèbre poète :

*« Le voyageur harassé par l'épreuve de la route,
À l'auberge parvenu, chasse la fatigue, la nuit et le doute
Dans la contemplation des flammes
Et les bras d'une femme. »*

Dehors, l'orage grondait toujours, et, au coup par coup, des flashes illuminaient de leur éclat blanc électrique l'espace rabougri de la petite taverne.

L'aubergiste vint s'enquérir des désirs du voyageur :

« Que puis-je vous servir ?

— J'aimerais bien manger une bonne plâtrée de miark brun arrosée avec une bonne bouteille de Vieux-Gris.

— Ce sera fait.

— Ah ! n'oubliez pas non plus qu'*une étoile brille sur l'heure de notre rencontre.*

— Ne vous en faites pas, répondit l'aubergiste sans s'alarmer, je n'oublierai pas de m'occuper de vous dès que possible pour l'affaire qui nous intéresse. Je vous demande juste d'attendre un peu. Profitez-en pour bien vous restaurer. »

La taverne était bondée, l'ambiance plutôt bonne et la clientèle portée sur l'alcool. Hairbald observa les visages, mais il n'en reconnut aucun. Il se sentait un peu en terre étrangère, et la vue d'un visage familier lui aurait fait plaisir. Mais il n'y avait là aucun autre Kadaréen hormis lui-même...

À la table du centre, la chope débordante à la main, des gens trinquaient bruyamment. La bière coulait à flots dans leurs gosiers, sur leurs larges mains et à travers leurs barbes rousses, fendues en deux tresses d'égale longueur. D'autres, au fond près d'un pilier, jouaient au roudalon, empilant des pièces de monnaie mises en jeu et jetant des dés pour les obtenir. Autrement, près de la cheminée, un petit groupe chantait La complainte d'Alfératz le Forfant, accompagné à l'accordéon par un ménestrel de passage :

« Alferatz le Forfant

Alors qu'il n'avait pas sept ans

Volait déjà les gens

*Alferatz le Forfant
Alors qu'il n'avait pas toutes ses dents
Croquait les vivres des paysans
Alferatz le Forfant
Qu'on disait déjà méchant
Lorsqu'il était enfant
Quand il devint grand
Fut le pire des mécréants
Alferatz le Forfant
La bourse des passants
Mettait la main dedans
Alferatz le Forfant
De ses larcins non content
De sa dague tuait les innocents
Alferatz le Forfant
De tels crimes si courants
Fit son métier indifféremment
Un jour déroband
Un jour assassinant
Alferatz le Forfant
Ses crimes s'accumulant
Son nom couvert de sang
Lui valut rapidement
De la justice le châtement
Alferatz le Forfant
Ses pieds trépignant
Son corps se raidissant
À une corde balançant
Termina finalement. »*

Et tandis que l'on chantait à tue-tête, Hairbald observait, installé pas très loin de lui, un jeune homme qui s'était

déchaussé, faisant sécher au feu ses chaussettes bariolées. « Il a une bonne bouille ce petit gars », trouva le Kadaréen, qui s'imaginait déjà en train de sympathiser avec lui. Cette pensée le fit sourire.

Hairbald continuait d'observer le jeune homme. Sur ce, l'aubergiste vint se camper derrière le petit débrouillard, affairé devant le feu. Le patron de l'établissement interpella vigoureusement ce sécheur de chaussettes sans gêne :

« Eh là, mon gaillard, on profite bien de mon feu ! »

L'adolescent se retourna et répondit sans sourcilier :

« C'est un bien bon feu, monsieur l'aubergiste.

— Certes, admit ce dernier, mais vous devez remettre vos chaussettes et commander à manger ou à boire ? »

L'aubergiste, un gros homme au visage boursoufflé et à l'œil rond, était embarrassé par l'attitude de son client. Il attendait une réponse les poings fixés sur les hanches, le pompon de son bonnet oscillant devant sa figure.

L'aubergiste se pencha l'air renfrogné vers l'adolescent, cherchant à l'intimider, à précipiter sa réaction. Le petit jeune homme cherchait sa réponse... Enfin les mots jaillirent :

« Monsieur l'aubergiste, *une étoile brille sur l'heure de notre rencontre* ! »

L'aubergiste en resta interloqué. Puis, lorsqu'il eut reconnu l'étrangeté de ce que venait de lui dire le petit homme, il lui murmura en retour :

« Très bien, très bien... Vous attendrez jusqu'à la fermeture de la taverne. Alors, je serai à vous. »

Puis, se redressant, il lança d'une voix forte :

« En attendant, que puis-je vous servir, l'ami ?

— Une bonne ale et une assiette de votre plat du jour.

— Ce sera donc une chopine de “grosse rasade”, une soupe au lard avec une belle pomme de terre et un quignon de pain blanc. Le tout pour cinq rek de bronze.

— C’est parfait. Je m’attable, l’eau à la bouche.

— À la bonne heure, votre ventre a parlé ! »

Hairbald qui avait tout entendu, observa avec encore plus d’attention l’adolescent, car il venait de dire sa propre formule secrète.

Le petit jeune homme alla ensuite, après avoir enfilé ses chaussettes, s’installer à une table. Là, il cala sa chaise contre une poutre dans son dos, s’abandonnant ensuite à toutes sortes de rêveries en dégustant l’ale qu’on lui avait servie.

« Buvons, buvons, mes amis, répétaient les buveurs insatiables de la table centrale, car bientôt la poussière des routes asséchera nos gosiers. La guerre aux Marches du Nord se prépare, et pour sûr, on sera de la partie. »

De son côté, Hairbald, tout en mangeant, continuait d’observer le jeune homme, qui, lui aussi, mangeait...

Quand soudain, dans le fracas du tonnerre, la porte de la taverne vint battre toute grande ouverte contre le mur ! Tous les clients de la taverne sursautèrent et se retournèrent pour apercevoir, trônant dans l’encadrement de la porte, une haute silhouette noire, tel un spectre à l’heure mauvaise des songes angoissés.

L’apparition avait glacé le sang des membres de l’assemblée. Tous reprirent vite, cependant, leurs esprits, car ce n’était qu’un homme, d’une taille imposante certes, mais bel et bien un homme, et non pas un spectre.

Habillé de noir, une capuche baignant d’ombre les traits de son visage, l’homme qui tenait un long bâton torsadé surmonté d’une sphère d’ambre, s’écria :

« Je suis Dakktron le Fantasque, maître d’Holywillow et je vous salue : *une étoile brille sur l’heure de notre rencontre !* »

Et rejetant sa capuche en arrière, il découvrit son visage taillé à la serpe, tout en angles et en arêtes. La physionomie de l’homme qui venait de faire une si spectaculaire entrée, quoique inquiétante d’aspect, était mue d’une expression jubilatoire, mêlant tout à la fois sévérité et hilarité, concentration et fantaisie. Lorsque l’aubergiste s’approcha, ses yeux étincelèrent. Cependant, le patron de la taverne se précipita pour fermer la porte, ignorant l’appel du regard lancé par l’énergumène. L’aubergiste, maîtrisant à peine sa colère, se retourna finalement vers ce grand escogriffe et le sermonna à mi-voix :

« Vous pourriez être tout de même un peu plus discret !

— Sachez que la meilleure façon de ne pas attirer les soupçons sur ses véritables intentions est de se faire remarquer ! Qui, après cela, pourrait encore penser que je veuille passer inaperçu ?

— Je n’ai pas tout à fait saisi votre raisonnement...

— Peu importe, trancha Dakktron qui, s’adressant cette fois à toute l’assemblée, déclara joyeusement : j’offre une tournée générale ! »

Tout le monde se précipita au comptoir pour passer sa commande.

Adossé au comptoir, Hairbald présenta sa chope au petit jeune homme pour trinquer avec lui. Ce dernier esquissa un beau sourire et répondit sans réserve à l’invitation à boire :

« À la vôtre, fier soldat !

— À la vôtre, l’ami !

— Je m’appelle Pipo.

— Pour ma part, c’est Hairbald. Je suis Garde d’honneur du roi.

— Ouah ! c'est épatant.

— Oui, mais c'est souvent très fatigant. Je reviens d'une campagne contre les monstrueux Rashgai, à l'est de Tingdal. On leur a fait boire la tasse dans les eaux glacées du Zaiir.

— Ouah ! c'est épatant.

— Oui, mais c'est dangereux. J'ai même déjà livré une vraie bataille. Je suis un des glorieux survivants de la bataille d'Old Badrim.

— Ouah ! Vous y étiez ?

— Oui, j'ai eu de la chance. Je faisais partie des renforts qui ont décidé du sort de la bataille. Fort heureusement, je n'ai pas eu à soutenir le combat depuis la première heure. Ah, ça ! des morts, il y en a eu...

— Ouah ! c'est pas banal d'avoir vécu tout ça.

— Et vous, que me dites-vous ?

— Ce sera bien peu de choses en comparaison de vos exploits. Je suis tout simplement un modeste artisan serrurier. Mon atelier se trouve à Soucarie, c'est un petit village à deux jours de marche d'ici, vers le sud-ouest. Vous savez, j'aime bien mon petit confort.

— Allons donc ! Alors qu'est-ce qui vous a poussé à voyager jusqu'à Chrost ?

— Ah, ça ! si je le savais !... »

Autour d'eux, tous les clients de la taverne se bousculaient pour obtenir une nouvelle chopine.

La première tournée consommée, Dakktron en lança une seconde. Une troisième, puis une quatrième suivirent encore.

Hairbald et Pipo abandonnèrent la beuverie à la seconde tournée, car ils savaient que la soirée serait encore longue pour eux. Il leur fallait garder la tête claire.

Quand l'aubergiste annonça la fermeture de son établissement, la clientèle s'en alla en titubant rejoindre la fraîcheur nocturne. Il ne restait plus à l'intérieur que Dakktron, Hairbald, Pipo et l'aubergiste, qui verrouilla la porte d'entrée.

Dakktron, fier et sûr de lui, expliqua aussitôt après par quel stratagème il venait de garantir l'anonymat du petit groupe :

« Ainsi, demain, tous ces pochards ne penseront qu'à soigner leur gueule de bois. En leur mémoire, décapée par les effets de l'alcool, il ne restera aucun souvenir de nous autres. Notre mission est gardée dans le plus grand secret. Que pensez-vous, aubergiste, de ma méthode ? Elle est infaillible, non ?

— La discrétion aurait suffi... Je n'oublie pas non plus, tant que j'y pense, que vous devez me payer le prix de quatre tournées.

— Vous mettez cela sur la note de celui qui nous fait mander.

— Et bien vous alors, vous ne manquez pas d'air ! lâcha l'aubergiste estomaqué.

— Je ne voudrais pas paraître impatient, intervint Pipo, mais j'aimerais bien savoir le pourquoi de notre rendez-vous ?

— J'y viens, se décida l'aubergiste en agitant dans ses mains un trousseau de clefs. Suivez-moi... »

Hairbald, Dakktron et Pipo se dirigèrent à sa suite au fond de la taverne, vers un escalier qui s'enfonçait dans le sol. Ils descendirent les marches pour se retrouver face à une porte de chêne massif, renforcée par des ferrures en bronze. L'aubergiste introduisit dans la serrure la clef adéquate.

Au rythme de plusieurs tours, de petits bruits métalliques se firent entendre, et la porte finit par s'ouvrir. À la lueur d'une chandelle, l'aubergiste les entraîna dans une vaste salle voû-

tée. En son centre, un gisant reposait sur un socle de pierre. De part et d'autre du sarcophage, alignés sur des rails de bois, de grands fûts bordaient les murs. L'aubergiste s'approcha du gisant ; le contemplant, il déclara :

« Voici le chevalier Gax le Désarmé... »

Recueillis, Daktron, Hairbald et Pipo eurent une pensée émue pour le défunt chevalier.

« Pourriez-vous tirer votre épée ? demanda l'aubergiste à Hairbald.

— Si cela peut vous être utile... »

Hairbald dégaina lentement son arme, puis la dévoila entièrement, la dressant devant lui. Le métal de la lame étincelait dans la lumière de la chandelle qu'avait approchée l'aubergiste.

« Cela conviendra tout à fait. Veillez maintenant à l'introduire dans le fourreau de pierre du gisant. Il est vide comme vous pouvez voir. »

Hairbald, sous l'œil attentif des trois autres, fit glisser la lame jusqu'à ce qu'elle fût parfaitement en place. Au moment où l'épée fut assujettie dans l'écrin de pierre, il eut l'impression que Gax lui souriait. Le visage de pierre semblait s'être mêlé. « Le hasard d'un jeu d'ombre », pensa Hairbald.

Suite à quoi, un grondement monta d'en dessous du tombeau, qui bougea en roulant sur les dalles, dévoilant un passage...

Pipo poussa un cri étranglé. Une forme noire venait d'apparaître, sortant des entrailles de la Terre.

C'était un garde, caparaçonné d'acier noir, au casque et à la hallebarde étincelants, qui regagna presque aussitôt les ténèbres d'où il avait surgi...

L'aubergiste indiqua aux trois compères qu'ils devaient suivre le chevalier de noir vêtu. Aussi, ne perdant pas une seconde, déterminé, Hairbald passa le premier, la chandelle à la main, bientôt rejoint par Pipo et Dakktron.

Ils s'enfoncèrent à travers un sombre couloir aux parois humides. Le garde connaissait parfaitement les lieux, car il pivotait tantôt à gauche, tantôt à droite, choisissant sans hésitation son chemin.

Hairbald, Dakktron et Pipo franchissaient à la suite de leur guide bien des carrefours, délaissant un grand nombre d'autres passages. Il faisait froid. Les trois visiteurs frissonnaient. La flamme de la chandelle vacillait, projetant des ombres fantastiques sur les parois.

D'une façon générale, nota Hairbald, ils s'enfonçaient. L'humidité augmentait. Les murs suintaient de plus en plus. Lui et les autres avaient maintenant les pieds dans l'eau. Ils avançaient en s'éclaboussant...

Le petit groupe progressait dans cet enchevêtrement de boyaux depuis un long moment.

Au détour d'un couloir, ils débouchèrent devant une passerelle en bois qui enjambait un gouffre. Le garde franchit l'obstacle en empruntant la passerelle, frêle arche surplombant le vide, puis il s'arrêta de l'autre côté pour attendre les visiteurs qu'il escortait. Hairbald le rejoignit, traversant la nuit sans fond du puits béant. Un étrange sentiment le parcourut comme si ce lieu était habité par l'histoire dramatique de milliers d'existences aujourd'hui oubliées. Alors qu'il s'interrogeait sur cette curieuse sensation, Pipo porta tout haut sa propre interrogation :

« Qu'est-ce que c'est que ce trou ? demanda le jeune homme à Dakktron, qui semblait connaître l'endroit.

— C’est le Puits des vaillants chevaliers », répondit ce dernier avec conviction.

Les deux visiteurs avancèrent à leur tour le long de la passerelle. Dakktron s’arrêta au milieu de l’arche de bois, brandissant son bâton, dont la sphère clignota avant de s’embraser. De la sphère ambrée, la lumière se répandit en flocons, descendant doucement dans la nuit du puits...

Pipo suivait du regard les flocons de lumière qui tombaient doucement. Dakktron déclamait. Sa voix résonnait :

*« Qui veut l’amour d’une princesse,
Se doit de tenir sa promesse :
Cueillir la Rose d’Harmonie
Ou périr en longue agonie
Dans ce puits à l’issue secrète,
Et perdre à jamais sa conquête. »*

Dakktron pesait chaque mot... Hairbald les médita, puis il se rendit compte que les mots du poème étaient gravés sur la paroi de la grotte. Ces runes, indéchiffrables pour lui, Dakktron les lut aisément.

Sans un mot de plus, Dakktron acheva de traverser le gouffre. Après un dernier coup d’œil jeté au fond du puits, Pipo fit de même en respectant le silence souhaité par Dakktron.

Les trois compagnons continuèrent leur expédition qui, cette fois, prit les allures d’une ascension, et tandis qu’ils gravissaient des escaliers étroits et tortueux, leur impatience augmenta.

« Quel cloaque ! Il y en a encore pour longtemps ? » lança Hairbald à l’adresse du garde.

Celui-ci ne répondit rien et continua d’avancer mécaniquement, engoncé dans son épaisse armure.

« Il n'est pas loquace, le gaillard, se permit de commenter Dakktron, qui, par la provocation, cherchait à capter l'attention du garde : dites donc, vous devez en consommer de l'huile pour éviter que votre armure ne rouille !... Ça s'astique combien de fois par jour ?... Savez-vous que vous avez une jolie cubitière ?... »

Le garde n'esquissa pas même une réaction et Dakktron abandonna dégoûté ce petit jeu.

« J'aurais dû compter les marches, proposa avec un peu de retard le petit jeune homme. Je crois que l'on est en train d'établir un record ! »

Hairbald, Dakktron et Pipo empruntèrent un escalier en colimaçon. Ils entrèrent enfin dans une salle hexagonale. Contre un des murs reposait un gisant. Un nouveau "Gax le Désarmé" dormait là, impassible... Ils s'en rapprochèrent. Le garde enfila son épée dans le fourreau vide. La paroi pivota avec le gisant : la partie du sol de la salle où se tenaient les visiteurs et le garde pivota également en même temps. Ils se retrouvèrent aussitôt de l'autre côté !

Un immense hall se déployait sous leurs yeux ébahis. C'était le plus grand cimetière qu'ils eussent jamais eu le loisir de contempler...

Sur différents degrés s'étagaient des centaines de milliers de tombes, d'alcôves funéraires, de sarcophages en tous genres et de gisants plus figés les uns que les autres. De grands candélabres, plantés de-ci de-là dans ce jardin de pierres, éclairaient d'un jour blafard les monuments. L'architecture du lieu était démentielle : pour Hairbald, cela ressemblait à un gigantesque caveau, se déclinant lui-même en milliers de plus petits caveaux !

Les tombes s'éparpillaient à perte de vue...

Le garde s’avança, foulant d’antiques dalles aux noms oubliés. Ils le suivirent, laissant leurs regards errer dans les allées sculptées de pierres funèbres.

« Ici reposent ceux qui ont fait la renommée de Chrost et la gloire d’Aquebanne, déclara Dakktron.

— Pourquoi, questionna Pipo, d’aussi illustres gens sont-ils cachés si profondément sous terre ? S’ils ont fait la gloire du pays, pourquoi n’ont-ils pas droit à un monument sous le soleil ?

— À en juger par un simple coup d’œil, ça ferait beaucoup trop de monuments, conclut Hairbald. Il n’y aurait pas assez de places, pas assez de villes pour les accueillir tous.

— Là est donc la raison, murmura Pipo.

— Trêve de balivernes, coupa Dakktron, le respect de leur mémoire va bien au-delà des monuments ! »

Et tandis qu’ils conversaient, ils achevèrent de descendre un long escalier bordé d’alcôves murales, où se desséchaient de poussiéreuses momies. Le garde ouvrit une porte au bas de l’escalier, et, d’un geste de la main, pria les visiteurs de passer de l’autre côté. Les trois visiteurs s’avancèrent. Le garde referma ensuite la porte derrière eux, leur faussant compagnie sans avoir dit un mot.

De l’autre côté de la porte, à l’intérieur, se trouvait une bibliothèque, où des scribes, attachés à des pupitres, étaient en train d’écrire avec application. Leurs plumes d’oie crissaient au contact de rugueux parchemins. Il y avait là des collections d’ouvrages rares et des vieux grimoires inestimables, rangés sur des étagères de bois aux bordures décorées de visages hilares, grimaçants, terrifiés, sereins, ténébreux, obséquieux, ou encore rêveurs.

Hairbald vit que sur un lutrin, un manuscrit, aux feuillets noirs rehaussés de runes d'or, attendait d'être parcouru par un lecteur avide de secrets. Cependant, son attention et celles des deux autres visiteurs furent détournées du mystérieux ouvrage par la présence d'un homme, d'une stature imposante, qui, debout derrière un large bureau, les interpella chaleureusement :

« Soyez les bienvenus, maître Dakktron, Hairbald, et vous aussi Pipo Bottletruth. *Une étoile brille sur l'heure de notre rencontre* ! Permettez-moi de me présenter : je suis Bergald, gardien des Marches du Nord. C'est sur mon ordre que vous êtes ici. Mais rassurez-vous, vous êtes libres de repartir si vous le désirez... Bon ! je suis content de vous voir en bonne et grande forme. »

Le gardien des Marches du Nord était un homme au visage impressionnant, avec une espèce de regard limpide et pénétrant. Il avait déjà dû vivre de nombreuses batailles et ce, bien que nulle trace de fatigue ne semblât l'avoir marqué, comme si une force intérieure l'animait sans jamais faire défaillance. C'était un roc physiquement et moralement.

Le gardien des Marches du Nord se retourna légèrement sur sa gauche pour désigner, derrière lui, un personnage qui était jusqu'à là resté dans l'ombre.

« Permettez-moi de vous présenter, également, une autre personne avec qui nous aurons à nous entretenir. Je vous présente l'Immortel Duilin de Fairydell. Certainement le meilleur archer des Vallons enchantés. C'est le pisteur le plus tenace que je connaisse. Entendez mon conseil, évitez de devenir sa proie. Son trait mortel finirait par vous frapper le jour même où vous vous imaginerez l'avoir semé ! »

Sur cette élogieuse bien qu'inquiétante présentation, la personne désignée sortit de l'ombre. Son visage respirait la jeunesse, mais il était à la vérité sans âge, car pour un Immortel, mille ans pouvaient passer sans laisser une ride, sans même affadir d'une légère touche un teint naturellement incorruptible. Hairbald eut l'impression que ses yeux mauve profond, qui pénétraient subtilement les choses qu'ils rencontraient, se perdaient rapidement, au contact de notre monde, en un regard vague. Les traits de l'Immortel étaient finement dessinés. Ses longs cheveux argentés et soyeux semblaient animés d'une vie propre. Son vêtement mêlait l'élégance à la simplicité : l'Immortel portait une chemise de velours noir, une tunique grise décorée de motifs cousus au fil d'argent, et une braie saisie en plis impeccables dans des bottes hautes de cuir marron parfaitement cirées.

Notre petit jeune homme, Pipo Bottletruth, voyait là, en la personne de Duilin, son premier Immortel. Aussi le salua-t-il en esquissant une révérence de circonstance. L'Immortel lui rendit la politesse en portant sa main droite sur son cœur tout en inclinant légèrement la tête. Pipo était conquis. Hairbald échangea quelques paroles aimables tout comme le fit Dakktron.

Bergald, le gardien des Marches du Nord, reprit la parole :
« Je disais donc, vous avoir fait venir pour vous soumettre un projet. Vous serez libres d'accepter ou non. Dans un cas comme dans l'autre, vous serez cependant tenus de garder secret ce qui va être dit. »

Après avoir marqué une pause, le temps de jauger les réactions de son petit auditoire, Bergald poursuivit :

« Comme vous le savez certainement, la guerre contre les féodaux se prépare, et nos armées vont sous peu se mettre en

route pour rejoindre les Marches du Nord. Ils veulent nous envahir. Nous allons les recevoir, croyez-moi ! Bref, l'affaire qui me préoccupe est de savoir comment ils vont manœuvrer. Et là-dessus, une opportunité nous est offerte...

Sur ce, Bergald interpella un scribe :

« Yorgën, apportez-nous le *Chrysocéphalescroll* que nous a aimablement confié le prince de Sarde.

— Le voici », dit le scribe en déposant sur le bureau un cylindre d'ivoire, auquel était attachée par une ficelle une étiquette.

Bergald prit l'étiquette et lut à haute voix la mention qui y figurait :

« *Chrysocéphalscroll : trésor de la nécropole de la Lune Sarde*. Contient un parchemin donnant l'explication du code employé jadis par les devins de La Tour du feu des premiers nés. Permet de lancer sur de très longues distances des messages lumineux codés. Don de Gilrandir.

— Quel est l'intérêt de cet objet ? poursuivit Bergald. Et bien, après en avoir longuement discuté avec le prince de Sarde, la chose m'est apparue décisive. En effet, La Tour du feu des premiers-nés existe, et si ce que l'on en rapporte est exact, elle se situerait quelque part dans les Marches du Nord. De nombreux instruments d'optique y seraient conservés, qui pourraient nous permettre d'observer les mouvements adverses. De plus, munis du code, des gens à nous, placés sur la tour, seraient à même de nous communiquer instantanément les précieuses informations recueillies. Nous tomberions à chaque fois sur l'ennemi comme la foudre, imprévisibles et implacables. »

Il y avait de l'excitation dans la voix de Bergald qui voyait déjà la victoire et qui cherchait à faire partager son enthousiasme.

« Pouvons-nous voir ce fameux parchemin ? » demanda Dakktron.

Bergald dévissa par le bas le capuchon en or qui fermait le cylindre en ivoire. Un parchemin, illustré et colorié de minuscules runes multicolores, glissa du tube et se déploya sur le bureau en formant un cône.

Duilin s'approcha du parchemin conique pour l'examiner... Puis il se redressa et resta un long moment dans l'expectative, un doigt posé sur les lèvres. Hairbald attendait son diagnostic avec impatience...

« Vous avez de la chance, dit enfin l'Immortel, car ces runes furent jadis utilisées par les membres de la confrérie du Second Levé Hélique. Peu nombreux sont ceux qui savent encore les lire. Mais, disais-je, vous avez de la chance : Mon Père, l'honorable Rhûmnil, pour exercer ma mémoire dans mon jeune âge, me fit apprendre par cœur des tables astronomiques rédigées dans la langue secrète des devins de La Tour du feu des premiers nés. Père était membre de la confrérie. Je sais lire ces runes. »

Les autres n'en revenaient pas. Duilin, lui, se laissa un moment, avec émotion, envahir par la nostalgie de son enfance.

« Et bien, confirma Bergald, nous avons de la chance. Nous avons bien de la chance de vous avoir avec nous, Duilin. Au fait, tant que j'y pense, vous n'oublierez pas de traduire le contenu du parchemin, afin que d'autres, moins érudits que vous, puissent en profiter. Du reste, je me demandais

également : que savez-vous sur cette tour que nous autres ignorions ?

— La Tour du feu des premiers-nés ne se situe pas exactement dans les Marches du Nord...

— Vous blaguez ! lâcha Bergald, tout à coup inquiet.

— Rassurez-vous, elle ne se trouve pas non plus aux confins du Kher-Vu-Kha. La tour est un peu plus à l'est que vous ne l'imaginiez, dans la contrée d'Odja Däro. C'est aujourd'hui une région sauvage. Quant à l'emplacement exact de la Tour, je l'ignore. »

Bergald sortit d'un casier une carte, qu'il étala sur la surface du bureau. Il demanda avec empressement à Duilin de lui indiquer l'Odja Däro.

« Nous sommes ici, à Chrost. Cette route, vous la connaissez bien, c'est le Pavé, qui conduit aux Marches du Nord. Là, c'est la ville frontalière de Kalinda... »

Duilin fit glisser son index vers l'est et désigna une vaste zone de no man's land : voici l'Odja Däro.

Bergald réfléchit un moment en regardant la carte ; puis il dit :

« La tour n'est peut-être pas trop loin... Les féodaux ne peuvent pas atteindre l'Odja Däro à cause de cette faille du Direq. C'est un bon point. En suivant une route d'orientation nord-est à partir du Carrefour des Songes, on doit pouvoir gagner rapidement l'Odja Däro. Il faut découvrir la tour. La mission doit être tentée. Il ne me manque plus que de courageux aventuriers pour entreprendre le voyage. Vous devez trouver La Tour du feu des premiers-nés. »

Le regard de Bergald se porta sur Duilin, qui acquiesça d'un simple signe de la tête. Ce fut ensuite au tour de Dakktron de donner sa réponse : ce qu'il fit par l'intermédiaire

de la sphère d'ambre de son bâton qui clignota par trois fois. Quant à Hairbald, son enrôlement dans la Garde d'honneur lui laissait peu de choix. « Je suis bon pour l'Odja Däro », soupira-t-il. Ce fut alors que Pipo se demanda ce qu'il avait à voir avec cette mission, car il n'était ni un guerrier, ni un sorcier, ni un éclaireur. Bergald lui apporta la réponse qui lui manquait :

« Maître Bottletruth, vous êtes serrurier au petit village de Soucarie, n'est-ce pas ? J'ai pensé que cette tour devait avoir une porte et, par voie de conséquence, une serrure. Vous serait-il agréable de l'ouvrir au nom du roi ?

— Je suis flatté qu'on ait pensé à moi. »

Telle fut la réponse qu'Hairbald entendit sortir de la bouche de Pipo.

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE II

Le Carrefour des Songes

Le lendemain matin, dans la pâle lumière du petit jour, un groupe de quatre cavaliers quittait la mémorable cité de Chrost.

Hairbald, Dakktron, Duilin et Pipo galopaient en respirant à pleins poumons l'air frais du matin. Tout autour d'eux s'étendaient les champs de blé de Savillon. La principauté d'Aquebanne était prodigieusement riche de cet or végétal qui nourrissait tout le royaume.

Dakktron se mit à traîner, savourant le spectacle de cet océan doré. Les épis ondulaient lentement, caressés par une brise légère. Le soleil éclaboussait les bordures des chemins, tapissées de perles de rosée.

Lyrique, Dakktron chanta son amour pour cette terre si généreuse :

« Ô, Aquebanne, je respire ton parfum. Qu'il ne cesse de me hanter. Tu es ma maîtresse pour toujours, Ô, plaine. Mes yeux n'oublieront jamais le spectacle de ton opulente chevelure d'or. Ô, Savillon, tu me nourris à ton sein maternel et je connais tous tes bienfaits. Vois ton enfant reconnaissant s'en aller défendre tes vertus contre ceux qui te jalourent. Oui, je m'en vais protéger le bonheur de ceux que tu chéris...

— J'aime partir de bonne heure, expliqua Pipo, alors que beaucoup dorment encore. J'aime, oui, j'aime guetter l'aurore. Il me semble revivre.

— C'est vrai, le soleil réchauffe les os, ajouta Hairbald. C'est très agréable. »

Ils avançaient au petit trot, profitant de cette magnifique matinée, lorsque, sur un autre chemin, ils virent des cavaliers, gonfalons au vent, prendre la direction de Chrost.

Deux grandes oriflammes, l'un taillé de gueule et de sinople au griffon d'or, et le second losangé de pourpre et d'argent, se déployaient majestueusement au vent.

« Je reconnais là les armes du marquis de Fomahault ! » s'écria Hairbald en désignant la seconde oriflamme, losangé de pourpre et d'argent.

Il s'était dressé sur ses étriers pour mieux voir ces chevaliers aux superbes harnachements...

« Les voilà déjà loin, maintenant », observa Pipo.

Hairbald semblait attristé.

« Ne vous en faites pas, nous les retrouverons plus au nord dans quelque temps, le rassura Dakktron. Ils se dirigent tout comme nous vers les champs de bataille. Je crois comprendre, cher Hairbald, que vous auriez préféré participer à leurs charges frénétiques plutôt que de prêter la main à un groupe de chercheurs de tours. Allez ! Vous êtes sans doute promis à une autre sorte de gloire. N'êtes-vous pas bien avec nous ?

— Si... », répondit mollement Hairbald, dépité.

En lui-même, il regrettait de ne pas pouvoir rejoindre ses compagnons de la Garde d'honneur. La troupe des Kadaréens devait se regrouper sous peu à Chrost, pour aller ensuite se battre au nord, commandée par son illustre chef, le féroce Mordril.

« On ne fait pas toujours ce que l'on veut lorsque l'on est à la merci des caprices des princes », soupira Hairbald.

Le soleil prit la forme d'un éclatant disque d'or, le ciel était d'azur, et comme il faisait de plus en plus chaud, Hairbald s'arrêta pour enlever son haubert.

« Quelle magnifique journée », répéta une fois de plus Dakktron...

Les cavaliers repartirent au galop, traversant de petits villages, croisant des paysans qui allaient aux champs. Hairbald, en regardant la carte qu'on lui avait confiée, comprit qu'ils mettraient certainement la journée pour traverser la plaine de Savillon. Il y avait des champs à perte de vue. Au loin, s'élevait cependant une crête, dont ils prirent la direction.

Lorsque les cavaliers parvinrent au pied de l'éminence, il était midi, aussi décidèrent-ils de faire halte là pour déjeuner.

Le petit groupe de cavaliers mit pied à terre. Ils s'installèrent sous une falaise érodée, au sommet de laquelle se cramponnait un château.

« C'est le château des ducs d'Aya, déclara Dakktron, sa main protégeant ses yeux du soleil tandis qu'il observait la forteresse.

— J'espère qu'ils ne lâcheront rien de leurs mâchicoulis durant notre repas, s'inquiéta Pipo.

— Mon cher ami, il n'y a rien à craindre : eux aussi sont partis pour la guerre. Ils ont mis la clef sous le pont-levis, dit Dakktron en blaguant.

— En attendant, Galbourne, l'aubergiste du Clos-godet, nous a gâtés, annonça Pipo, euphorique, en déballant les provisions de route d'un panier en osier. Il y a de la dinde, un pot de moutarde, des œufs durs, du sel, de beaux fruits, du pain blanc, du miel, du thé, des tiges de tylna, et deux bouteilles de Château Fomahault 3010.

— Du Château Fomahault 3010 ? répéta Hairbald, incrédule.

Pipo exhiba une bouteille sous les yeux médusés d'Hairbald.

« On a croisé le propriétaire du céléberrissime vignoble ce matin, rappela Duilin.

— Ce n'était donc pas pour partir avec lui à la guerre, ironisa Dakktron à l'adresse d'Hairbald, que vous vouliez rejoindre le marquis de Fomahault, mais pour partager son vin. Voyez, vous avez bien fait de rester avec nous. »

Pipo déboucha la bouteille et le service du vin s'effectua dans des gobelets d'argent ciselé que Duilin mit à la disposition du petit groupe pour une dégustation raffinée. Hairbald but lentement le précieux liquide, renversant légèrement sa tête en arrière, les yeux fermés. Les autres l'imaginèrent parti en extase.

« C'est vrai qu'il est fort bon ce petit jus de raisin, déclara Dakktron, qui venait de vider son gobelet d'un seul trait !

— Vous ne connaissez rien à l'art des vins ! » le blâma Hairbald.

Une vive discussion s'ensuivit au sujet des vins et liqueurs qu'ils avaient un jour dégustés, et dont ils défendaient chacun la qualité.

« Quoique vous puissiez dire, affirma Hairbald, le Château Fomahault, cuvée 3010 est le plus fabuleux nectar qu'un mortel ait le privilège de savourer.

— Mais je suis un Immortel, réfuta Duilin, et l'Ondradelle est au-delà de vos pauvres perceptions olfactives et gustatives. Si vous le pouviez, vous reconnaîtriez son incomparable mérite. »

La polémique continua tout au long du repas, et lorsqu'ils eurent fini de manger, ils remontèrent en selle quelque peu fâchés. Pipo épousseta son gilet à carreaux violets et verts, puis en rattacha les quatre gros boutons de cuivre. Duilin peigna ses cheveux argentés en arrière à l'aide d'un petit peigne d'ivoire, qu'il avait tiré de la poche de son vêtement. Dakktron brandit son bâton vers le soleil, et la sphère d'ambre qui le couronnait se rechargea dans le rayonnement de l'orbe astral.

La route et l'après-midi s'allongeaient. La petite querelle du déjeuner fut oubliée. La bonne humeur revint.

Duilin et Hairbald chevauchaient maintenant paisiblement côte à côte, une carte dépliée entre eux deux.

« J'ai entendu dire qu'un spectre hantait le Carrefour des Songes. Ce serait dangereux de s'y aventurer la nuit. Qu'en pensez-vous, Duilin ?

— Nous éviterons une mauvaise rencontre en traversant l'endroit demain sous le soleil de midi. Les spectres fuient la lumière, à ce que je sache.

— Vous avez raison, et en regardant sur la carte le chemin qu'il nous reste à parcourir jusqu'au Carrefour des Songes, si nous maintenons notre allure, nous y serons demain sur le coup de midi, comme vous le disiez.

La journée s'éclaircissait... Le soleil déclina rapidement à l'horizon en un panachage de couleurs écarlates, violacées et jaunâtres, pour finalement laisser place à la nuit. Le petit groupe s'arrêta pour trouver refuge, à la lisière de la route, sous un bosquet d'arbres.

Une fois leur bivouac installé, Duilin raconta à ses compagnons l'histoire des étoiles qui scintillaient au-dessus de leurs têtes dans le firmament. Ils l'écoutaient et se laissaient porter par le récit des mouvements cosmiques. Il y avait tant d'espaces encore inconnus... Pipo, Dakktron, Duilin et Hairbald s'endormirent paisiblement, l'âme bercée par la contemplation de l'immensité de l'univers.

Pour démarrer leur seconde journée de voyage, les quatre compagnons se réveillèrent de très bonne heure dans la lumière glacée du jour balbutiant. Pipo grelottait et Hairbald alluma un feu. Ils prirent un petit déjeuner rapide et attaquèrent sans plus tarder leur deuxième jour de chevauchée.

Le soleil se dilata en un pâle disque d'argent dans l'épaisseur translucide d'un ciel gris sombre. La journée risquait d'être maussade, mais Hairbald espérait encore que le soleil sortît de sa frilosité et qu'il inondât de ses rayons le Carrefour des Songes lorsqu'ils y passeraient.

Vers midi, ils dépassèrent la colline dite des Quatre Vents, et le soleil s'imposa. Rassuré, Hairbald s'élança au galop, appelant les autres à le suivre, car ils étaient en vue du Carrefour des Songes et pouvaient espérer le traverser sous la protection de leur grand frère le soleil.

Hairbald, penché sur l'encolure de son cheval, la tête tournée vers le ciel, suivait du regard la course des nuages... Quelle ne fut pas sa stupeur quand un gros nuage noir masqua le soleil : la lumière s'affadit. Le paysage se ternit d'un seul coup. Hairbald se redressa et, sur un monticule près d'un arbre foudroyé, une forme spectrale lui fit face ! Elle s'allongea vers le cavalier...

La forme était floue comme lorsque l'on regarde un paysage à travers la chaleur dégagée par une flamme : l'air

était trouble et la présence maléfique avait cette apparence vague sans cesse en proie à la mutabilité. Quand elle se posa sur Hairbald, son cheval se cabra, mais lui demeura paralysé par la peur. L'air environnant devint glacial.

Les autres cavaliers le rejoignirent. Duilin, qui ne craignait pas les visions d'outre-tombe, s'approcha ; saisissant vigoureusement les rênes de la monture d'Hairbald, il le tira en arrière avant que le spectre ne les happa.

Tous les quatre fuirent au plus vite le lieu maudit du Carrefour des Songes...

Hairbald mit du temps à reprendre ses esprits. Curieusement, sa barbe blonde était givrée, et l'homme, pâle comme un mort. Duilin lui asséna deux ou trois claques. Pipo lui fit boire quelques gouttes d'une très forte liqueur. Hairbald revint peu à peu à lui.

Le temps ne leur était pas favorable : le soleil avait disparu pour un long moment. Que faire ? Attendraient-ils ?

Les quatre compagnons décidèrent de changer d'itinéraire. Ils prendraient à travers les marais de Sacrine.

« C'est tout juste plus réjouissant que le spectre », songea Pipo...

Un peu en retrait vers le sud, non loin de la colline des Quatre Vents, une digue traversait le marais, permettant ainsi de contourner le Carrefour des Songes. Les quatre cavaliers s'engagèrent, à la queue leu leu, le long de ce remblai de terre qui serpentait à travers les eaux sombres du marais de Sacrine.

Il y avait, tout autour d'eux, de larges plaques de vase, des paquets d'ajoncs en décomposition, et des nuages d'insectes qui parcouraient la surface marécageuse. Une odeur rance montait de l'étendue d'eau stagnante.

Hairbald, Dakktron, Duilin et Pipo progressaient avec vigilance... Se trouvaient-ils quelques monstres aquatiques tapis au fond des eaux que leur présence pourrait réveiller ? C'était l'angoisse de Pipo, qui guettait l'irruption d'un serpent géant ou de toute autre bête encore plus terrifiante. Il prit toutefois la résolution de ne plus laisser libre cours à son imagination délirante : « Ce n'est pas parce qu'il y a un marais, qu'il y a un horrible monstre dans le marais », finit-il par se convaincre.

De temps à autre, des cercles se formaient à la surface de l'eau, qui disparaissaient peu à peu en s'élargissant... « C'est l'indice de la respiration du monstre », imagina Pipo en s'effrayant de nouveau tout seul.

Le paysage marécageux s'étendait devant eux en des couleurs ternes qui se fondaient à l'horizon dans la grisaille du ciel.

Venant de la droite, un épais nuage, noir de petites bestioles ailées, se rapprocha des cavaliers. Les petites bêtes virevoltèrent au-dessus de leurs têtes, puis les assaillirent...

« Des crazics ! » hurla Pipo, qui se fit arracher un bout d'oreille par une des bestioles carnivores.

Les cavaliers poussèrent leurs chevaux en avant, mais ils durent bientôt s'arrêter et mettre pied à terre pour défendre leurs montures : les crazics croquaient allègrement dans la chair des chevaux. Ces cochonneries d'insectes ailés, longs de quelques centimètres seulement, possédaient des centaines de petites dents de la taille d'une pointe d'épingle : ça faisait très mal !

Un crazic s'écrasa contre la figure de Dakktron et lui charcuta la joue. Il n'en fallait pas davantage pour provoquer la colère du terrible magicien... Il hurla à Hairbald d'allumer une torche. Pipo actionna la languette de bronze de sa pierre

à feu : le silex livra une flopée d'étincelles, qu'Hairbald recueillit sur sa torche. La torche s'embrasa...

Écartant les doigts de ses mains, Dakktron psalmodia et, poussant des « ayakatakatayaknaq », il intercepta par paquets les crazics qui les assaillaient. Du bout de ses longs et maigres doigts, Dakktron contrôlait leur vol à distance. Aussi, dès qu'il en tenait dix à sa merci, un pour chaque doigt, les dirigeait-il sur la torche tenue par Hairbald. Certains s'y collaient en brûlant, d'autres traversaient la flamme et, leurs flagelles en feu, allaient s'écraser dans la vase du marais.

Pipo s'était recroquevillé, la face tournée contre terre, les mains cachées sous son ventre pour dérober sa chair appétissante aux insectes voraces. Duilin, quant à lui, s'occupait de protéger les montures, chassant, à l'aide de sa cape enroulée autour de son bras, les crazics en train de manger du cheval. Hairbald tenait fermement la torche et, par escadrilles de dix, l'essaim fut bientôt anéanti en totalité.

L'éradication des crazics achevée, Dakktron saignait de la joue. Pipo, quant à lui, avait une oreille percée.

« Il ne vous reste plus qu'à mettre une boucle d'oreille, commenta Hairbald, amusé.

— Ce n'est pas drôle !

— Ça ne me fait pas rire non plus », se plaignit à son tour Dakktron.

À cet instant précis, le soleil sortit de sa réserve : sa lumière s'étendit sur la surface du marais. Il faisait grand jour à nouveau...

« Le soleil vient nous offrir une seconde chance, dit Duilin. Nous n'avons plus qu'à faire demi-tour. Nous allons franchir sains et saufs le Carrefour des Songes. Ce marais de Sacrine me déplaît.

— Il n'en est pas question, s'emporta Hairbald. Je me suis laissé prendre à vos bonnes paroles une fois déjà. J'en ai assez de jouer à cache-cache avec ce revenant. Ne vous en déplaît, je continue par le marais ! »

Sur cette altercation, le petit groupe se sépara en deux paires.

« Nous vous attendrons, Pipo et moi, dit Duilin, de l'autre côté du Carrefour des Songes, au village lacustre de Philacornie.

— Nous y serons les premiers ! » répliqua Hairbald.

Duilin et Pipo revinrent donc sur leurs pas tandis qu'Hairbald et Dakktron poursuivaient à travers le marais de Sacrine.

Le beau temps sembla s'installer définitivement en milieu d'après-midi. Désirant grandement arriver les premiers, Hairbald et Dakktron galopèrent. Cependant, ils durent bientôt ralentir leur course, car la digue disparaissait devant eux peu à peu sous les eaux...

« Quelle poisse !

— Par les cinq cornes du Croton visqueux de Tarquesh, nous sommes refaits ! » jura Dakktron en crachant entre ses dents.

Les eaux du marais les séparaient alors d'à peine deux cents mètres de Philacornie, qu'ils pouvaient voir sur la berge en face d'eux.

« Il va bien falloir faire demi-tour. Les eaux sont peut-être profondes. Il serait dangereux de s'y risquer.

— Je ne donnerai pas raison à Duilin ! rétorqua Hairbald. C'est un village lacustre, il doit bien y avoir des pêcheurs qui passent par là, non ?

— Soit ! Nous n'avons plus qu'à attendre. »

Une heure passa... Une embarcation se présenta en glissant sur les eaux. Aussitôt, les deux compères gesticulèrent en appelant l'homme qui conduisait la barque. Il leur sembla que l'homme les avait vus. Quelques minutes plus tard, il accostait la digue. L'homme maniait une longue perche munie d'un ficron. Hairbald jugea que la barque était assez large et robuste pour recevoir les chevaux.

« Acceptez-vous de nous conduire à Philacornie ? s'enquit Hairbald. Nous avons de quoi vous payer.

— C'est bon, je vous prends. Tenez la barque pendant que je fais monter les chevaux à bord. »

Les équidés installés, Hairbald se présenta pour embarquer. Il avait à peine eu le temps de mettre une jambe dans la barque que le pilote le repoussa en arrière du bout de sa perche. Hairbald tomba dans l'eau en éclaboussant Dakktron.

À grand renfort de mouvements de perche, l'homme s'éloigna, emportant dans sa barque les deux chevaux.

« J'en bave de rage ! hurla Hairbald en frappant du poing dans l'eau.

— Je vais le pulvériser, menaça Dakktron en brandissant son bâton.

— Non ! intervint Hairbald, vous allez réduire en cendres mon beau cheval. Il représente une véritable fortune. Il est dressé et entraîné pour la guerre. Ce serait un horrible gâchis. Et puis je l'aime mon canasson... »

Dakktron abaissa son bâton, vaincu par les larmoiements d'Hairbald.

Les deux compères firent finalement demi-tour à pieds, dégoûtés, et ils grillèrent à nouveau en chemin une centaine d'autres crazics.

Arrivés au départ de la digue, Hairbald et Dakktron remon-
tèrent sous le soleil vers le Carrefour des Songes. Mais,
comme par enchantement, le soleil se cacha derrière un paquet
de nuages. Sous leurs yeux ébahis, la campagne s'assombrit.
Ils s'arrêtèrent et se regardèrent comme deux malheureux.

« Ça ne sert à rien de continuer.

— Nous n'avons pas encore tenté notre chance à l'ouest,
fit remarquer Dakktron.

— Mais il n'y a pas de route par là... L'ouest, c'est de ce
côté vers les bois, n'est-ce pas ?

— Oui, allons-y. »

Il faisait de plus en plus sombre. Il fallait marcher très
loin. Parvenus à l'orée du bois, les deux marcheurs se
retournèrent...

« Que de temps perdu », soupira Hairbald.

Le bois était obscur, mais là au moins, ils respireraient de
meilleurs parfums que les odeurs pestilentielles du marais de
Sacrine.

Hairbald et Dakktron pénétrèrent plus avant sous le feuil-
lage des arbres. Les deux hommes obliquèrent dans la
direction qu'ils supposaient être celle de Philacornie. Tout
paraissait calme. Les arbres succédaient aux arbres.

Ils marchaient tranquillement depuis un court moment
seulement, lorsqu'un filet s'abattit sur eux. Trois formes
humaines bondirent. Hairbald reçut un coup de gourdin sur le
crâne, mais fort heureusement son casque encaissa le choc.
Pris de fureur, il fit jaillir sa belle épée. Les mailles cédèrent
et la nasse s'ouvrit. Hairbald se releva en frappant violemment
de taille son agresseur. L'homme s'écroula, foudroyé. De son
côté, Dakktron, haineux, pointa son bâton vers une des
ombres : instantanément, la sphère délivra une boule de

lumière, qui propulsa littéralement l'individu ciblé trois mètres en arrière contre le tronc d'un arbre. Lorsque le magicien se redressa pour regarder le résultat de sa magie, l'agresseur gisait, mort, étendu entre les racines du grand feuillu, la poitrine enfoncée.

Dans l'obscurité, le troisième larron prit la fuite. Hairbald, déchaîné, se lança à sa poursuite en hurlant comme un dément. Sur son passage des branches basses le fouettèrent, mais aucune ne l'arrêta. Le Kadaréen était hors de lui. Il hurlait tandis que sa proie, terrifiée, traçait droit devant elle sans chercher à se cacher. Hairbald, tout en courant, tronçonnait à grands coups d'épée les fougères qui se refermaient sur le passage du fuyard.

Les deux coureurs sortirent du bois, l'un à la suite de l'autre, séparés d'une distance d'à peine plus de dix mètres. Ils cavalaient en sautillant, dévalant une pente de hautes herbes. Hairbald fixait sa proie qui détalait comme un lièvre. Son épée décrivit de larges cercles autour de sa tête alors qu'il hurlait : « Je vais te crever, charogne ! ». Malgré l'encombrement de son haubert, Hairbald courait comme un fou, mais l'autre, piqué par la peur à chaque hurlement de son poursuivant, bondissait de plus belle.

Il faisait presque nuit tant le ciel était saturé d'épais nuages noirs. Sous le regard impassible d'oiseaux kiriliki cachés dans les branchages, les deux coureurs s'engagèrent dans une prairie parsemée de bosquets de bouleaux.

« Je vais te pourfendre, vermine ! », jura Hairbald.

Leur folle course se prolongeait... et, bientôt, le Kadaréen cessa de proférer des menaces, car son souffle s'épuisait. Il lui fallait garder des réserves face à ce jeune lièvre qui détalait à toutes jambes. L'écart se creusait à l'avantage du fuyard.

« Malédiction... », eut à peine le temps d'articuler Hairbald en se prenant les pieds dans une racine. Il s'effondra comme une masse. Les oiseaux Kiriliki piaffèrent de rire.

Lorsqu'Hairbald releva la tête pour chercher du regard sa proie, il ne la vit plus ! Pestant par tous les diables, le Kadaréen se redressa. Fort heureusement, il n'avait rien de cassé. Il ramassa son épée et la rengaina faute de mieux.

Hairbald était épuisé. Debout dans les hautes herbes, il respirait bruyamment, observé par des centaines d'yeux dorés...

Après une longue halte, il entreprit, dans ce terrain vallonné, de gravir la colline la plus proche. Fourbu, il mit un temps incommensurable avant de la toucher. Il fallait encore l'escalader... Ce fut pénible pour lui d'atteindre le sommet...

De l'autre côté brillaient les lumières des chaumières d'un village. Ce devait être Philacornie. Le Kadaréen en prit la direction, marchant lentement, harassé...

Arrivé à Philacornie, Hairbald remonta la rue principale. Une partie du village s'avancéait sur l'eau, posée sur des pilotis. Tout à coup, sur sa droite, notre homme vit une auberge : *Au chaudron d'Ubion*, annonçait la pancarte.

Hairbald entra dans l'auberge... À l'une des tables se trouvaient Duilin et Pipo, qui lui firent signe de les rejoindre. Mais le regard d'Hairbald plongea sur une figure qui, à sa vue, s'effraya. Il comprit aussitôt qu'il s'agissait du fuyard que la peur venait de trahir. L'épée du Kadaréen vola de son fourreau en produisant un son métallique et il fondit sur sa proie...

« Je vais te pourfendre, immonde pourceau ! »

L'autre tomba de sa chaise à la renverse. Hairbald allait l'embrocher, lorsque s'interposa un personnage de noble allure :

« Halte là ! On ne tue pas impunément les gens sous les yeux du prévôt du roi. Nul n'a le droit de se faire justice lui-même ! »

C'était un chevalier à la longue chevelure qui portait le haubert. Sur son armure, était ajustée un tabar bleu nuit. Un baudrier pourpre, brodé d'or, auquel pendait une épée d'apparat, barrait son poitrail. De ses yeux gris, mouchetés de taches dorées, il scrutait Hairbald, attentif à ses moindres gestes. Hairbald, qui n'appréciait guère d'être défié du regard, le fixa à son tour avec intensité.

Qui était ce malotru qui lui commandait sa conduite ? Il arborait sur sa poitrine un collier composé de médailles en or : ce bijou le désignait comme prévôt du roi. Hairbald comprit qu'il fallait se soumettre à son arbitrage...

« Ce rejeton de Goraste, maugréa Hairbald en désignant l'homme qui avait les quatre fers en l'air, a essayé tout à l'heure de me faire la peau. »

L'autre nia, mais Hairbald lui reprit la parole en pointant son arme sur lui.

« Pas de ça, protesta le prévôt. L'intimidation n'est pas de mise. Veuillez remettre votre arme au fourreau. »

Hairbald s'emporta :

« Je suis membre de la Garde d'honneur du roi. C'est ma parole contre celle de ce blanc-bec ! Du reste, des gens ici peuvent témoigner en ma faveur. N'est-ce pas Duilin ? »

« Je n'ai pas assisté à votre mésaventure, s'excusa poliment Duilin. Je ne peux donc pas logiquement témoigner. »

Hairbald en resta abasourdi.

Sur ces entrefaites, un homme au visage d'oiseau s'approcha du prévôt. Il avait de petits yeux cruels et sa peau grasse transpirait abondamment.

« Chevalier, dit-il au prévôt, cette affaire me fait penser qu'il y a eu beaucoup trop d'accidents ces derniers temps au Carrefour des Songes...

— Que veux-tu insinuer par là ? interrogea le prévôt. Je t'écoute, Exécuteur de viles besognes.

— Toutes ces morts qu'on attribue au spectre, expliqua l'Exécuteur de viles besognes, sont peut-être le fait de brigands. Rien de plus simple pour eux que de camoufler leurs crimes en déposant les corps de leurs victimes au Carrefour des Songes. Ensuite, les gens de la région mettent cela sur le compte du spectre et de l'imprudence de la malheureuse victime. Un regrettable accident en somme...

— Tu es rusé, le félicita le prévôt. Je ne sais ce dont tu serais capable si tu ne servais la justice. De fait, ta thèse ne manque pas d'intérêt, mais est-ce bien de cela qu'il s'agit ?

— Je suis passé par les bois, intervint Hairbald, parce qu'il faisait sombre au-dessus du Carrefour des Songes ; et c'est dans le bois que j'ai été attaqué par cet infâme cloporte. »

À cet instant précis, Dakktron entra dans l'auberge du *Chaudron d'Ubion*.

« Ah, te voilà Hairbald ! Je t'ai cherché sans te trouver. Puis j'ai vu le village...

— Qui êtes-vous ? demanda sèchement le prévôt.

— Je suis Dakktron le Fantasque, maître d'Hollywillow, pour vous servir. Et vous-même ?

— Je suis Bélaor, chevalier d'Armebrave et prévôt du roi.

— Enchanté », répondit Dakktron sans trop y croire.

Pendant que tous s'étaient retournés pour regarder Dakktron, le brigand en profita pour s'éclipser. Il courut en direction de la porte, porte qui s'ouvrit brusquement sur lui, l'assommant sur le coup ! La surprise fut générale.

Tous fixèrent alors l'homme qui venait d'assommer d'un seul coup de porte le fuyard : c'était un simple pêcheur du village, venu boire un verre. Intimidé, il s'excusa et se retira sans demander son reste, refermant la porte sur lui...

Dakktron éclata de rire. Puis se mirent à rire aussi le prévôt, L'Exécuteur de viles besognes, Pipo, Duilin, l'aubergiste et la clientèle réunie.

Tout en continuant de rire, le prévôt déclara la séance close : il décida de la peine de mort pour le coupable, qui serait pendu le lendemain à l'aube ! Les éclats de rire redoublèrent.

Hilare, l'Exécuteur de viles besognes se permit une fine plaisanterie :

« Dites, Chevalier, on doit déjà pendre, demain, un espion des féodaux, il n'y aura qu'à faire d'une pierre deux coups ! »

Pipo pissa de rire dans son froc. Hairbald, quant à lui, n'avait pas ri, et Dakktron, le voyant rester perplexe, lui expliqua :

« Une pierre tombale pour deux cordes au cou, c'est drôle, non ? »

N'ayant pas ri du premier coup, Hairbald ne rit point non plus au second.

Les mauvaises blagues sur le thème des deux futurs pendus fusèrent toute la soirée. On s'amusa beaucoup en cette nuit d'été à l'auberge du *Chaudron d'Ubion* de Philacornie.

Nos voyageurs dormirent là. Leur sommeil fut réparateur. Ils se réveillèrent le lendemain matin de bonne heure avec tout le village pour assister aux deux pendaisons.

Leur troisième jour de voyage débuta de la sorte : Dakktron, Duilin, Hairbald et Pipo se rendirent, accompagnés par les Philacorniens, à l'extérieur du village, sur les bords du marais de Sacrine, où l'on choisit avec le plus grand soin un arbre. L'Exécuteur de viles besognes l'escalada avec agilité. Il fixa deux cordes à une branche robuste. Puis le silence se fit à la lecture de la sentence :

« Moi, Bélaor, Chevalier d'Armebrave et prévôt du roi, au nom de notre vénéré suzerain Sijaron III, condamne à mort pour espionnage à la solde des féodaux, le dénommé Dzakab l'Amulétiste, et pour brigandage de grand chemin, le jeune gremlin répondant au sobriquet de Buque. La mort sera donnée par pendaison... Exécuteur de viles besognes, veuillez procéder à l'exécution ! »

Deux corps pendirent bientôt à la branche, la nuque brisée. Ils balancèrent encore un moment, puis se stabilisèrent, inertes. Dakktron observa toutefois qu'une superbe amulette ornait le cou du pendu jadis connu sous le nom de Dzakab. Il la racheta au prix de dix Toron d'argent à l'exécuteur de viles besognes, auquel revenait de droit tous les effets des suppliciés.

Avant de reprendre la route, Hairbald et Dakktron durent se procurer deux nouvelles montures qu'ils payèrent au prix fort, et ce malgré d'audacieuses tentatives de marchandage.

« Les marchands sont rudes en affaire par ici, trouvait Hairbald, qui tout à coup eut un doute quant à la provenance de leurs chevaux nouvellement acquis. J’espère qu’ils n’ont pas été volés, ces deux canassons-là, et que nous ne sommes pas en train de faire fructifier un coupable commerce, dont nous serions une nouvelle fois les victimes. J’enrage d’avoir dû payer pour le vol que nous avons subi dans le marais. Ah ! si je retrouve ce rapace de batelier, je l’empale sur sa maudite perche !

— Cher Hairbald, vous auriez dû me laisser le foudroyer, rappela le magicien en caressant de sa longue main l’orbe de son bâton aux étranges pouvoirs.

— Bah ! la petite leçon de ce matin m’a redonné espoir en la justice. Ce maudit batelier ne paie rien pour attendre, son tour viendra.

— Je vous trouve plus philosophe qu’hier, fit remarquer Dakktron, car lorsque je vous ai vu courir après ce “Buque” comme un fou furieux, j’ai bien cru découvrir chez vous une forte tendance vindicative.

— Je me suis un peu emporté, c’est tout... »

Hairbald regarda devant lui : Duilin et Pipo trottaient en tête. Une plaine vallonnée, où s’éparpillaient des bosquets d’arbres cernés de tapis de fleurs jaunes, s’étendait à perte de vue autour d’eux. Sur son parcours flottaient, au gré du vent, des parfums revigorants.

Hairbald respirait cette fraîcheur. Cela lui donna l’envie de galoper ; et lançant son nouveau cheval, il testa sa vigueur et sa rapidité. La bête s’essouffla vite, s’arrêtant bientôt dans la floraison d’un vaste tapis des clochettes de mirlie. Hairbald battit ses flancs à grands coups de talon. La bête ne bougeait

plus. Dégoûté, le Kadaréen sauta à bas de sa monture et tourna autour en jurant :

« Cette bête n'est bonne ni pour la guerre ni pour le labour. La nature est ingrate et je dois en subir les conséquences. Quelle peine que d'être aussi mal porté ! Car si des chevaux peuvent se plaindre de leurs cavaliers, je puis t'affirmer que tu es bien monté. Je suis kadaréen, alors un effort ou je te fracasse les sabots pour que tu aies une excuse valable de traîner la patte !

Comme s'il semblait avoir saisi la menace, le cheval prit sur lui de repartir en donnant satisfaction à son cavalier.

La matinée s'écoulait paisiblement. Les voyageurs appréciaient à sa juste mesure le plaisir éprouvé à traverser cette vallée idyllique, parsemée de fleurs et d'arbres aux écorces précieuses et aux chevelures somptueuses.

Pipo s'arrêta pour aller cueillir des champignons. Il disparut de la vue d'Hairbald dans un carré d'arbres aux troncs argentés, portant des branches filandreuses et rutilantes comme du cuivre natif, garnies de feuilles soyeuses et blanches.

Sur un duvet de mousses brunes, le petit jeune homme découvrit de minuscules cônes rouges portés par de fines tiges, qu'il identifia sous le nom d'*aeronia calidanium*. Hairbald, qui l'avait rejoint, lui demanda si cette espèce de champignon était comestible. Pipo répondit que ce serait un régal de les déguster avec une sauce de lait de tortue grise et du suc de tylna sauvage.

Les voyageurs affamés s'organisèrent pour s'offrir un bon déjeuner : Duilin chassa et rapporta un gros lièvre qu'Hairbald prépara, Dakktron se chargea d'allumer le feu, et Pipo sortit sa batterie d'ustensiles de cuisine. À l'aide d'un pastos en pierre polie, le jeune homme pila des brindilles de tylna, dont

il extraya le suc, qu'il mélangea ensuite avec du lait de tortue grise, acheté à Philacornie. Puis il ajouta l'aeronia finement coupé, délaya le tout au-dessus du feu et, après que les champignons eurent fondu, déposa la viande pour la cuire dans la surprenante sauce de couleur rouge profond.

Hairbald trouva particulièrement réussie la préparation de Pipo. Il remarqua que l'Immortel, lui aussi, en appréciait le raffinement, ce qui, il va sans dire, ravit le saucier soucieux des réactions des dégustateurs. La deuxième bouteille de Château Fomahault cuvée 3010 fut ouverte pour accompagner le plat. Ce qu'il resta du célébrissime liquide, Hairbald le transvasa dans sa gourde, qu'il referma précautionneusement.

« Je pourrai en boire pendant plusieurs jours si je suis économe, calcula Hairbald, heureux de son acquisition. Duilin préfère l'Ondradelle, grand bien lui fasse, et Dakktron et Pipo n'en veulent apparemment plus. Alors ça tombe bien, c'est moi qui finirai cette mémorable bouteille. »

En ce début d'après-midi ensoleillée, la route s'allongeait en serpentant entre des champs de fleurs multicolores. Les ramures des arbres scintillaient, leurs feuillages bruissaient, et les voyageurs s'émerveillaient d'un pareil spectacle au goût paradisiaque.

Une envolée d'oiseaux leur signala, au détour d'un petit bois de feuillus mauves, la présence d'un convoi de chariots qui s'avançaient sur la route. Ils en croisèrent bientôt la longue file. Les équipages portaient des tuniques blanches barrées de bandes de tissu rouge et des bonnets de cuir noir munis de longs couvre-joues en bronze. Les chariots étaient remplis de

barriques et de fourrage pour les chevaux. Hairbald et ses compagnons remontèrent le long du convoi, observant avec curiosité les membres qui le conduisaient... Ils les quittèrent et les perdirent ensuite du regard.

Les heures passaient aussi délicieusement que toutes les précédentes qu'avait offertes jusqu'alors cette magnifique journée d'été dans la principauté d'Aquebanne.

Hairbald, qui venait de repérer que la route décrivait sur une longue distance un large demi-cercle, décida de couper pour gagner du temps. Il s'avança dans un champ de fleurs aussi blanches et scintillantes que de la neige. Sa surprise fut grande lorsque les fleurs, à son approche, s'envolèrent en volutes désordonnées, leurs pétales clignotant au soleil comme des milliers de minuscules miroirs.

La vision enchantait Hairbald, qui continuait d'avancer en soulevant devant lui les myriades évanescences de ces fleurs métamorphosées en papillons. Les autres le suivirent sous cette neige ailée...

Après le passage des cavaliers, tous ces flocons, un moment animés, se redépôsèrent lentement pour reformer la surface immaculée d'où ils s'étaient élevés.

Le petit groupe repartit tranquillement par la route...

L'après-midi était à peine entamée, quand, perchés sur une crête, ils virent, légèrement sur leur droite, un peu en contre-bas, le gros bourg de Peutiange.

Les cavaliers venaient de quitter la merveilleuse plaine vallonnée, et tout en suivant la même route, ils traversaient maintenant des champs de bambous noirs et des prés de hautes herbes, que coupaient des paysans en décrivant d'amples mouvements circulaires avec leurs faux savamment aiguisées.

L'endroit qui précédait l'entrée de Peutiange, sentait bon l'herbe fauchée et la cannelle sauvage. Les rues du bourg, quant à elles, étaient encombrées de ballots, de caissons, de tonneaux de tous volumes, de véhicules à deux ou quatre roues et de leurs attelages, d'ateliers d'artisans coupeurs et vernisseurs de rinuleq et de forgerons aux forges vrombissantes et aux enclumes sonores. Des centaines d'hommes et de femmes s'affairaient, vanniers, tisseurs, porteurs, convoyeurs ou soldats de leur métier.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le bourg, Hairbald et ses compagnons entendirent résonner des trompettes annonçant l'arrivée d'hôtes de marque. Ils crurent un moment qu'on sonnait pour eux, mais reconnurent bientôt les couleurs du comte de Linahow. Ses couleurs étaient bandées de gueule et d'argent au listel sable portant en lettres d'or la devise : *Vivre en brave*.

Le comte, suivi de son host et d'une compagnie d'arbalétriers euzinois était entrés par l'est et traversait en fanfare la place du Héron moribond au centre de Peutiange. Les trompettes précédaient le noble chevalier et sa troupe, jonglant avec leurs éclatants instruments, dont ils tiraient au repos des notes stridentes.

Les gens du bourg cessèrent leurs activités et se regroupèrent pour admirer la marche martiale des soldats. Peutiange était au comble de l'excitation quand Hairbald, Duilin, Dakktron et Pipo parvinrent à leur tour au niveau de la place du Héron moribond.

Dans la foule, Hairbald reconnut alors un des siens, un cavalier de Kadar, qui regardait lui aussi le passage de la troupe du comte de Linahow.

« Erkhoval ! s'écria Hairbald en interpellant le Kadaréen.

— Ah, Hairbald, comment vas-tu petit barbu ? répondit l'autre.

— Je me porte bien. Et toi, que fais-tu ici ?

— Qu'est-ce que tu dis ? Je ne t'entends pas ! »

Les trompettes résonnaient avec fracas, accompagnées par des roulements de tambours, aussi Erkhoval fit-il signe à Hairbald de le rejoindre à l'écart, hors de la place, sous un gros chêne, qu'il lui indiqua frénétiquement à grands gestes.

Il ne leur fut pas facile de s'extraire de la marée humaine et de se retrouver, mais enfin ils purent se donner l'accolade sous le chêne et échanger avec joie de leurs nouvelles.

« Que deviens-tu ? interrogea Erkhoval le premier.

— Chut, fit Hairbald en souriant, je suis en mission secrète pour le service du roi Sijaron, et voici mes compagnons d'aventure, qu'il désigna en se retournant vers Duilin, Dakktron et Pipo, qui l'avaient suivi et qu'il présenta à son ami kadaréen.

— Enchanté, dit Erkhoval.

— Et toi alors que fais-tu là ? reprit Hairbald. Je pensais que vous seriez regroupés à Chrost en prévision des combats.

— Figure-toi que Mordril m'a envoyé à Peutiange pour nous fournir en lances de cavalerie. Ils en font ici de la meilleure qualité dans un bambou noir appelé le rinuleq. Je t'emmènerai les essayer à l'atelier du maître vernisseur, tout à l'heure.

— Alors, vous allez partir à la guerre ?

— Oui, mon vieux ! et même que Frigg la farouche, la femme de notre capitaine, est de la fête. Quelle chevauchée en perspective ! On a les chevaux les plus rapides et les plus endurants, et bientôt les plus terribles lances ! Qu'en penses-tu ?

— Que je n'ai plus mon cheval de guerre et que je vais rater cet héroïque festival équestre dont tu me parles.

— Allons, Hairbald, coupa Duilin, il faut se résigner à partir, maintenant. La journée n'est pas encore terminée. Nous pouvons encore grappiller un peu de route avant la tombée de la nuit.

— Mais... » fit Hairbald, sans trouver le courage d'en dire davantage.

Il salua donc son ami et rejoignit ses compagnons de voyage.

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE III

Les seins de Dolia

Hairbald en voulait secrètement à Duilin de l'avoir privé aussi vite de la présence de son ami Erkhoval, et ce d'autant plus que le petit groupe, avant de quitter Peutiange, s'arrêta à la porte nord du bourg pour prendre une collation au comptoir d'un débit de boissons.

Là, ils commandèrent chacun une bière. Puis ils examinèrent leurs cartes en questionnant le patron de l'établissement de spiritueux :

« Qu'y a-t-il au nord ? interrogea Duilin.

— Et bien, à vrai dire, peu de monde se risque par là-bas. Je sais que de temps à autre, un petit gars du nom de Zoras Bardibuck, qui habite au nord, vient faire ici un peu de commerce. Il s'arrête chez moi à chaque fois. On discute...

— Et que vous raconte-t-il ? renchérit Duilin en déposant dix Rek de bronze sur le comptoir.

— Le gars vit en ermite, et quand il descend à Peutiange, c'est pour vendre des écailles d'Ecporiandre ou des philtres et des onguents à base de viscères d'animaux étranges... Quant à ce qu'il y a au nord, il m'a dit que ça pullulait en monstres de toutes sortes, et qu'il valait mieux ne pas quitter la route.

— Il y a donc une route ?

— Certes oui, une très vieille route construite toute en pierres. Vous pouvez la rattraper à quelques lieues d'ici. Les anciens l'appellent la Chaussée des Hilotes.

— Où se situe précisément cette Chaussée des Hilotes ?
questionna plus avant Duilin.

— Ce n'est pas compliqué : à une demi-journée de marche à l'est de Peutiange, s'élèvent deux mamelons, qu'on nomme familièrement Les Seins de Dolia, la route passe derrière.

— Merci », dit Duilin, qui paya les consommations en y ajoutant un bon pourboire.

Alors qu'ils se remettaient en route, Hairbald eut le sentiment que le voyage se déroulerait désormais en terrain inconnu. Le petit groupe de cavaliers laissait derrière lui Peutiange et son exubérante animation. Ensemble, ils prirent à l'est tandis que s'éloignait au même moment, sur une autre route, en direction de Chrost, l'armada du comte de Linahow. En les regardant s'éloigner, Hairbald sut qu'à partir d'ici, il ne rallierait plus les autres combattants pour la bataille.

Mais tout mortel peut plus ou moins se tromper... et Hairbald n'était qu'un mortel.

Le jour déclinait lentement. Les cavaliers approchaient des Seins de Dolia dans la lumière rougeoyante du crépuscule. Ils gravirent un des mamelons de la poitrine rocheuse. Ils s'arrêtèrent là pour passer la nuit.

Hairbald jeta un œil sur les environs : on voyait au loin la chevelure sombre des forêts se dégager sur un fond de ciel empourpré, et, aux alentours, des lacs de ténèbres en lieu et

place des vallées, à cette heure baignées d'ombres profondes. Dakktron, qui s'était allongé, riait et parlait tout seul :

« Ah ! Dolia, c'est la première fois que je vais dormir sur le sein d'une déesse. Je me demande quelle sensation cela te procure. »

Pipo, après s'être occupé des chevaux, grimpa au sommet du mamelon. Là, il découvrit un curieux rocher. Le petit homme appela les autres qui vinrent à lui aussitôt. Le rocher, devant lequel ils se tenaient maintenant tous les quatre, avait la forme surprenante d'un téton géant. Dakktron, avec obscénité, le saisit à pleines mains et le caressa. Mais le téton se déroba à ses caresses : un passage venait de s'ouvrir dans la roche...

« Sacrée Dolia ! » lâcha le magicien, époustoufflé.

Dakktron alluma sa sphère d'ambre et s'engagea dans la cavité. Il tâtonna du pied des marches, puis les descendit...

L'intérieur du temple où se retrouva le magicien était orné de colonnes de calcaire sculpté jusqu'à l'excès : chaque pousse de roche possédait son motif propre. La pierre semblait aussi précieuse et fragile que de la dentelle. La lumière du bâton du magicien emplissait l'espace sacré d'une lueur flottante orangée...

Dakktron méditait sur les mystères cachés de Dolia : « Cultes orgiaques ou bien exaltation mystique de la virginité ? », se demandait-il.

Comme le magicien, perdu en spéculations religieuses, tardait à donner de ses nouvelles, les autres descendirent aussi dans le temple pour s'assurer que tout allait bien. Hairbald découvrit à son tour l'endroit, mais pour lui, il ne faisait aucun doute que la pureté fut l'apanage de Dolia. Les représentations

qui ornaient le temple étaient exquises, pleines de fraîcheur naïve, quasi infantiles.

— Nous pourrons toujours passer la nuit là, déclara Duilin. Il y a de la place. Nous serions à l’abri du vent et de la pluie si jamais le temps devait se dégrader.

Les voyageurs se couchèrent sur les dalles de porphyre de la salle. Ils s’enroulèrent dans leurs capes et couvertures après s’être souhaités une bonne nuit.

Le temps s’écoulait... Le sommeil les submergeait de ses flots oniriques. Quand, dans l’heure profonde des songes, un bruit vint troubler leur repos... Hairbald, le regard vague, se redressa. Il chercha à voir dans l’obscurité ce qui l’avait réveillé. Une silhouette gracile approchait, une petite lampe à huile en argile à la main. La flamme, faible, éclairait d’une lueur floue le visage d’une jeune fille. Ses cheveux étaient d’or, auréolés d’une couronne de fleurs. Ses vêtements flottaient légèrement sur son corps. Le visage de l’apparition était lisse et luisait d’une beauté diaphane. Dans la lumière estompée et vacillante de la petite lampe, Hairbald la contempla, fasciné.

La jeune fille s’agenouilla devant l’autel, au fond de la salle, entre deux colonnes octogonales. Hairbald tendit l’oreille, car la belle apparition proférait des paroles. Sa voix trahissait une forte émotion et, dans les mots qu’elle portait, il ressentit le triste écho d’une supplication :

« Ô, Dolia, comme tu me vois, je suis noyée de chagrin et mes larmes sont amères... Mes parents m’ont promise à un homme détestable que je dois épouser demain. C’est un être brutal et vil. Quand ils me croisent, ses yeux brillent d’un appétit vorace. Protège-moi de ce monstre, arrache-moi à ses griffes, emmène-moi loin de lui... Telle une enfant, chéris-

moi. Contre ton sein maternel, je veux me blottir. Goûterai-je encore le miel de ta tendresse ? Dis-moi que oui... »

Tout à coup, le temple s'éclaira d'un jour éclatant. Dakktron se dressait, dominant la frêle suppliante de sa haute taille, son bâton à la main. La jeune fille se retourna et poussa un cri aigu. Hairbald se leva et intervint en sa faveur, la rassurant tout en s'interposant face à Dakktron.

« Que fais-tu là ? gronda le mage. Réponds !

— Vous voyez bien que vous lui faites peur », s'indigna Hairbald, qui aida la jeune fille à se relever, la prenant dans ses bras.

Hairbald était ému, et ce fut d'une voix, d'une douceur qu'il ne se connaissait pas, qu'il lui demanda son nom.

« Coralysse », répondit-elle faiblement.

La jeune fille apeurée, lui paraissait si fragile qu'il se prit d'envie de la protéger, et quand elle le regarda, désespérée, il sentit fondre son cœur. Le guerrier se trouvait désarmé devant ce petit bout de femme si... légèrement vêtue. Ses yeux humides brillaient d'une vive émotion, qu'Hairbald fut tout ému d'interpréter comme de... l'amour. Comment Coralysse pouvait-elle si soudainement s'éprendre de lui, se demanda, incrédule, le Kadaréen ?

« Je ne suis guère beau », se répétait-il, quand la jeune fille, lui prenant la main, l'attira dans un coin du temple, près d'un pilier sculpté. Hairbald écarquilla des yeux devant la scène que lui désignait Coralysse. Le bas-relief racontait la geste d'un personnage... chauve et barbu ! Ayant quitté le palais volant de Dolia, le Héros parcourait le vaste monde au secours des petites protégées de la déesse céleste. Lorsqu'il eut compris cela, Coralysse le regarda avec ferveur et amour, comme

si Hairbald était le providentiel paladin de l'histoire figée dans la pierre.

« Et maintenant, qu'est-ce que l'on fait ? demanda ironiquement Dakktron. On célèbre le mariage ou on attend d'envoyer les invitations pour la noce ?

— Alors ça, c'est drôlement chouette ! s'écria Pipo en tapant dans ses mains.

— Pas si vite ! coupa Duilin. Pipo, Dakktron voulait juste plaisanter. Le conte de fées s'arrête là. Il nous faut dormir maintenant, demain nous avons une longue route à couvrir. Hairbald, vous pouvez raccompagner cette demoiselle à l'extérieur, nous n'avons rien contre elle, et il n'est pas dans mon intention de la retenir ici plus longtemps.

— Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous ! s'irrita Hairbald. Si Coralysse désire rester, elle peut rester, ne vous en déplaie.

— Vous n'allez pas recommencer, critiqua l'Immortel. Je vous rappelle que nous avons une mission à accomplir. J'insiste également pour dire qu'il n'y a pas de chef parmi nous, mais que c'est la raison qui commande. Alors, veuillez à ce que dorénavant les choses se passent normalement entre nous.

— Mais vous avez entendu sa prière, répliqua Hairbald. Son destin doit changer... On ne peut pas l'abandonner à son triste sort. Cette jeune fille ne peut pas épouser un homme qu'elle n'aime pas. Dolia nous a mis sur son chemin afin que nous l'aidions. Sa prière doit être exaucée.

— Et qu'imaginez-vous faire avec elle ?

— Mes sentiments pour Coralysse sont sincères. Je prends sur moi de la protéger et de l'emmener avec nous, si elle est d'accord, bien évidemment. »

Coralysse le regarda tendrement et Hairbald comprit qu'elle désirait la même chose que lui.

« Cela ne se peut pas ! trancha Duilin. Vos sentiments, par trop soudains, vous enivrent comme le vin nouveau et vous font tourner la tête. Nous ne pourrions mener à bien notre mission encombrés d'une femelle en mal d'affection. Soyez raisonnable.

— La raison n'a rien à voir avec l'amour, et je vous interdis de parler d'elle de la sorte ! Vous avez compris !

— Holà ! du calme, maugréa le mage qui sépara à l'aide de son énigmatique bâton les deux hommes en conflit. Si Hairbald préfère aimer Coralysse plutôt que de rester fidèle au roi, c'est son problème. Les ennuis seront pour lui seul. Nous n'avons plus qu'à continuer à trois la mission, car je suis d'accord avec vous, Duilin, nous ne pouvons pas prendre le risque de voyager avec une femme en des contrées hostiles. Elle risquerait la première d'y perdre la vie. Sa mort n'est pas souhaitable. Je pense, Hairbald, que vous serez de cet avis ?

— Vous n'avez qu'à continuer tous les trois puisque c'est ce que vous voulez finalement. Je continuerai moi aussi la mission de mon côté avec Coralysse. La fidélité au roi et l'amour sont conciliables.

— Et bien, si vous en êtes convaincus, conclut Duilin, je vous souhaite bien du plaisir. Je vous dis donc adieu. »

Pipo était triste et silencieux, car autant il admirait l'Immortel, autant il ressentait de la sympathie pour le cavalier de Kadar. Pour lui, le dilemme était insurmontable, et c'est pourquoi il pleura.

Hairbald et Coralysse sortirent retrouver la paix étoilée de la nuit. « Une étoile brille sur l'heure de notre rencontre », pensa Hairbald avec émotion. Il scruta le ciel pour choisir une

petite étoile bleue qu'il ne connaissait pas et qu'il baptisa du nom de *Coralysse*. La Coralysse terrestre, elle, grelottait. Hairbald l'entoura avec bonheur de son épaisse cape.

Hairbald et Coralysse ne dormirent pas de la nuit, mais échangèrent leurs sentiments, leur histoire, leurs désirs et leurs craintes. Ils restèrent là, ensemble, assis l'un à côté de l'autre sur le mamelon de Dolia jusqu'au lever du jour...

Le lendemain matin, lorsque Duilin, Dakktron et Pipo s'en allèrent, les deux amoureux les regardèrent partir sans regret ni crainte, confiants en leur bonne étoile...

Hairbald et Coralysse, une petite heure plus tard, quittaient le lieu béni de leur rencontre. Coralysse était montée en croupe. Elle enlaçait le cavalier et reposait sa tête contre ses épaules. Hairbald respirait son parfum.

Les deux amoureux s'en allaient ainsi silencieusement, insouciant et heureux...

« Tu n'as pas peur de partir à l'aventure ? lui demanda Hairbald.

— Non, pourvu que je reste avec toi.

— Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime... »

Ils s'embrassèrent.

Hairbald n'avait plus conscience du danger, il était subjugué par la force de leur amour. Pour lui, leur situation paraissait enviable. Qu'un cavalier de Kadar chevauchât en temps de guerre avec celle qu'il aimait, l'exemple de son capitaine Mordril et de son épouse Frigg lui en fournissait à l'évidence la parfaite illustration. Mais Frigg était une

farouche guerrière, une kadaréenne, entraînée au combat depuis son plus jeune âge. Coralysse, quant à elle, ressemblait davantage à une vestale qu'à une walkyrie. Mais Hairbald l'ignorait, et bien qu'il ne voulût pas faire d'elle une guerrière, il n'imaginait pas cependant que Coralysse pût défaillir.

Depuis un moment déjà, leur cheval martelait de ses pas la pierre de la Chaussée des Hilotes. De hautes herbes entouraient le ruban routier ; de grands arbres aux branches tombantes le couvraient d'ombre, de-ci de-là, sur des distances plus ou moins longues. Ils passaient dans la tiédeur des zones ombrées puis retrouvaient la lumière dévoilée du soleil.

Le couple à cheval avançait au pas, désirant pour l'éternité ce moment de bonheur. De petits louïris chantaient et volaient autour d'eux, attirés par la senteur des fleurs de la couronne de Coralysse. Espiègles, les oiseaux se posaient sur sa tête, puis s'envolaient en soulevant ses beaux cheveux dorés. Coralysse riait. Hairbald souriait en témoin amusé de sa délicieuse candeur. La jeune fille secoua la tête pour remettre ses cheveux en place et sa couronne de fleurs tomba à terre. Les louïris quittèrent les amoureux...

Pendant ce temps, des cavaliers se dirigeaient en toute hâte vers Les Seins de Dolia. À leur tête se trouvait un homme courroucé, vêtu comme pour un bal. Il portait des bas de chausse en soie, des brodequins vernis rouges, une culotte bouffante écarlate et un pourpoint blanc chamarré de brandebourgs sanglants. L'homme exhortait sa troupe à se dépêcher. Arrivé au pied du mamelon, il sauta à terre et monta au temple... Il en revint contrarié.

« Je suis sûr qu'elle est venue ici cette nuit. C'est la dévotion courante chez les jeunes filles de ce pays avant leur mariage. Elle ne doit pas être très loin. Linol, as-tu trouvé des traces ?

— Oui, seigneur, des cavaliers sont venus ici cette nuit.

— Des cavaliers ? Et par où sont-ils partis ?

— D'après ce que je vois, ils se sont ensuite dirigés à l'est, selon toute logique, vers la Chaussée des Hilotes.

— Bien, tout le monde à cheval, on va les rattraper ! Linol, vas chercher Orgon et Cliétus. Ils sont à Lunisse. Fais vite, on se retrouve sur la Chaussée des Hilotes. Yahaa ! »

Ils poussèrent leurs chevaux en avant au galop. Ils mirent peu de temps à rejoindre la route. Ils remontèrent vers le nord.

Une demi-heure plus tard, au croisement de la Chaussée des Hilotes et du chemin menant à Lunisse, la troupe de cavaliers fut rattrapée par Linol. Le cavalier était précédé par deux molosses qu'il tenait fermement en laisse. Orgon et Cliétus bavaient bruyamment et tiraient sans relâche sur leurs entraves.

« Alors, maintenant, Linol, quelle direction ont-ils prise ?

— Ils sont allés vers le nord, Monseigneur.

— Vers le nord ! Mais que fuient-ils pour aller vers le nord ?

— Peut-être vous, Monseigneur ? » supposa Linol.

Remontés en selle, les cavaliers galopèrent vers le nord. La Chaussée des Hilotes résonnait du choc des sabots. Ils progressaient à vive allure quand, soudain, le cavalier de tête tira sur les rênes de son destrier, qui se cabra en hennissant. Les autres, surpris, le dépassèrent. Lorsqu'à leur tour ils s'arrêtèrent-

rent, le premier cavalier fixait le sol en faisant tourner sa monture autour d'un objet qui avait attiré son attention : une couronne de fleurs gisait sur la chaussée...

« Qu'y a-t-il ? lança le chef de l'expédition.

— C'est la couronne de votre fiancée, Messire ; je viens de la trouver.

— Les chacals, ils ont enlevé ma promise.

— Ou bien est-elle partie avec eux de plein gré, mon seigneur ? suggéra Linol.

— Qu'oses-tu dire là, vermine ! Comment Coralysse aurait-elle pu me faire un tel affront ?

— À la vérité, je crains qu'elle ne vous aime point.

— Tu dis peut-être vrai... Je l'épouserai donc de force ! Linol, amène les chiens, qu'ils reniflent la couronne... Et maintenant, lâche-les !

— Seigneur, vous allez la retrouver en morceaux !

— Qu'importe, tout crime mérite un châtiment. Lâche-les, t'ai-je dit ! »

Orgon et Cliétus bondirent comme deux diables...

Quand le soleil fut à son zénith, Hairbald et Coralysse quittèrent la route pour aller se reposer à l'ombre d'arbres fruitiers sauvages et s'y restaurer.

Les amoureux mangeaient de belles poires sucrées à souhait. Leur jus dégoulinait sur eux et ils riaient en se voyant manger aussi salement.

« Tu as taché ta robe, fit remarquer Hairbald.

— Et toi, cochon, tu en as plein la barbe... »

Ils riaient.

« Tu vas me tuer si tu continues à me faire rire, expliqua Hairbald les larmes aux yeux ; il avait failli s'étouffer en avançant de travers un gros morceau de fruit.

— Et comme cela, me trouves-tu encore belle ? demanda Coralysse qui louchait en exhibant dans sa bouche une portion entière de poire.

— Tu as l'air d'un vrai petit singe ! Si tu te voyais ?

— Un petit singe qui t'aime », déclara Coralysse avec un brin de provocation dans le ton.

Hairbald l'enlaça. Ils allaient s'embrasser, lorsque des aboiements les arrachèrent à leur idylle. Ils virent, courant vers eux, deux gros chiens portant au cou des colliers munis de pointes d'acier.

« Des chiens de guerre ! » s'écria Hairbald en tirant son épée.

Malheureusement pour lui, il s'était dévêtu de son haubert. Les deux bêtes arrivaient sur eux. Elles bondirent sur Coralysse, mais Hairbald s'interposa vigoureusement, livrant son corps à l'assaut des monstrueux chiens : Orgon saisit le bras tenant l'arme du Kadaréen ; Cliétus s'empara de sa cuisse gauche. Hairbald s'écroula. Il avait lâché son épée...

« Grimpe dans un arbre ! » hurla-t-il à Coralysse.

Les chiens s'acharnaient contre lui. Coralysse, perchée dans un poirier, impuissante, contemplait horrifiée la scène abominable qui se jouait sous ses yeux. Elle pleurait de douleur en appelant à l'aide.

Un cavalier avait surgi. Il apostropha la jeune fille :

« Coralysse, c'est moi : Tildeberg. Je suis venu te sauver. Tu n'as plus rien à craindre, ton ravisseur est à ma merci ! Viens.

— Non, Tildeberg ! s’insurgea Coralysse terrifiée. Ce n’est pas un ravisseur, mais mon ami. Je t’en supplie, rappelle tes chiens. »

La jeune fille hurlait, accablée par tant de terreurs subites.

« Tiens donc, fit Tildeberg. Cet homme ne t’a fait aucun mal ?

— Non !

— Dis-moi, si je l’épargne, me promets-tu de m’épouser ? »

Les molosses continuaient à s’acharner contre Hairbald, le déchiquetant. Coralysse, pour sauver l’homme qu’elle aimait, hocha affirmativement la tête.

« Jure-le-moi par Dolia, que tu m’épouseras, insista Tildeberg.

— Par Dolia, je le jure ! » hurla d’effroi Coralysse.

Tildeberg demanda alors à Linol de rappeler les chiens. Orgon et Cliétus lâchèrent enfin prise.

« Il faut le soigner, dit d’une voix déchirée Coralysse, en se précipitant vers Hairbald.

— Je t’ai dit que je l’épargnerai, déclara Tildeberg, mais je n’ai pas promis de le soigner pour autant. Il restera tel quel. Maintenant, viens !

— Mais il va mourir !

— Tu dois venir m’épouser maintenant. Je te rappelle que je pars demain pour la guerre, nous avons tout juste le temps pour célébrer notre union. À moins que tu ne reviennes sur ta parole donnée, auquel cas Orgon et Cliétus se feront un devoir d’achever leur sale besogne... »

Hairbald essaya de se traîner, mais il sombra soudainement dans l’inconscience...

Hairbald se réveilla le corps endolori. Il était alité. Il remarqua qu'une personne le veillait. Le visage de celui qui se tenait à son chevet était flou, ses contours mouvants et sa coloration d'ensemble grisâtre.

Hairbald retrouva peu à peu une meilleure vue. Il put enfin apprécier la véritable apparence de l'inconnu.

L'homme en question le regardait avec de grands yeux globuleux clairs sous d'épais sourcils noirs. Il avait un gros nez rougeoyant, de minuscules oreilles et des cheveux cendrés qui ornaient uniquement la partie supérieure de son crâne.

« Où suis-je ? demanda le Kadaréen en cherchant à se redresser.

— Du calme, vous êtes en sûreté ici, répondit l'homme. Vous ne devriez pas trop bouger, vos blessures sont encore vives...

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Zoras Bardibuck. Je vous ai trouvé gisant à moitié mort sur la Chaussée des Hilotes... Lorsque vos amis Dakktron, Duilin et Pipo sont passés chez moi, ils m'ont parlé de vous. Je m'attendais donc à vous voir à votre tour me rendre visite. Les visiteurs sont rares par ici et, lorsque j'en attends un, je m'impatiente vite : le temps passait et vous ne veniez pas... Inquiet, cette fois, je me suis mis à votre recherche, et grâce à Dieu je vous ai retrouvé vivant. Voilà, vous êtes maintenant chez moi, où vous allez pouvoir vous reposer tranquillement. Je vais bien m'occuper de vous.

— Si je comprends bien, vous m'avez sauvé la vie. Je ne sais comment vous témoigner ma gratitude.

— Et bien, pour commencer, en restant sagement au lit et en prenant toutes les médecines que je vous ai préparées. Vous

verrez, elles n'ont pas toutes très bon goût ! En tout cas, je ne veux pas vous voir dépérir. C'est bien entendu ! »

Zoras Bardibuck se leva et enfila sur sa tête un pétase vert. Il avait quelques courses à faire et pria son hôte de bien vouloir attendre patiemment son retour. Il quitta la chambre, laissant Hairbald seul.

La chambre était encombrée par tout un tas de bibelots hétéroclites. Au plafond pendait un estomac géant de lopotrompte. Il y avait des étagères couvertes de statuettes, de roches incandescentes, d'animaux empaillés ou flottants dans des bocaux, et toutes sortes d'ustensiles à l'usage incertain pour la plupart d'entre eux. Dans l'angle près de la fenêtre, reposait, sur un trépied en fer forgé, un magnifique vase bleu turquoise avec des motifs marins noirs et blancs de dauphins et de poulpes entrelacés.

Hairbald contempla stupéfait ce petit musée. D'après lui, Zoras devait être un insatiable collectionneur d'antiquités doublé d'un éminent tératologue.

Le temps passait. Hairbald rassemblait ses souvenirs. Il fut tout à coup assailli par un doute terrible : mais qu'était devenue Coralysse ?

Saisi de crainte pour elle, il voulut se lever pour aller la retrouver, mais une douleur aiguë le traversa. Hairbald se voyait dans l'obligation physique de rester allongé.

Le temps lui paraissait long... « Mais que fait Zoras ? » n'arrêtait-il pas de se répéter. Hairbald avait tant de choses à lui demander au sujet de Coralysse : L'avait-il vu ? Était-elle sauvée ? Avait-il recueilli de ses nouvelles ? Où était-elle ?... Autant de questions pour lesquelles le Kadaréen brûlait d'impatience d'avoir une réponse.

Le temps s'écoulait sans que réapparaisse Zoras. Hairbald était torturé par l'attente que lui infligeait l'homme qui l'avait sauvé.

Enfin, Hairbald entendit du bruit en bas de la maison, puis des pas qui montaient l'escalier. La porte de la chambre s'ouvrit... Un moment ébloui par le désir de son cœur, Hairbald imagina revoir Coralysse.

« C'est moi », annonça Zoras en retirant son grand chapeau à large bord. J'ai enfin trouvé ce qui me manquait pour vous préparer une potion du tonnerre. Voyez ces beaux œufs roses de mictopiodres...

Hairbald acquiesça sans grand enthousiasme ; puis il se rappela toutes les questions qu'il avait tant désiré poser à Zoras.

« Dites-moi, avez-vous des nouvelles de la jeune fille qui voyageait avec moi ? Elle s'appelle Coralysse. L'avez-vous vue ?

— À vrai dire, non. Mais lorsque vous déliriez, son nom revenait sans cesse. Ce doit être cette jeune femme dont vos amis parlaient ?

— Oui, c'est elle. L'avez-vous vue ?

— Non. À part vous, je n'ai trouvé personne d'autre sur la route, mais rassurez-vous, aucun lopodrompte n'a pu digérer son corps. J'en suis sûr. C'est la saison où les lopodromptes sont en migration loin d'ici vers les forêts d'Acassar. Autrement, j'aurais retrouvé des... restes : voyez-vous, les ectopiandres dépècent leur proie et ils en dispersent les os en marchant. Les crabons ne mangent que la tête. Les iinesh ne dévorent pas leur victime, mais jouent avec elle, lançant son corps en l'air jusqu'à ce qu'il s'accroche dans les branches d'un arbre, où ils ne pourront plus aller le chercher. Quant aux baribari...

— Cela suffit ! intervint Hairbald.

— Je vous prie de bien vouloir m’excuser, dit Zoras, mais je vous racontais tout cela pour vous rassurer. De fait, je suis certain que votre amie Coralysse n’a pas été victime d’un monstre errant de cette région.

— C’est donc qu’elle est partie avec les cavaliers...

— Des cavaliers, dites-vous ?

— Oui, ce sont des cavaliers qui nous ont attaqués... L’un d’eux, en particulier, pour le peu que je m’en souviens, voulait obliger Coralysse à le suivre. Maudit soit-il !

— Le connaissait-elle ? questionna Zoras.

— Oui ! Elle connaissait même son nom... Il faut que je fasse un effort de mémoire. Elle l’a appelé Ileber ou quelque chose de similaire dans ces sonorités-là.

— “Ileber” dites-vous ? Laissez-moi réfléchir... Ne serait-ce pas plutôt : Tildeberg ?

— Oui, c’est cela ! Comment le savez-vous ? demanda vivement Hairbald.

— Vous m’avez mis sur la voie et tout le monde par ici connaît le baron pour sa brutalité. »

Hairbald s’était tu. Un grand du royaume avait enlevé celle qu’il aimait... Ce baron Tildeberg, sans nul doute possible, devait être l’homme que Coralysse fuyait la nuit où elle alla prier au temple de Dolia. Leur mariage était prévu pour le lendemain. Hairbald questionna de nouveau Zoras :

« Quel jour sommes-nous ?

— Nous sommes le quatrième jour du Lièvre Hutän. Vous avez déliré pendant trois jours et trois nuits. J’ai eu très peur pour votre vie...

— Il est trop tard, lâcha Hairbald, atterré. Désormais, aux yeux du roi, ils sont mariés. Comment vais-je maintenant faire

pour arracher aux griffes de ce puissant seigneur celle que j'aime ? Je n'ai pas su tenir m'a promesse : ô combien doit-elle me détester ! Coralysse, pardonne-moi. J'ai failli...

— Elle est toujours vivante, reprit Zoras. Il reste encore un espoir.

— Oui, lequel ? questionna Hairbald, tout à coup stimulé.

— Vous pouvez demander l'arbitrage du roi et gagner auprès de lui votre cause. On dit qu'il rend la justice avec beaucoup de sagesse.

— L'arbitrage du roi ? répéta Hairbald incrédule et malheureux. Mais je ne suis pas en mesure de plaider notre cause auprès de Sa Majesté Sijaron III : je viens de trahir sa confiance en manquant à la mission qu'il m'a confiée !

— Rien n'est perdu : vous pouvez toujours reprendre votre mission. Cela en vaut la peine, car si vous vous acquittez avec succès de cette mission, le roi vous en sera reconnaissant et vous aurez par ailleurs sa faveur pour défendre Coralysse contre le baron Tildeberg. Pour cela, je vous promets de vous remettre sur pieds le plus rapidement possible.

— Mais en attendant que je revienne, Coralysse devra subir l'impitoyable baron et toutes ses cruautés. Je ne puis m'y résoudre. J'irai la délivrer dès que possible. Le roi ne peut plus rien pour moi...

— Si vous me permettez un conseil, je vous dirais que vous commettez une grave erreur. Tildeberg, comme tous les grands seigneurs d'Aquebanne, doit partir pour la guerre, aussi Coralysse sera-t-elle bientôt libérée de sa présence. De votre côté, ne perdez pas de temps, réussissez votre mission et vous serez en position forte pour réclamer la justice du roi.

— Je voudrais tant la revoir... réclama Hairbald.

— Il n’y a rien à craindre pour elle. Lui, loin d’elle, il n’y a plus de menace. Mais si lorsqu’il reviendra vous n’êtes pas là avec l’accord du roi pour réclamer sa libération, vous serez doublement coupable : vous aurez trahi la confiance du roi et les espoirs de celle que vous aimez.

— Mais je pourrais fuir avec elle au pays de Kadar ! » protesta Hairbald qui n’acceptait pas l’idée d’être séparé de Coralysse.

Ils cessèrent de discuter, car Zoras s’était tu, désolé par l’aveuglement du Kadaréen, par sa faiblesse morale face à l’adversité.

Zoras continua durant de longs jours à soigner Hairbald, ne l’interrogeant plus que sur son état de santé.

La demeure de Zoras Bardibuck ressemblait à une maison de poupées. C’était un petit cottage au toit de chaume, aux murs blancs rehaussés de poutres de bois sombre, aux volets jaunes et verts, et aux fenêtres décorées de pots de géraniums en fleurs. Une petite clôture, fermée par une délicate barrière, entourait la demeure sise sur une éminence verdoyante. Il y avait là, également, un grand chêne majestueux, avec, attaché à l’une de ses branches basses, une cage en acier, dans laquelle gesticulait une espèce d’“oiseau” noir aux ailes cartilagineuses et aux yeux injectés de sang. Zoras l’appelait familièrement sa “terreur”.

L’arbre étendait son imposante toison au-dessus de la maison. Il y avait un banc au pied de l’auguste feuillu. Ce matin-là, Hairbald s’y était installé. Il regardait le paysage alentour. Il faisait beau et l’air était très doux. Tout se trouvait

baigné de lumière. La campagne resplendissait de ses belles couleurs d'été.

Hairbald réchauffait ses os au soleil. Il portait son bras droit en écharpe et sa jambe gauche était encore raidie par la douleur. Zoras lui avait taillé une béquille à l'aide de laquelle le Kadaréen se déplaçait sans trop de difficultés.

D'où il était installé, Hairbald pouvait voir la Chaussée des Hilotes et anticiper du regard la longue route qu'il aurait à parcourir si jamais il reprenait sa mission... Au loin, une forêt de conifères mauves lui rappela les paysages de Kadar. Que faisait-il là, égaré dans un royaume étranger ? Hairbald se le demandait quand il vit Zoras, qui revenait d'une chasse aux écailles d'ecporiandres, se rapprocher de la maison en sifflotant. Arrivé à la hauteur de son hôte, Zoras le salua chaleureusement :

« Bonjour Hairbald ! Comment allez-vous ce matin ?

— Grâce à vous, je suis en pleine forme. Du reste, si vous avez un peu de temps, j'aimerais vous parler. »

Zoras déposa par terre le produit de sa chasse et vint s'asseoir à côté de son hôte.

« Voilà, j'ai eu le temps de réfléchir, expliqua Hairbald, et je dois vous remercier. Je n'oublie pas tous les bons soins que vous m'avez prodigués, et si je ne suis pas un ingrat, j'ajouterai que tout ce qui me sera dorénavant donné de vivre, je vous le devrai. Aussi, dois-je bien vivre ce supplément de vie que vous m'avez octroyé. Il est donc de mon devoir d'agir en conformité avec ce que vous estimeriez juste de me voir accomplir. Vous m'avez déjà fait part de vos réflexions au sujet de ma mission pour le roi et de mon amour pour Coralysse. Je vous témoignerai donc ma reconnaissance en agissant selon vos bons conseils. Je ne m'y résigne pas, mais

sachez, au contraire, que j'en ai découvert au long de ma convalescence toute la valeur et la justesse. Je vais donc reprendre la mission que j'ai déjà depuis trop longtemps désertée. Je vous demanderai cependant un ultime service...

— Je vous écoute, déclara Zoras.

— Vous serait-il possible de rencontrer Coralysse et de l'informer de mes projets ?

— C'est avec joie que je le ferai. Votre histoire m'a ému. Je suis prêt à vous aider.

— Dites-lui que je reviendrai la retrouver une fois la guerre finie et que nous vivrons alors ensemble pour toujours. Et si elle craint pour ma vie, dites-lui encore que l'amour est aussi fort que la mort ! »

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE IV

Zéphirine !

Hairbald remercia une dernière fois avec ferveur Zoras qui lui fit cadeau d'un arc et d'une nouvelle monture. Le Kadaréen monta en selle et quitta le lieu paisible qui avait vu sa renaissance à la vie. Zoras, debout devant sa maison, salua longuement son hôte qui s'éloignait... Hairbald rejoignit la Chaussée des Hilotes et prit la direction du nord.

Dakktron, Duilin et Pipo avaient certainement pris beaucoup d'avance, aussi Hairbald devait-il pour les rattraper accélérer son allure et trouver des raccourcis.

Pour ce faire, le Kadaréen avait décidé de chevaucher jour et nuit en marquant le moins de haltes possible jusqu'à la Gorge du Gorlias. À cet effet, Zoras avait prescrit à Hairbald une drogue qui le garderait éveillé aussi longtemps qu'il en prendrait. Les avertissements de Zoras étaient clairs :

« Pas d'usage prolongé : à utiliser seulement pour grappiller une fois de temps en temps une nuit de sommeil », répétait-il au Kadaréen.

Cette drogue, appelée zéphirine, faisait disparaître la fatigue, mais pouvait provoquer des états hypnotiques plus ou moins prolongés. Il ne fallait pas l'avaler, mais seulement la sucer sous la forme de feuilles, qui devaient être aussitôt recrachées dès qu'elles commençaient à s'amollir. Par mégarde ou par goût, le Kadaréen se laissa aller à ingérer la substance des feuilles !

Hairbald remontait rapidement le long de la Chaussée des Hilotes qu'il avait déjà parcourue en imagination de nombreuses fois, installé sous le chêne de la maison de Zoras Bardibuck.

Le cavalier était maintenant en vue de la forêt de conifères mauves qui lui rappelait la végétation du pays de Kadar. Ces arbres, qu'Hairbald connaissait bien, étaient des corcyres spectraux. Leur duvet paraissait flou, même pour l'œil qui observait la chose de près. Les arbres semblaient entourés d'une brume flottante légèrement violacée. Hairbald appréhendait sereinement ce mystère de la nature...

La route s'enfonçait à travers la forêt de corcyres spectraux, un flot stagnant de brouillard mauve imprégnant l'endroit.

Hairbald galopait joyeusement comme s'il rentrait chez lui en Kadar, respirant l'atmosphère familière de cette forêt semblable à celles de son pays natal. Pour le Kadaréen, tout paraissait suspendu comme dans un rêve : le temps et tous les soucis qui lui étaient attachés s'évanouissaient. Les maux de la vie disparaissaient de la conscience. La réalité elle-même semblait s'être dissipée dans l'évanescence secrétée par ce lieu à la consistance si vague.

Hairbald ne réfléchissait plus. Les petites feuilles noires de zéphirine qu'il avait mâchées et avalées quelques heures plus tôt commençaient à produire des distorsions dans sa perception. Le souvenir des paysages de Kadar fournissait à l'effet de la drogue son contenu hallucinatoire, à moins que tout cela fût bel et bien réel et qu'il existât un tel enchantement dans cette forêt extraordinaire. Tout se mélangeait dans l'esprit d'Hairbald qui crut, en débouchant de la forêt, retrouver la petite chaumière familiale et revoir ses parents et ses frères.

Il descendit de cheval pour embrasser sa mère, mais son visage se brouilla...

Quand Hairbald reprit conscience, il gisait dans l'herbe, son cheval lui léchant la figure.

Zoras l'avait prévenu, les effets de la drogue étaient puissants, et avaler les feuilles provoquerait d'incontrôlables et dangereux traumatismes.

Il faisait nuit. Hairbald ne savait pas combien de temps il avait pu ainsi chevaucher, perdu dans un rêve éveillé, avant de sombrer. Un malaise le berçait de sa diffuse menace...

Hairbald alluma un feu et s'adossa contre un arbre. Il admirait le spectacle captivant des flammes, troublant leur belle ordonnance en agitant les braises à l'aide d'un brandon. La nuit était claire et l'obscurité céleste sertie de milliers de perles lumineuses. Il chercha Coralysse dans le ciel, mais ne la découvrit pas...

La zéphirine cachait d'affreuses sensations d'abandon et d'oppression. Hairbald, qui en saisissait maintenant les dangers pour son esprit, voulait se résoudre à en abandonner l'usage, mais d'un autre côté il devait rattraper Dakktron, Duilin et Pipo. Ce pouvait-il que la drogue ait déjà marqué de son empreinte sa volonté ? Le désir qu'il avait d'aller plus vite pour accomplir dans les temps sa mission, venait-il d'un besoin créé par la drogue ou bien de sa résolution de départ ? Hairbald n'arrivait pas à se décider sur cette confuse interrogation... Il jeta au feu le brandon qu'il tenait et fouilla fébrilement dans sa besace. Dans sa main, les petites feuilles noires sèches brillaient d'un reflet lugubre.

Hairbald voulut remonter en selle, mais son cheval était épuisé. Le Kadaréen soumit alors sa monture à la même substance qu’il venait d’ingérer.

La Chaussée des Hilotes se déroulait devant le cavalier comme un ruban argenté, scintillant dans la clarté nocturne.

Une mélodie plaintive résonnait dans l’esprit d’Hairbald. Une vision onirique se déplaçait avec lui...

Dans un bruit de chaînes qui raclaient la pierre, sur la chaussée, avançaient de longues files d’hommes, de femmes et d’enfants liés entre eux. Ils avaient l’apparence verdâtre et phosphorescente des fantômes. Leurs râles et le cliquetis métallique de leurs entraves se mêlaient en un chant mélancolique. Hairbald, entraîné par son fougueux destrier, traversait les corps d’ombre de ces esclaves revenant sur le chemin de leur déportation. Le sombre et pitoyable cortège s’étirait à l’infini. Ce ne pouvait être qu’un rêve pensa le Kadaréen qui voulait reprendre l’ascendant sur sa vision, mais ses sens l’obligeaient à en vivre la “réalité”. Son esprit s’enfonçait plus encore dans la fiction. La route défilait au-delà de l’espace et du temps...

Hairbald se sentit tout à coup aspiré par une spirale de lumières multicolores. Dans ce halo de tâches tourbillonnantes, il vit se dresser l’encolure de son cheval et sa tête se raidir, les veines saillantes. Le cavalier fut emporté avec sa monture dans un mouvement circulaire vertigineux. Il lui sembla tomber du haut d’une tour. Écrasé au sol, son cœur le frappa violemment. Lorsqu’il se redressa, Hairbald était en sueur, haletant. Son pauvre cheval gisait mort alors que

tout bougeait autour. Arbres, rochers, herbes et dalles en pierre de la route remuaient comme de l'écume sur des flots invisibles...

Les effets hallucinatoires de la drogue mettaient du temps à se dissiper. Hairbald était accroupi, la tête courbée, tenant ses genoux entre ses bras. Une profonde détresse s'empara de lui. Il se sentait désespérément seul...

Une demi-heure passa, le soleil était haut dans le ciel. Hairbald paraissait reprendre ses esprits. Il se jura de ne plus jamais toucher à la zéphirine...

Les visages de Zoras, de Dakktron, de Duilin, de Pipo et de Coralysse défilèrent devant ses yeux groggy. Son regard se tourna ensuite vers la Chaussée des Hilotes, qui se prolongeait toujours plus au nord, et machinalement, il porta à sa bouche une feuille noire.

Hairbald courait sans donner de signes de fatigue. Il lui semblait que ses pas ne faisaient qu'effleurer les dalles de pierre tant il avait la sensation de flotter en l'air. Le coureur absorbait la route avec une aisance incroyable.

Combien de jours Hairbald courut-il ainsi ? Il ne pouvait pas le savoir, car la question ne lui venait à l'esprit que lorsqu'il reprenait conscience.

En de trop rares occasions, le Kadaréen retrouvait le sens de la temporalité et pouvait faire usage de sa raison. Autrement, le temps s'évanouissait dans un espace incohérent sans cesse en proie à la mutabilité.

Hairbald avait terriblement faim. Il se rendait enfin compte qu'il n'avait pas mangé durant des jours, car à peine prenait-il le temps de boire, qu'il repartait une feuille de zéphirine sous la langue.

Le Kadaréen avait cessé de courir. Il marchait encore en titubant. Son ventre criait famine...

Les forces commençaient à lui manquer. Mais il vit des moutons qui étaient en train de paître sur des collines herbeuses environnantes. Hairbald retira de son dos l'arc que lui avait offert Zoras. Il engagea une flèche le long du bois de l'arme au contact de sa main.

Le Kadaréen allait placer l'encoche de la flèche sur la corde lorsqu'un homme l'interpella. C'était un pâtre vêtu d'un bonnet de cuir à bords tombant sur les joues, d'un gilet en laine sans manche et d'une jupe de tissu gris. Il portait des sandales aux lacets serrés autour des mollets. Ses cheveux – ou plutôt sa toison – étaient en tous points identiques aux boucles blanches des bêtes qu'il gardait.

« Oh, là ! Mon gaillard, que fais-tu ? Laisse tranquilles mes moutons !

— J'ai faim, répondit Hairbald. Auriez-vous à manger, j'ai de quoi payer.

— J'aime mieux ça, accepta le pâtre. Suis-moi. »

Ils gravirent ensemble une colline sur laquelle le pâtre avait son gîte.

L'abri, construit avec des pierres mal appareillées et recouvert de grosses ardoises à peine dégrossies, était ceinturé par un muret de plaques de schiste superposées.

Hairbald entra, et l'odeur âpre du logis le prit à la gorge. L'homme devait dormir avec ses bêtes, imagina le Kadaréen.

« Installe-toi, lui dit le pâtre. Tu ne t'es pas présenté étranger : qui es-tu ?

— Hairbald, fils d'Haratald, je suis membre de la Garde d'honneur du grand roi Sijaron III, ton souverain. »

Le pâtre n'en fut pas impressionné outre mesure et répondit simplement en donnant son nom à son tour. Il s'appela Tim Strongstink.

Il y avait dans le gîte un tas de paille qui servait de couche, des étagères poussiéreuses encombrées de pots en terre, un foyer où couvait le feu et une table massive en bois dans laquelle étaient creusées des écuelles. Tim servit un goulash de sa composition à Hairbald dans une des concavités de la table. Le mélange grisâtre et pâteux n'avait presque pas de goût lorsqu'on l'avalait, mais il laissait dans la bouche une odeur d'infection dentaire. Hairbald avait trop faim pour rechigner... Le plat était lourd. Hairbald l'aurait bien arrosé d'un petit coup de Château Fomahault qu'il conservait précieusement dans sa gourde, mais le pâtre en aurait réclamé. Le Kadaréen n'acceptait pas de partager quelque chose d'aussi cher avec une personne, à son idée, incapable d'en apprécier la valeur.

« Goûte-moi ça : c'est un glineur de mon cru, intervint Tim ; ça t'aidera à faire passer le goulash ! »

Hairbald eut mauvaise conscience, car le pâtre lui offrait sans hésitation sa meilleure bouteille à déguster... Le Kadaréen cracha bientôt du feu. Tim rigola en n'oubliant pas de le resservir.

« C'est plutôt fort ! pleura Hairbald.

— Ça débouche bien le conduit par où ça passe, hein ?

— Je me demandais si votre petit glineur ne pourrait pas plutôt servir à faire les cuivres ?

— Oh non, sacrebleu ! c'est beaucoup trop décapant ! »
répondit sérieusement Tim.

Hairbald sentit tout à coup une prémonition poindre en lui. L'avenir lui parut incertain, menaçant. Une peur irrationnelle

s'empara de lui, et plus il cherchait à l'interroger pour la vaincre, plus il en anticipait les pires conséquences en s'épouvantant.

Le Kadaréen, blanc comme un linceul, suait, regardant Tim se poser des questions sur son curieux état. Était-ce la nourriture qui ne passait pas ?

« Cha va ? » demanda Tim.

Hairbald ne l'entendait plus, il se croyait à présent seul, perdu, en danger et sans aucun secours d'aucune sorte. Il vivait là "la retombée du souffle" de la zéphirine.

L'odieuse sensation de déperir se renouvelait après chaque phase hallucinatoire...

La nausée le submergea. Hairbald sortit du gîte à moitié comateux et alla s'affaler sur le muret à l'extérieur pour vomir. Il s'adossa recroquevillé contre les plaques de schiste, des terreurs insondables agitant violemment son esprit. Le regard fixe, tel un aveugle, le Kadaréen chercha, en tâtonnant dans son sac, le seul moyen qu'il envisageait désormais pour échapper au cauchemar : Hairbald mâcha frénétiquement la feuille, dont la sève, mêlée de salive, le soulagea. Il avala tout.

L'ivresse trompeuse de la zéphirine l'emporta loin du temps en modifiant les structures de sa perception : la nuit était tombée, et lorsqu'il se retourna en s'appuyant sur le muret pour voir l'horizon, une gueule béante aux crocs acérés, surmontée d'yeux cruels, exhala une puanteur irrespirable. Hairbald tomba à la renverse, asphyxié, puis il se mit à quatre pattes et s'enfuit ainsi en hurlant telle une bête traquée. Tim, éberlué, le regarda dévaler la colline comme un animal effrayé. Hairbald avait les mains lancées en avant qui heurtaient le sol. Il se sauvait ! Il détalait !...

La terrible hallucination était passée. Au fil des jours, et bien qu'Hairbald eut repris de la zéphirine, les effets hallucinatoires de la drogue s'estompaient peu à peu. Cela le rassura, car il n'avait plus de visions, mais la simple sensation d'être hors du temps.

Avec l'accoutumance, les effets hallucinatoires les plus impressionnants avaient disparu, mais, à l'inverse de cette évolution, augmentait la dépendance au produit qui, par des temps de retour à la réalité de plus en plus angoissants, provoquait un manque. Hairbald ne pouvait plus se passer des petites feuilles noires, qu'il consommait dès que la sensation d'être hors du temps s'étiolait. Il vivait ainsi de moins en moins dans la dimension de notre monde, dérivant sous hypnose presque constante...

Mais à un moment donné, arriva ce qui devait arriver : Hairbald chercha désespérément une feuille dans sa réserve de zéphirine... Il n'y en avait plus !

Le Kadaréen était en manque et il lui devint impossible de ne pas méditer sur la sinistre réalité de son lamentable état. Sa pensée s'agitait d'autant plus qu'il l'avait laissée trop longtemps flotter loin d'elle-même.

La tragédie qui devait se jouer dans son esprit ne faisait que commencer, et cette pensée le terrifiait. Plus il avançait d'angoisse en angoisse, plus il en concevait d'autres plus terribles, plus affreuses encore. C'était une descente aux enfers :

« Il me faut de la zéphirine. Je n'en ai plus ! Qui m'en a donné ? Zoras le premier m'initia aux mortelles sensations. Pourquoi ? Le monstre ne voulait pas que je revisse Coralysse ! Qui la sauvera ? Zoras avait promis d'aller la voir pour lui donner de mes nouvelles. Pourquoi, s'il ne voulait plus que je la visse ? L'immonde persécuteur m'a sauvé la vie

pour m'enchaîner à la souffrance. Il veut nous voir souffrir, Coralysse et moi. Lui et Tildeberg la torturent. Ils lui parlent de moi : je ne suis pas mort comme elle le croyait, mais je me meurs. La zéphirine me détruit. Elle pleure. Pourquoi la persécutent-ils ? À qui en veulent-ils ? À elle ou à moi ? C'est par moi qu'elle souffre ! Coralysse, cesse de m'aimer ! Libère-toi de la souffrance que ma sinistre existence t'inflige ! Arrête de souffrir, tu me fais trop souffrir... Coralysse, disparais ! Tu me fais mal. Disparais ! Sorts de ma vie ! Duilin avait raison. Où est-il ? Duilin, où es-tu ? Viens vite à mon secours ! Sauve-moi d'elle, je t'en supplie. Ne me fais pas attendre, ne me fais pas souffrir. Monstre, toi aussi tu veux ma perte ! Et Pipo qui rigole... et Daktron qui s'éloigne... Je vais mourir ! »

Hairbald s'écroula terrassé par l'angoisse.

Peu à peu, toujours immobile comme un mort, renflant la poussière, il remonta la pente de ses pensées au prix incalculable de terribles souffrances. Puis enfin, presque calmé, il s'imposa une pensée unique : « Au point où j'en suis, une seule chose m'est nécessaire : la zéphirine. Une seule pensée doit m'obséder : en trouver ».

Hairbald avançait en se répétant qu'il devait trouver de la zéphirine. Toute sa volonté était absorbée dans cet effort colossal de concentration. En aucun cas il ne devait laisser divaguer son esprit.

La vue d'un village qui se dressait devant lui, accroché à la roche d'une falaise ocre, où il pourrait certainement se fournir en zéphirine, raviva la quête de son unique besoin. Il y courut, traversant les rues en cherchant quelqu'un du regard. Il se jeta sur un passant pour lui demander l'adresse d'un apothicaire.

« Vous n'avez qu'à remonter cette allée-là, lui indiqua l'habitant, et tourner à gauche à l'angle de l'auberge *Du Gorlias*.

La boutique du vieux Simbra se trouve tout en haut de l'escalier... »

Après avoir gravi en toute hâte l'escalier monumental, Hairbald entra dans la boutique. Un vieil homme à la barbe filandreuse et clairsemée, installé derrière un comptoir encombré de tas de pots et d'une balance en bronze, le regarda entrer avec inquiétude.

« Je veux de la zéphirine, demanda Hairbald encore tout essoufflé.

— Je n'en ai pas » déclara l'apothicaire avec désapprobation.

Son ton trahissait son refus d'en fournir à ce drôle de client qu'était Hairbald. Celui-ci comprit que le vieil homme lui mentait. Il y avait des pots, des bombonnes et des fioles partout dans le magasin : parmi une telle diversité, il devait bien y avoir la si "chère zéphirine"...

« J'en ai terriblement besoin, insista le Kadaréen. C'est une question de vie ou de mort !

— À en juger par votre état, il serait néfaste que vous en repreniez...

— Vous voulez me voir crever, c'est ça, dites-le ! Sale monstre, on dirait que ça vous fait plaisir de me voir souffrir !

— Les retombées du souffle vous ont rendu fou ! Sortez ou j'appelle à l'aide... »

Pris d'une panique folle, Hairbald tira son épée et transperça de part en part le vieil apothicaire. L'homme, frappé à mort, s'affaissa en cherchant à se retenir au comptoir, d'où il fit tomber des pots, des pipettes et des instruments de mesure. Il gisait maintenant aux pieds de son meurtrier, couvert d'une poudre blanche et de bris de verre...

Hairbald, effaré, contemplait la pauvre victime de sa main criminelle. Mais il fut rapidement arraché à ses remords par

le besoin pressant de zéphirine. Il se mit à en chercher dans tout le magasin, bouleversant les étagères, brisant les bouchons de cire des fioles en verre fumé, renversant les pots les uns après les autres...

Répendues par terre, des poudres de toutes les couleurs auréolaient le sol. Hairbald brisa de rage une fiole dans laquelle flottaient des fleurs orange et mauves. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il les vit ramper sur le plancher pour retrouver le liquide dont elles venaient d'être séparées. « Mais où se cache la zéphirine ? », hurla-t-il en lui-même, tenaillé par la peur de ne pas pouvoir en trouver. Enfin, sous le comptoir, il débusqua une céramique en partie recouverte d'une glaçure verte brillante. Il l'ouvrit et fit tomber son contenu dans sa main : les petites feuilles noires de zéphirine s'amoncelèrent dans le creux de sa main. Hairbald exulta sans réelle joie à la vue de sa redoutable trouvaille. Enfin cesserait-il de souffrir, mais à quel prix ! Simbra, l'apothicaire, baignait dans son sang et dans les produits qu'il avait patiemment réunis et classés durant sa vie... Le Kadaréen prit la fuite...

Du haut de l'escalier, on pouvait contempler la profonde déchirure de la Gorge du Gorlias qui s'enfonçait, à perte de vue, entre les parois ocre de deux falaises de limons et de loess ancestraux. Le village troglodyte était perché, à mi-hauteur, sur une balustrade rocheuse qui fermait à l'est la gorge. Un chemin, surplombé par d'énormes blocs en suspens au-dessus du passage, permettait de franchir l'espace du gouffre et de rejoindre de l'autre côté de la gorge la crête de la falaise opposée. Ce fut cet itinéraire qu'Hairbald emprunta, abandonnant

derrière lui le village de Douridaï, où il avait fait couler un sang innocent. Pour éviter de s'interroger péniblement sur son crime, le Kadaréen eut recours à la zéphirine. La drogue occulta aussitôt les facultés de sa conscience...

Hairbald progressait à pied sous le soleil, suivant le tracé en surplomb du chemin taillé à flanc de paroi. Le vertige qu'il aurait pu ressentir fut, sous l'effet de la drogue, métamorphosé en un sentiment de domination.

Le Kadaréen se voyait dominer le lieu de toute la hauteur, de toute l'élévation de sa personne : le monde lui parut assez réduit pour qu'il le dominât et assez vaste pour qu'il manifestât sa gloire suprême de dominateur.

Aucun monarque avant lui n'avait eu cette perception de puissance sans limites qu'il vivait, s'imagina Hairbald dans la démesure hallucinatoire. Aussi jugea-t-il qu'il se devait de fêter sa victoire sur l'espace du monde qu'il venait d'inféoder.

Hairbald tira à lui sa gourde encore pleine du précieux Château Fomahault. Il la porta à ses lèvres. Il renversa la tête en arrière, les sens en éveil à l'attente de la merveilleuse alchimie du liquide sur son palais... Soudain, la gourde et avec elle le nectar disparurent en s'élevant dans les airs, emportés dans l'aveuglante lumière du soleil !

Hairbald, tout à coup frustré, chercha du regard la gourde, mais il ne fit que glaner des taches livides, qui limitèrent de plus en plus sa perception visuelle. Sous la puissance du rayonnement solaire, il dut baisser la tête, vaincu par l'astre resplendissant. Un mélange de frustration et de crainte le saisit. Devant le prodige, le doute s'empara de lui : n'était-il pas

victime à nouveau de visions hallucinatoires ? La nature prenait sa revanche sur le conquérant. Hairbald avait peur, il redoutait de devenir fou.

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE V

Ponatrax le stylite

Mal à l'aise, Hairbald continua par le sentier escarpé au-dessus du vide. Il marcha sans pouvoir apprécier la distance qu'il avait parcourue ni dire combien de temps cela lui avait pris. Donc, après un certain temps, le Kadaréen atteignit la crête de la falaise opposée à celle par où il était arrivé au village troglodyte. Il y avait une rampe rocheuse qui descendait au fond de la gorge, mais son orientation était plein ouest. Hairbald s'avança sur le sommet de la falaise, d'où s'étendait un vaste plateau désertique, connu sous le nom de Grand Reg des douze mille colonnes. Selon son souvenir des cartes, l'Odja Däro se trouvait au nord du Grand Reg des douze mille colonnes et du rideau de l'épaisse forêt de Pimprenelle et des Bayous Tchonitz. Il lui fallait donc traverser l'étendue caillouteuse et aride du reg. Sa gourde était perdue, mais le Kadaréen avait encore avec lui une outre pleine d'eau. « Cela suffira-t-il ? », se demanda Hairbald. Il soupira puis avala une feuille noire...

Le Kadaréen courait à travers l'étendue chaotique de pierres éclatées et usées, autour desquelles une poussière grise tournoyait, décrivant des arabesques volatiles. Le paysage se fondait en teintes brunâtres sous un ciel opaque et brillant

comme une perle précieuse polie. Hairbald traçait droit devant lui, porté par le souffle de la zéphirine...

Le Kadaréen, s'il l'avait pu, aurait lutté de toutes les forces de sa volonté pour refuser d'admettre ce qu'il entendait. Un hurlement bestial montait jusqu'à son esprit : un loup hurlait dans la lande désertique. Son cri déchirait le silence jusque-là préservé dans le sanctuaire de pierres du Grand Reg des douze mille colonnes. L'écho de la menace planait, porté par le vent...

Hairbald se mit à courir de plus belle, car derrière lui un loup avait surgi. « Je deviens fou, ma raison m'abandonne, se répétait le Kadaréen. Comment les loups peuvent-ils vivre en un lieu sans eau ni nourriture ? Sans nourriture, dis-tu ? Et toi, qu'est-ce que tu es ? Oui, je sais, je suis de la bonne viande prête à être croquée ! Mais ce loup n'est qu'une illusion comme toutes les précédentes. Je deviens dingue... On ne sait jamais, je ne vais pas prendre le risque de savoir si ce loup est un vrai loup ! » Hairbald se parlait à lui-même en courant lorsque deux autres loups rejoignirent le premier dans sa chasse. Ce fut bientôt une meute que le Kadaréen avait à ses trousses...

Hairbald ne pouvait plus revenir sur ses pas, ses arrières pullulaient de loups affamés, mais devant lui, son horizon visuel s'ouvrit sur une colonne qui trônait là, dans le désert, tel un phare abandonné par les eaux d'une mer disparue... Il se rapprochait à vive allure, toujours poursuivi par les loups, qui gagnaient du terrain sur lui et qui finiraient inmanquablement par le rattraper et le...

« À l'aide ! » hurla Hairbald.

La colonne de près de huit mètres de haut qui se dressait devant lui était cannelée, ses tambours avaient un diamètre d'environ un mètre et son chapiteau corinthien supportait une plate-forme carrée de deux mètres de côté. La colonne était en marbre veiné de rose.

Hairbald s'arrêta au pied du monument. « Je ne pourrai jamais l'escalader », remarqua-t-il.

Les loups jaillissaient de toute part... Le Kadaréen était maintenant complètement encerclé par un océan de bêtes féroces, qui allaient, d'un moment à l'autre, bondir sur lui...

Du haut de la colonne apparut un homme, qui déploya sa barbe démentielle par-dessus le bord de la plate-forme. De son visage buriné jusqu'aux pieds d'Hairbald, sa barbe grise et épaisse pendit, telle une corde lancée au secours du Kadaréen menacé par les loups.

« Je rêve ! s'exclama Hairbald, incrédule.

— Figure-toi, crâne d'œuf, que je connais beaucoup de rêveurs qui se sont fait dévorer par les loups ! Monte, si tu tiens à la vie. »

Hairbald empoigna l'impressionnante barbe et il gravit la haute colonne tandis que l'homme poussait des cris de douleur pilaire. Les loups se jetèrent sur le Kadaréen, mais avec une fraction de retard qui le sauva.

Parvenu au sommet, Hairbald s'affala à l'abri de la plate-forme et l'homme remonta vivement sa barbe salvatrice qu'il rangea soigneusement.

« Je suis devenu fou, conclut Hairbald.

— Et bien, c'est comme cela que tu me remercies, crâne d'œuf !

— Mais comprenez-moi, vous n'êtes qu'une illusion...

— Pour une plaisanterie, elle ne manque pas de matière, celle-là ! Et si je te dis que j'existe bel et bien, ça te dérange ?

— Et ces dizaines de milliers de loups, rétorqua Hairbald qui jeta un œil en bas, vous n'allez pas me faire croire qu'ils existent, également ?

— Je dois reconnaître qu'il y en a beaucoup ; mais leur nombre ne veut rien dire puisque nous sommes ici dans le Grand Reg des Douze Milles Colonnes.

— Mais comment font-ils pour se nourrir ?

— C'est très simple : ils mangent les stylites qui renoncent à leur ascèse et tous ceux qui viennent leur rendre visite. De fait, les vocations sont devenues rares, bien que celles des stylites en place s'en soient trouvées par là même affermies, et pour cause ! Lorsque les loups n'ont rien eu depuis longtemps à se mettre sous la dent, ils migrent en des terres plus accueillantes pour eux. Mais sois-en sûr, ils reviennent toujours, car ils servent les forces du mal, qui ont par ici un gros arriéré à régler avec nous autres les stylites. Pour tout dire, on les agace sec ! »

Hairbald ouvrait de grands yeux, étonnamment surpris.

Dans l'espace réduit de la plate-forme, il y avait dans un angle une grande jarre en grès recouverte par une planche circulaire en bois et, sur le sol, une tringle en bronze, une pierre à feu, une peau tannée, un rhyton en argile cuit et les restes d'un feu.

« Alors, comment te nommes-tu ? demanda le stylite qui observait Hairbald. Je ne vais pas continuer éternellement à t'appeler crâne d'œuf, hein ?

— En effet, je préfère que vous m'appeliez Hairbald.

— Et moi, c'est Ponatrax, mais je suppose que tu n'es pas venu jusqu'ici pour voir un vieux hibou de mon espèce ! Mais

si ce n'est pas pour devenir mon disciple ni pour m'apporter à manger, car je vois bien que tu n'as rien à m'offrir, pourquoi donc es-tu là ?

— Je voyage vers le nord...

— On ne t'a pas dit, à Douridaï, qu'il y avait des loups par ici ! Ils n'auraient quand même pas fait une aussi criminelle omission. Ils savent très bien qu'il y a des loups, ça fait des années qu'ils ne prennent plus le risque de m'apporter à manger, les bougres.

— Non, c'est moi qui ai oublié de le leur demander.

— T'es une vraie petite tête de linotte, Hairbald ! Va falloir changer ça si tu veux vivre un peu plus d'une heure à l'avenir... Tu me donnes l'impression d'avoir eu beaucoup de chance jusqu'à présent.

— Pas du tout ! s'emporta Hairbald. C'est tout le contraire ! Celle que j'aime est loin de moi, retenue captive par un puissant seigneur. Je dois accomplir une mission au-dessus de mes seules forces et je ne parviens pas à rejoindre mes compagnons d'expédition. Enfin, et c'est le plus terrible, je suis malade, drogué. Je deviens comme fou dès que je n'en prends plus... »

Hairbald exhiba dans ses mains les feuilles de zéphirine qui collaient à sa peau par la transpiration. En voyant les feuilles noires, le stylite considéra son visiteur d'un autre œil :

« En effet, dit-il, tu as un gros problème... »

— Je sais, et vous ne m'aidez pas beaucoup en me le disant. Je souffre. Vous comprenez, je souffre horriblement.

— Il faut remettre tout cela au jugement du Souffle, admit le stylite. Je ne parle pas du souffle de la zéphirine mais du souffle divin, du souffle qui vient des quatre vents. L'acceptes-tu ?

— Accepter quoi ? s'inquiéta Hairbald. C'est quoi cette affaire ?

— Du calme, gentil coléoptère. Il suffit de se laisser faire, d'attendre... »

L'air environnant la colonne était stagnant et lourd. Hairbald, suant, les mains ouvertes pleines de zéphirine, regardait anxieux à droite et à gauche d'où pourrait venir la réponse du jugement... Le stylite jouait avec sa barbe en marmonnant des mots inaudibles du bout des lèvres. Quand, tout à coup, un vent puissant se leva, venant de nulle part, qui, enveloppant la colonne, passa rageusement entre les deux hommes, arrachant des mains d'Hairbald son contenu de zéphirine. Les feuilles noires s'envolèrent en tourbillonnant dans les airs, dispersées par le vent...

« Ma zéphirine ! » s'écria Hairbald qui ne parvint pas même à retenir une feuille.

La surprise avait été totale ; mais à quoi donc s'attendait-il pour se sentir ainsi lésé puisqu'il avait accepté l'idée d'un hypothétique jugement ? Il s'en voulait d'avoir fait confiance au stylite et de se retrouver, une nouvelle fois, dépourvu de la drogue dont il avait tant besoin.

« Vous m'avez trompé ! hurla-t-il à l'adresse du stylite. Je vais vous tuer, sale monstre !

— Vas-y, Hairbald, tu en as l'habitude, maintenant ! Je ne serai pas le premier que tu tueras à cause de cette drogue.

— Comment le savez-vous ? questionna Hairbald, terriblement impressionné.

— Celui qui dépend de la zéphirine a pour maître le mal. Avec un tel maître, qui n'a pas déjà tué ? Je ne suis pas un devin, mais je sais reconnaître le mal ! »

Hairbald lâcha son arme et éclata en sanglots. Il venait de prendre conscience de la moisson de mort que le poison avait semée en lui.

« Hairbald, tu as trop fait preuve de faiblesse, il est urgent que tu apprennes à te battre victorieusement contre les forces du mal. Et tu sais quoi, je suis justement une sorte de spécialiste en la matière. Ça fait des années que j’attendais d’avoir un disciple. Bon, à vrai dire, tu n’es pas du tout prêt, mais j’accepte de prendre le risque d’être ton mentor et de te former. Du reste, si tu préfères un autre stylite, le plus proche est à cinq kilomètres d’ici : il s’appelle Sarcolion.

» Nous avons fait édifier en même temps nos colonnes ; je me rappelle, c’était le jour de la fête de la Nusaréade, tous les gens de Douridaï étaient venus. Ah ! si j’avais su, ce jour-là, tout le temps que je resterai perché à cette colonne, et bien peut-être que... hum, je te prie de bien vouloir m’excuser, Hairbald, mais tu sais, ce n’est pas tous les jours que j’ai l’occasion de faire un brin de causette. Je disais donc que tu vas devenir mon disciple. Sache que c’est normalement, pour un disciple volontaire, un grand honneur que d’avoir un tel patronage et de recevoir un si sage enseignement. Somme toute, à y bien réfléchir, Sarcolion est d’une austérité épouvantable, ce qui pour un débutant risquerait d’être rebutant au possible. Il y aurait bien aussi à proximité Xercatille, mais j’ai comme ressenti dans la communion de prière qu’il était maintenant au Ciel. Être enseigné d’en haut pourrait bien se faire avec de bons résultats...

» Ah ! mais j’y pense, quand tu auras acquis assez de forces pour mener seul le combat et que tu te sentiras à l’étroit ici avec moi, si, si, ça arrivera vite, et bien tu n’auras qu’à aller prendre possession de la colonne de Xercatille. Évidemment,

il faudra s'assurer que les loups soient partis assez loin pour faire sans danger le trajet... Pour les questions d'ordre matériel, sache que j'accepte de partager avec toi le confort de ma barbe pour dormir. Quant à la jarre que tu vois là, elle se remplit lorsqu'il pleut. Je t'en offre les trois quarts. Pour un novice, il vaut mieux ne pas commencer trop durement à se restreindre. Le milieu naturel nous y oblige assez. De fait, on se douche quand il pleut. Ah, oui ! j'allais oublier de te dire qu'il faut veiller à recouvrir la jarre pour que la poussière ne s'y dépose pas et que les insectes ne viennent y pondre leurs œufs. Le rhyton sert à puiser l'eau.

» Question nourriture, tu verras, Dieu nous est d'une aide providentielle par les soins d'une famille de faucons qui habite derrière l'horizon, de ce côté-là... Tu feras leur connaissance le moment venu, ils viennent de temps à autre m'offrir un volatile qu'ils ont chassé et un peu de bois pour allumer un feu de circonstance. Tu vois, petit veinard, on mange même cuit ! Avant, les villageois de Douridaï m'apportaient à tour de rôle un petit panier à provisions qu'ils accrochaient à ma barbe. J'ai encore deux petites choses à te montrer : la tringle en bronze et la peau, montées, forment un parasol, propre à nous protéger du soleil lorsque ce chaleureux frère devient trop généreux. Voilà pour les questions d'ordre matériel.

» Passons maintenant au domaine spirituel dans l'ordre duquel tu as beaucoup à apprendre. Une cure de désintoxication à la zéphirine s'impose, mais nous reviendrons sur cela tout à l'heure. Tu en conviendras, nous avons tout notre temps... Bref, chez les stylites, il y a une règle commune bien qu'aucun d'entre nous ne puisse venir contrôler si nous la respectons. Par la force des choses, les loups nous y contraignent. La règle des stylites est la suivante : Un : Vivre en haut d'une

colonne ; c'est la base sans laquelle on ne serait même plus de nom des stylites ! Deux : Vivre aux quatre vents, c'est à dire ne pas avoir de toit ; toutefois, au sujet du parasol, je ne suis pas très sûr d'être dans la règle ! On fait ce qu'on peut, n'est-ce pas ? Trois : Ne jamais descendre de la colonne. Quatre : Ne jamais refuser de donner un conseil à quelqu'un qui vient le demander. Cinq : Prier Dieu de protéger le bonheur des autres hommes. Ce n'est pas compliqué et je puis t'assurer que ça peut t'occuper durant toute une vie. Alors, qu'en dis-tu ? »

Hairbald restait abasourdi... Pour une fois, il aurait presque souhaité que ce fût une illusion.

« Je vous remercie bien pour votre hospitalité, mais il faut que je vous dise que je n'ai pas l'intention de rester.

— Soit, admit le stylite, mais tant que les loups rôderont autour de la colonne, il te sera difficile de me fausser compagnie ! Je te propose donc, en attendant, de débiter une bonne petite cure de désintoxication aux vertus cathartiques éprouvées : sevrage, jeûne et prières. Passionnant, non ?

— Si vous pouvez m'aider à vaincre le mal qui me ronge, il y a là une occasion à saisir, pensa tout haut Hairbald. J'accepte de suivre votre thérapie.

— Pour commencer, dis-moi comment tu te sens en ce moment même ?

— C'est curieux, aussi invraisemblable que soit ma situation en haut de cette colonne, votre présence me rassure.

— C'est très bien ainsi : il est bon que tu ressentes les choses de la sorte. Cette "situation" dont tu parles, aussi "invraisemblable" soit-elle selon tes propres termes, est une réelle chance qui t'es offert de t'arrêter un peu dans ta folle course. Tu vas pouvoir faire le point avec le calme et le recul

nécessaires. Il faut que tu te reprennes en main. Ça ne va pas être facile, car tu vas souvent faire appel à la drogue pour t'épauler. Mais de drogue, il n'y en a plus. Après t'en être défait matériellement, il va falloir que tu t'en dessaisisses mentalement. Ça ne va pas être de la tarte, crois-moi ! À parler franchement, ce sera même dur !

— Je comprends ce que vous voulez dire, et je commence à entrevoir à nouveau les peurs qui m'assiégeront. C'est une vague de panique que j'aperçois et que je sens me submerger. À vrai dire, je ne me sens déjà plus très bien...

— Ressaisis-toi, Hairbald ! l'admonesta le stylite qui flanqua une gifle retentissante au Kadaréen. Et comme ça, tu te sens mieux ?

— Dites, vous m'avez fait mal !

— Ça, c'est plutôt positif, l'inverse eut été inquiétant. Bon, maintenant, dis-moi à quoi tu penses.

— Et bien, que vous êtes complètement cinglé !

— Ça, c'est très positif. Cela prouve que tu es en plein conflit dans la réalité avec un vieux débile de stylite qui te flanque des baffes.

— Je ne comprends plus rien, estima Hairbald.

— C'est pourtant parfaitement clair : est-ce que depuis une minute tu paniques encore en t'interrogeant sur tes futures crises d'angoisse ?

— Heu... non, admit Hairbald.

— Tu vois, tu es presque guéri.

— Comment ça, presque guéri ? Mais...

— Ne panique pas disciple ou je te flanque une autre paire de gifles ! On va finir par y arriver, nom d'un Coliampre rata-tiné à coups de massue Tlogaïenne ! Hairbald, il faut que tu tiennes la rampe et que tu ne la lâches plus, compris ?

— Quelle rampe ?

— Euh... bonne question. Enfin bref, c'était une façon de te dire qu'il ne faut plus te laisser impressionner par tout ce qui traverse ton esprit. Laisse courir tes doutes : ils ont droit de passage, nul ne peut les empêcher de nous parcourir l'esprit de temps à autre, mais surtout, ne retiens pas leurs propositions malsaines en les transformant en peurs aussi incontrôlables qu'irrationnelles. On a assez d'emmerdements comme ça ! À quoi bon se les rappeler sans cesse ; ça n'aide en rien, crois-moi.

— À votre avis, serai-je capable de reprendre le dessus sur moi-même ?

— Bon, il faut bien admettre que la drogue a dû faire des trous dans ton fromage... Mais, rassure-toi, il reste inévitablement de la matière non charcutée qu'il s'agit de remettre en branle pour soutenir l'ensemble. Il y aura des séquelles, mais le vide qu'elles représentent peut-être comblé par ailleurs par le relais d'autres capacités à exploiter davantage.

— De quelles capacités parlez-vous ?

— De la prière, par exemple. Je vais à ce propos te raconter ce qui m'est arrivé, il y a trois ans : c'est à cette époque-là, figure-toi, que sont apparus les loups. Jusqu'alors, je recevais la visite de gens de *Douridaï* qui m'apportaient généreusement un joli panier rempli de tout un tas de bonnes choses à grignoter. Tu l'auras deviné, avec les loups, plus de visiteurs et plus de paniers. Cruel, non ! pour un être qui a besoin de manger pour vivre. Me voilà donc angoissé à l'idée de ne plus avoir de quoi me sustenter. Il ne me reste plus qu'une sortie : l'issue spirituelle. Je prie donc Dieu de se rappeler de l'estomac de son pauvre stylite défraîchi par deux semaines de jeûne forcé, et voilà qu'un faucon descend du Ciel pour m'of-

frir une perdrix ! J'en conclus que la prière est efficace et que la confiance en Dieu repose l'âme de mille tourments. Sacrement édifiante, ma petite histoire, non ?

— Mais je ne sais pas prier, avoua Hairbald. Est-ce que ça met beaucoup de temps à s'apprendre, pour être efficace ?

— Vu sous cet angle, c'est très difficile à dire... Je n'ai jamais eu l'occasion de consulter des statistiques à ce sujet.

— Vous pourriez peut-être prier à ma place, proposa Hairbald. Votre règle numéro cinq, à ce que je m'en souviens, vous le recommande.

— Certes, c'est une formule envisageable », admit le stylite.

Ponatrax entra en prière comme il se devait. Il tripotait sa barbe tout en bredouillant des mots. De temps en temps, son œil droit s'ouvrait pour observer Hairbald. Le stylite parvint enfin à trouver assez de recueillement pour entrer en oraison mentale...

La prière semblait s'écouler tranquillement. Soudain, le visage de l'orant s'illumina d'un sourire. L'air amusé, le stylite rouvrit grands les yeux et dit à Hairbald :

« Le seigneur Dieu m'a fait savoir que tu devais renforcer tes épaules !

— C'est assez déconcertant, commenta Hairbald.

— Je ne te le fais pas dire ! »

Le temps passait et le Kadaréen s'entraînait durement à muscler ses épaules. Son exercice favori consistait à exécuter des tractions, les mains agrippées sur le bord de la plate-forme et le reste du corps suspendu dans le vide, tandis que le stylite

comptait le nombre d'efforts accomplis. La jarre en grès remplie d'eau servait, quant à elle, de poids et haltères. Au fur et à mesure des exercices, les épaules d'Hairbald enflaient.

Le sport permettait au Kadaréen de se concentrer par un effort physique sur une autre matière que le contenu de ses peurs. La violence que le manque de zéphirine générait, Hairbald s'en défoulait par les tractions, les pompes et les abdominaux. À tel point que le stylite, un beau matin, expliqua à son disciple les paroles divines reçues dans la prière :

« Hairbald, je crois comprendre, maintenant, ce que Dieu voulait pour toi lorsqu'il m'a fait savoir que tu devais renforcer tes épaules. C'est une excellente médecine pour reconstruire ta volonté que l'exercice physique. Tes épaules sont assez fortes pour porter le fardeau de l'épreuve qui pèse sur toi. Ton esprit trouve là un moyen efficace de concentration et de stimulation. Crois-moi, si tu persévères dans cette voie, tu vas t'en sortir. Dieu est un pédagogue de premier ordre. »

Les loups continuaient de tourner autour de la colonne, la faim les rendait de plus en plus agressifs et ils tentaient de grimper le long du fût de la colonne. Heureusement, leurs sauts ne les propulsaient pas à plus de deux ou trois mètres de haut.

Depuis la plate-forme, Hairbald les excitait par de nombreuses provocations, parmi lesquelles figuraient ses fameuses tractions, le corps suspendu dans le vide.

Les jours passaient, Hairbald parvenait de mieux en mieux à se contrôler en réprimant toute envie de zéphirine, mais les

lous, bien qu'affamés, guettaient toujours leur proie, assis immobiles au pied de la colonne...

Un soir, après une journée chaude et lourde, le ciel se couvrit de nuages noirs et bas qui envahirent l'espace du Grand Reg des douze mille colonnes. L'orage éclata à l'horizon en une multitude de décharges électriques bleutées et de sourdes détonations. Hairbald questionna le stylite pour savoir s'il ne craignait pas que la foudre tombât sur eux. En guise de réponse, le stylite installa la tringle en bronze en position verticale dans un trou prévu à cet effet. Il lui montra, ensuite, le long d'une cannelure du fût de la colonne, un épais fil de cuivre qui descendait jusqu'au sol.

La pluie se mit à tomber. Ils ouvrirent la jarre pour recueillir le précieux liquide. Il pleuvait de plus en plus. L'eau ruisselait sur eux. Hairbald et Ponatrax riaient gaiement en s'éclaboussant. Les deux hommes burent beaucoup et en profitèrent pour faire un brin de toilette.

La foudre frappa une fois leur retraite, mais elle prit heureusement le chemin du paratonnerre.

Le lendemain matin, une fraîcheur inhabituelle flottait sur le reg. L'étendue de pierres était inondée de centaines de milliers de mares d'eau, qui brillaient en reflets argentés dans la lumière du petit jour. Le stylite essorait sa longue barbe et Hairbald mit à sécher ses affaires.

Le Kadaréen respirait la bonne humeur. Il reprenait goût à la vie, à celle d'homme libre. Cependant, il dut toutefois constater avec amertume que l'orage n'avait pas chassé les loups...

Hairbald était en train de se demander comment il allait s'y prendre pour quitter le Grand Reg des douze mille colonnes quand un aigle royal déploya ses ailes majestueuses au-dessus de la colonne. Les serres de l'animal agrippèrent les épaules du Kadaréen qui se retrouva bientôt emporté dans les airs...

Le paysage désertique du Grand Reg des douze mille colonnes défilait rapidement sous les yeux médusés d'Hairbald. Les loups suivaient en meutes, hurlant dans la direction du ciel. Mais bientôt, ils renoncèrent, l'aigle géant traçant à très grande vitesse à travers les airs avec aisance et majesté. À ses serres aiguës, le Kadaréen était suspendu, immobile et fasciné par le spectacle du monde d'en bas qu'il découvrait pour la première fois d'une perspective si élevée...

Ils dépassèrent de nombreuses colonnes, encore dressées ou abattues par le temps et dispersées en rondelles sur le sol poussiéreux. Des tambours des colonnes défuntes ne battait plus le cœur des stylites disparus. Autant de veilleurs emportés avec leur phare dans le chaos du désert qui dévore...

L'aigle géant s'appuyait de ses larges ailes sur les masses d'air, glissant vertigineusement, poussé par un vent de sud. Hairbald frissonnait de joie, enivré par le spectacle du monde défilant sous ses yeux remplis de larmes. Les serres de l'aigle pénétraient dans sa chair. Une douleur lancinante et le froid

le plongèrent dans une espèce de torpeur extatique. Ses yeux se fermaient lentement...

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE VI

La Chevelure océane

Lorsqu'il revint à lui, le Kadaréen se découvrit étendu dans une plaine vallonnée, couverte de hautes herbes. Il se redressa et put contempler l'océan végétal qui remuait tout autour de lui.

Sous une brise légère, les herbes vertes et bleues ondu-laient. Hairbald suivait des yeux les vagues végétales jusqu'à ce qu'elles se perdissent derrière l'horizon... Les herbes montaient et descendaient dans le vent, touchant, parvenues au point culminant de leur mouvement, la poitrine du Kadaréen. C'était un vent de sud qui les animait.

« Peut-être est-ce le même vent que celui dont profita l'aigle pour traverser rapidement les airs ? supposa Hairbald. Se pourrait-il que ce soit, une fois encore, le même vent que celui qui m'arracha des mains la zéphirine ? »

L'aigle était parti. Il n'y avait plus de zéphirine... et pourtant, Hairbald ne craignait pas d'avoir été la victime d'une illusion, ni même de devoir subir à nouveau les effets d'un manque de drogue. Il décida, avec fermeté, qu'il poursuivrait son entraînement physique et qu'il s'y astreindrait régulièrement. Pour l'heure, ses épaules saignaient. Hairbald se rappela ce qu'avait dit l'Esprit des quatre vents...

Le regard du Kadaréen erra sur la surface mouvante de l'océan végétal... « Quelle direction prendre ? » Il se mit à réfléchir. Soudain, l'idée de suivre la direction du vent s'imposa à son esprit.

Sans le secours providentiel du vent, Hairbald aurait été perdu, noyé dans l’océan végétal, car les herbes montaient, maintenant, au-dessus de sa tête, le recouvrant de leurs gerbes. L’inclinaison du sommet des tiges sous la brise lui fournissait l’indice de la route à suivre.

« Le vent peut-il changer et prendre une autre direction ? », s’inquiéta un moment Hairbald. Il se força à croire que le vent garderait toujours la même orientation jusqu’à ce que lui-même s’extraie de l’épaisseur verdoyante.

Le naufragé écartait de ses bras endoloris les hautes herbes ; certaines feuilles étaient tranchantes et ses mains saignaient, zébrées de nombreuses coupures. La progression devenait de plus en plus pénible...

Hairbald déboucha sur une colonie d’insectes, qui sautèrent à son passage de tige en tige, de feuille en feuille : ce furent des millions de taches bondissantes, vert émeraude et or, qui s’écartèrent devant la silhouette massive du Kadaréen. Les herbes se refermèrent ensuite sur le petit royaume de ces superbes insectes.

Hairbald poursuivait son chemin. De son crâne luisant, perlaient de grosses gouttes de sueur, sa barbe, mouillée, collait contre sa poitrine, et son torse, nu, portait les traces rougeoyantes laissées par les tiges et les feuilles des herbes coupantes. Il n’en pouvait plus, mais à chaque fois que le découragement se profilait à son esprit, Hairbald se reprenait en s’infligeant le supplice de la volonté contre l’épuisement et la douleur...

Submergé par les herbes, le Kadaréen ne voyait plus le ciel, et seule la faible ondulation du sommet de la couverture végétale le renseignait encore sur son itinéraire. Il luttait. Le vent

se manifestait toujours, soutenant son espérance, lui redonnant courage et souffle pour poursuivre...

Exténué, vaincu par l'épuisement, Hairbald écarta, comme pour la dernière fois, une brassée d'herbes de la muraille verte... Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il découvrit, derrière le rideau végétal, une étendue dégagée, ouverte sur la liberté !

Le naufragé venait de trouver un rivage où s'échouer. Il avança en titubant à travers un champ de chardons mauves aux feuilles aiguës et tranchantes, marcha encore un peu, puis s'effondra sur un sol vierge, caillouteux et poussiéreux...

Pendant ce temps, beaucoup plus à l'ouest, sur le Pavé, progressait une colonne de trois chariots attelés et de cinquante cavaliers en armes. Les soldats et leurs équipages montaient vers les Marches du Nord. Les sabots des chevaux heurtaient le sol pavé de la vieille chaussée, les roues des chariots tournaient avec des bruits de craquements impressionnants, et les pennons des lances dressées des cavaliers claquaient sèchement dans les rafales du vent. L'air était froid, parcouru par des bourrasques venant du lointain nord...

Les hommes avaient fière allure dans leurs hauberts parfaitement ajustés et couverts, sur le flanc gauche, par un écu de bon métal. On ne distinguait pas leurs visages qui étaient cachés derrière les masques de casques argentés.

En tête du cortège, deux cavaliers caracolaient côte à côte. Ils étaient jeunes, riaient allègrement en prenant le vent dans la figure, qui agitait leurs longs cheveux blonds, et paraissaient agir comme s'ils étaient seuls sur la route. Les cavaliers qui

les suivaient demeuraient impassibles, progressant en rangs ordonnés comme pour une parade. Au contraire du reste de la troupe, les deux jeunes gens de tête s'autorisaient, de-ci de-là, des escapades à gauche puis à droite de la route, se poursuivant à tour de rôle dans la campagne alentour, criant comme des fous et riant à pleines dents. Le reste de la troupe progressait toujours avec constance et dignité.

Les deux cavaliers fort dissipés s'étaient arrêtés sur le côté du Pavé. Ils regardaient maintenant la colonne passer tranquillement sous leurs yeux malicieux.

Il y avait là, sur le bord de la route, scrutant les soldats, un homme et une femme tenant fermement en mains les rênes de leurs montures. Ils avaient tous les deux une longue tignasse blonde et portaient une cotte de mailles au rang d'anneaux d'acier solidement entrelacés. L'homme, un sourire narquois relevé sur le coin des lèvres, lançait, à qui le croisait, un regard d'une rare détermination qui ne laissait aucun doute sur sa force de caractère. La jeune femme qui se tenait à ses côtés était très belle, mais d'une beauté sauvage, presque féline ; dans ses yeux, translucides comme des perles splendides, brillait un feu inextinguible pour celui qu'elle aimait. Sa féminité indéniable cachait cependant à grand-peine une nature farouche, dont la jalousie pour l'homme qui l'accompagnait pouvait faire d'elle un être sans pitié. Jusqu'à ce jour, tous ceux qui avaient voulu les séparer étaient morts la face contre terre. Les deux inséparables s'appelaient Mordril et Frigg.

« Dis Mordril, tu ne trouves pas qu'on s'ennuie ?

— Que veux-tu ?

— Ils sont trop sérieux, maugréa la jeune femme en désignant les autres cavaliers.

— Ce sont des soldats.

— Et dans les chariots, qu'y a-t-il ?

— C'est un secret dont je suis seul dépositaire. »

Frigg regarda Mordril avec un regard à la fois plein de tendresse et lourd de reproches...

« Bon ! On transporte des astronomes et tous leurs tubes d'œil pour regarder les étoiles du ciel.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec la guerre ? s'indigna Frigg.

— Est-ce que je le sais ? Nous sommes au service d'un roi étranger : ceci explique cela. On doit les conduire à Kalinda, c'est tout.

— Dis, Mordril, j'ai une envie...

— Oui, quoi ?

— Et si on les secouait un peu, pour rire ? »

Mordril esquissa un sourire complice qui en disait long. Il s'avança pour se ranger au niveau de la colonne, et, se dressant sur ses étriers, il hurla l'ordre d'« en avant, au galop ! ».

Les cavaliers comme un seul homme se jetèrent à bride abattue en avant tandis que s'ébranlaient plus lentement les chariots. Frigg, le visage plein de hargne, croisa les attelages. Elle en fouetta les chevaux au passage. Les bêtes hennirent et bondirent sur la route avec furie.

Dans les chariots, on entendait des bruits de chutes, des cris et tout un remue-ménage d'affaires partant en pagaille. La jeune femme, ivre de joie, fit cabrer sa monture.

Le supplice durait et les astronomes hurlaient qu'on arrêtât le galop des chevaux. Mais Mordril commandait en tête, n'entendant plus rien et galopant toujours de plus belle. Frigg remonta le long du convoi pour rejoindre son amant, et parvenue à ses côtés, elle l'embrassa.

Le manège des chariots dura un bon moment, puis toute la colonne retrouva son allure coutumière. Les astronomes en profitèrent pour remettre un peu d'ordre dans leurs affaires éparpillées. Ils en avaient même semé en route. Ils s'en plainquirent auprès de Mordril, qui leur répondit tout bonnement qu'il n'y pouvait rien ! Puis, devant leur insistance, le capitaine kadaréen refusa de perdre du temps à faire demi-tour pour récupérer les objets manquants. Les astronomes durent se résoudre à continuer la route sans plus attendre.

En fin d'après-midi, le soleil fit une apparition remarquée tandis que tombait le vent. Le ciel était d'une couleur gris perle étincelante.

Les écus des Kadaréens bombardaient de lumière la campagne alentour. L'éblouissement se propageait en faisceaux étincelants jusque dans les sous-bois, de telle sorte qu'on voyait la colonne à des lieux à la ronde. Le métal et la lumière se confondaient en une fusion aveuglante. Sertis de tels bijoux d'acier, les cavaliers sentirent le feu de la renommée les embraser.

N'y avait-il donc personne pour contempler le spectacle éblouissant de leur chevauchée martiale vers les champs de bataille du nord ?

Justement, sur la route, devant eux, un petit groupe d'hommes attendaient leur venue. Qui étaient-ils ?...

Au nombre de trois, les curieux s'approchèrent en marchant, tirant à eux par la bride leurs montures aux belles robes soyeuses. Mordril leva la main et le convoi stoppa dans un martèlement de pas et un cliquetis de métal.

Un homme s'avança face au capitaine et, se découvrant, le salua en exécutant une gracieuse révérence. Entre ses mains pendait un chapeau muni d'une plume de faisan. Amusé, il

souriait en admirant le spectacle de la troupe en armes. L'homme, habillé d'écarlate et d'or, portait des bas de chausses rouges et des poulaines jaunes aux extrémités maintenues en l'air par des bâtonnets plantés à l'intérieur de la chaussure.

Ses compagnons avaient des atours tout aussi bariolés. L'un revêtait une ample chemise blanche, aux plis savamment étudiés, avec une longue cape couleur lavande, des bords de laquelle tombaient des franges multicolores. Des instruments de musique de toutes sortes, un carnix, une lyre, un accordéon et un luth pendaient à sa ceinture et dans son dos. L'autre drille avait un bicorne de cuir rouge garni de plumes moutarde, fixé sur la tête jusqu'aux yeux. Un long manteau noir qui traînait au sol masquait les contours de son corps ainsi que ses pieds.

« Permettez-moi de vous présenter mes amis, dit l'homme qui venait de faire une belle révérence. Voici mes compagnons : le ménestrel Lindëlos et l'incomparable Wooddrow. Je suis moi-même Daril. Nous venons des Vallons enchantés.

— Et alors ? lâcha Mordril.

— Et bien, nous aimerions savoir si vous n'auriez pas vu le Grand Oméron.

— Non ! répondit sèchement Mordril.

— Qui est-ce ? demanda cependant Frigg, poussée par la curiosité.

— C'est un magnifique papillon aux ailes d'or qui scintille en vol, expliqua Daril.

— Oh, oui ! c'est un magnifique papillon, répétèrent après lui Lindëlos et Wooddrow.

— Vous cherchez un papillon ? questionna plus avant Frigg.

— Oui, belle dame, reprit Daril. Nous sommes quelque peu confus, car en voyant l'éclat éblouissant de vos... boucliers, nous avons cru reconnaître le battement des ailes du Grand Oméron.

— Ma parole, vous avez mangé de l'arsh sauvage, se moqua Mordril, pour confondre la Garde d'honneur du roi Sijaron avec un papillon !

— Vous nous avez aveuglés, déclara Daril en noyant son regard dans les yeux de braise de Frigg...

— Oh là, manant ! Je te trouve bien familier avec ma femme. »

L'épée du capitaine avait jailli telle une étincelle de son fourreau. Une lumière bleutée et glaciale s'écoulait lentement le long de la lame menaçante... Daril, Lindëlos et Wooddrow firent de concert un pas prudent en arrière.

« Non ! intervint un des astronomes qui venait de sortir d'un chariot. Non, Capitaine, méfiez-vous, ce sont des Immortels !

— Et alors ! riposta Mordril. Qu'est-ce que j'en ai à faire ?

— Vous ne savez pas ?

— Qu'est-ce que je ne sais pas ?

— Si vous prenez la vie d'un Immortel cela vous ôte automatiquement la vôtre également. C'est pour cela qu'ils sont immortels, car nul n'ose leur reprendre la vie, pas même les dieux.

— Balivernes ! Si ce têtard s'avise de poser encore son regard visqueux sur Frigg, immortalité ou pas, je lui flanque mon épée en travers de la gueule ! »

Pour le coup, Daril fixait ses extravagantes poulaines. Il avait saisi que le capitaine était assez fou pour le tuer, quelle que fût l'immunité que lui conférait l'immortalité.

L'ambiance était plutôt tendue, lorsqu'une lumière clignota au-dessus de leurs têtes...

« C'est le Grand Oméron ! hurla Wooddrow en pointant son index vers la tache lumineuse qui traversait le ciel.

— Daril, tu n'aurais jamais dû me défier, menaça Mordril. Ton papillon, je vais en faire de la bouillie ! »

Le capitaine de la Garde d'honneur s'élança au galop à la poursuite du Grand Oméron, bousculant au passage les trois immortels. Daril, Lindëlos et Wooddrow restèrent pétrifiés d'horreur à l'écho sinistre des paroles de Mordril.

Mordril balayait le ciel de son épée, devant laquelle virevoltait allègrement le papillon en produisant de la lumière, ce qui faisait beaucoup rire Frigg.

Le capitaine et le papillon s'éloignaient à vue d'œil, et bientôt ils pénétrèrent dans une sombre forêt.

« Non ! pas par là, hurla Daril, c'est l'inextricable forêt de Pimprenelle ! »

À ces mots, Frigg éperonna vivement son cheval et s'élança à la poursuite de Mordril...

Sa gorge le brûla : Hairbald sentit un liquide chaud et piquant envahir sa trachée. Ses yeux s'ouvrirent sur la lumière du jour, une lumière crue qui l'aveugla...

À travers le battement de ses paupières, le Kadaréen distingua trois formes penchées sur lui.

« Hairbald, réveillez-vous ! ça va aller, maintenant, articula une des formes.

— Je vous avais bien dit qu'il n'était pas mort, rappela une seconde silhouette.

— Il semble revenir de très loin », commenta enfin la troisième forme.

Hairbald accueillit du regard les sourires des trois visages penchés sur lui. Il reconnut la bonne bouille joufflue de Pipo, la face grimaçante de Dakktron et la figure jeune et lisse de Duilin.

« Mes amis, murmura le Kadaréen...

— Oui, Hairbald, nous sommes là, tous de nouveau réunis, expliqua Pipo, ému.

— Je suis heureux de vous revoir, déclara sincèrement Duilin.

— Sacré Hairbald, quel drôle d'animal vous faites ! lâcha Dakktron. Mais que vous est-il donc arrivé ? Par où êtes-vous passés ? On dirait que vous avez traversé La Chevelure océane. Vous vouliez nous épater, c'est cela, n'est-ce pas ? Je n'en reviens pas ! Même le grand Dakktron le Fantastique n'en aurait pas fait autant pour frapper l'imagination de ses contemporains. Sacrebleu ! Quelle formidable performance vous venez de signer là ! J'en reste confondu et admiratif. Il va falloir que je travaille d'arrache-pied ma magie pour réussir un tel prodige un jour ou l'autre. Je vais méditer votre exploit, soyez-en sûr. Encore bravo...

— Bien, il faut requinquer notre ami, coupa Pipo. Vous pourrez le féliciter plus tard, maître Dakktron. En attendant, je dois le soigner.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? s'enquit Duilin.

— Oui, de la graisse d'ecporiandre serait la bienvenue.

— Parfait, je vais chasser une de ces bêtes répugnantes. À tout à l'heure... »

Duilin ramassa son arc et son carquois et courut vers un bois proche, sous le couvert duquel il disparut.

Le soir, le petit groupe, de nouveau au complet, dressa son bivouac dans le bois où Duilin était allé chasser l'ecporiandre. Au sommet d'un tertre, ils s'assirent en cercle autour d'un feu aux belles flammes vertes et mauves, allumé magiquement par Dakktron.

Hairbald avait le corps bandé et enduit de la graisse du monstre. Ses trois compagnons l'observaient manger de bon cœur. Aucun d'eux n'osa l'interrompre par ses questions tant qu'Hairbald n'eût pas fini son repas. Pipo, plus impatient que Duilin et le magicien, trépignait d'envie d'écouter le Kadaréen raconter ses aventures.

Enfin, Hairbald avala la dernière bouchée de miark brun qu'avait spécialement cuisiné Pipo pour les retrouvailles de son ami.

« Je pense que nous serions heureux de vous entendre nous raconter votre voyage, dit Duilin pour introduire la conversation.

— C'est vrai, ajouta aussitôt Pipo, je meurs d'impatience de vous entendre...

— Et bien, je crois qu'il ne m'est plus possible de me dérober plus longtemps à cet exercice narratif...

— Oui ? alors... », s'impatienta Pipo qui voyait Hairbald porter à sa bouche un gobelet de vin.

Hairbald réfléchissait tout en buvant : « Vais-je leur dire toute la vérité ? Tildeberg et l'enlèvement de Coralysse. La zéphirine et le meurtre de Simbra l'apothicaire. Le stylite et l'aigle... Non, je ne peux pas ! »

Son visage s'était assombri et Pipo le remarqua :

« Vous ne voulez pas nous raconter votre voyage ? Ce serait-il passé quelque chose de triste ?

— Non, non, répondit vaguement Hairbald. Je prenais juste un peu de temps pour mettre un peu d'ordre dans mes souvenirs.

— Vous avez donc tant de choses à nous dire ? relança Pipo avec jubilation.

— Pour commencer, il faut que je dise à Duilin qu'il avait raison : ainsi, après mûres réflexions, ai-je décidé de raccompagner la jeune Coralysse chez elle, où elle doit être paisiblement en train d'honorer son nouveau foyer. »

Les mots venaient difficilement à la bouche d'Hairbald et manquaient singulièrement de conviction.

« Je vous demande pardon, Hairbald, s'excusa Duilin. Je vous ai mal jugé. Les sentiments sont forts et l'on ne commande pas facilement à son cœur. Mais vous avez fait le bon choix. »

Hairbald avait le cœur trop plein de chagrin pour répondre à Duilin. Le Kadaréen contint difficilement ses larmes et poursuivit sa narration du mieux qu'il put :

« J'ai ensuite, comme vous d'ailleurs, rencontré Zoras Bardibuck, qui m'a chaleureusement accueilli. Il m'a parlé de votre passage. J'avais pris un peu de retard sur vous et j'étais décidé à vous rejoindre le plus tôt possible... Parvenu à un village troglodyte, sur la gorge du Gorlias, je ne vous avais toujours pas retrouvé. Je continuais donc plein nord sur vos traces...

— Plein nord ? l'interrompit Duilin. Mais au nord de la gorge du Gorlias s'étend le Grand Reg des douze mille colonnes ! Vous n'avez pas pu le traverser, à Douridaï, on nous a signalé qu'il était infesté de loups !

— Et bien, reprit Hairbald, je n'ai pas pris au sérieux leurs sonnettes. J'ai donc entrepris de passer outre...

— Par les dissonances harmoniques de Kianfarh, quel culot ! lâcha Dakktron.

— Et les loups ? questionna Pipo, effrayé.

— Et bien, je n'en ai pas vu un seul ! affirma le Kadaréen.

— Ça alors ! Et dire qu'on a fait des centaines de kilomètres supplémentaires pour contourner le Reg à cause de ces cloportes rampants de Douridaïens. Si j'avais su, je les aurais pulvérisés avec mon bâton magique ; puis, j'aurais dispersé leurs cendres au vent de la colère !

— En fait, la traversée du Grand Reg ne s'est pas trop mal passée, poursuivit Hairbald. Je n'avais plus d'eau, mais un orage a éclaté et j'ai pu remplir mon outre vide. Voyez-vous, le Ciel m'a aidé. Une fois le Reg franchi, j'ai attaqué la traversée de La Chevelure océane. Après, vous connaissez la suite...

— Et bien, ça alors ! Vous êtes... Les mots me manquent ? reconnut Dakktron. Vous êtes... vous êtes... génial ! C'est ça, vous êtes génial. Oui, génial ! Quelle fantastique démesure dans le choix du défi et quelle grandiose sobriété dans la narration de l'exploit. Vous êtes tout simplement génial !

— Merci », fit modestement Hairbald, partagé entre la chaleur du compliment et la honte relevant du mensonge.

Pipo était admiratif, Dakktron terriblement excité, seul Duilin demeurait dans sa sage réserve habituelle.

« Quelque chose lui aurait indiqué que je mens », s'inquiéta en pensée Hairbald, qui aussitôt chercha à détourner de son extraordinaire voyage l'attention de ses trois compagnons en les questionnant à leur tour sur leur propre itinéraire :

« Vous m'avez dit que vous n'aviez pas emprunté le Grand Reg. Par où donc alors êtes-vous passés ?

— Après Douridaï, nous avons pris la direction de l’ouest, expliqua Duilin. Il y a, dans le prolongement de la falaise du village troglodyte, une rampe qui descend dans la gorge du Gorlias...

— Quel paysage magnifique forment ces falaises ! J’en ai encore plein les yeux de ce coucher de soleil dans la gorge.

— Je tiens à dire tout de même, maître Dakktron, intervint Pipo, que le long de la falaise, on nous a subtilisé notre panier à provisions. Nous n’avions, ce soir-là, plus rien à manger pour le repas ! Le coucher de soleil ne m’a pas fait oublier la plainte de mon ventre.

— Ce n’était pas bien grave. Dès le lendemain midi, on a pu se ravitailler à la carrière de marbre bleu, chez Izor le Nain. Et puis, trop manger, cela nuit à la pratique de la magie, cher Pipo.

— Izor le nain, lui au moins, a bien compris mon désapointement face au manque de nourriture. Ce nain a véritablement bon goût, et l’on est reparti chargé de victuailles. Seulement voilà, mon beau panier en osier, je ne le reverrai plus... Izor nous a expliqué qu’aux falaises de Douridaï sévit un bandit de la pire espèce : un forban, répondant au surnom de Loubig le filou. Il pratique le vol à la canne à pêche. Figurez-vous, cher Hairbald, qu’il pêche comme cela depuis près de dix ans en toute impunité, et que tous les voyageurs mordent à l’hameçon. C’est quand même un peu fort !

— Ce n’était donc pas une illusion, pensa tout haut Hairbald...

— Vous aussi, soupira Pipo, vous avez été victime de ce Loubig.

— Oui ! l’infâme m’a enlevé ma gourde de château Fomahault 3010.

— Ça, c'est terrible ! Et moi qui me plaignais pour un simple panier à provisions...

— Dites donc, Hairbald, interrogea Dakktron, il venait d'où ce Fomahault 3010 ? Je croyais qu'on avait tout bu la dernière fois... »

La conversation se prolongea jusqu'à très tard dans la nuit. Après avoir longtemps bavardé, ils se couchèrent enfin, heureux de leurs retrouvailles.

Hairbald pensa qu'il pourrait peut-être maintenant parvenir à accomplir sa mission et rejoindre bientôt Coralysse. Il eut comme la confirmation de ce secret espoir en découvrant dans le ciel noir l'éclat bleuté de l'étoile de sa belle.

Le lendemain matin, les quatre compagnons s'habillèrent pour la route. Pipo portait toujours son gilet bariolé à gros boutons, un pantalon court noir et de robustes brodequins qu'il cirait consciencieusement chaque matin. Il offrit à Hairbald une de ses chemises larges, dont il retaila le col à grands coups de ciseaux pour que le Kadaréen puisse y passer la tête. Duilin, de son côté, donna une belle cape en tissu noir, qu'Hairbald plaça sur ses épaules par-dessus la chemise offerte par Pipo. Dakktron, qui était revêtu d'une simple robe marron en laine, serrée aux hanches par une large ceinture de cuir, n'avait rien emporté d'autre pour le voyage. Il regarda amusé ses compagnons habiller le Kadaréen.

Ils reprirent ensuite le Chemin de La Tour du feu des premiers-nés. Hairbald monta en croupe avec Dakktron. Les cavaliers laissèrent derrière eux le bois où ils avaient passé la

nuit. Après quoi, ils piquèrent un galop en direction d'une plaine bosselée.

L'endroit était parsemé de monticules dénudés. Curieusement, toutes les buttes se trouvaient auréolées de rubans de superbes fleurs rouges, roses et blanches.

« Pourquoi n'y a-t-il pas de fleurs sur les buttes ? » questionna Pipo.

— Eh, eh ! ricana Dakktron, moi, je sais pourquoi...

— Ah, oui ? Pourquoi donc alors ?

— Petit curieux, tu aimerais bien savoir...

— Oh, oui ! acquiesça naïvement Pipo.

— C'est très simple, les fleurs savent qu'il ne faut pas aller sur les buttes.

— C'est tout !

— C'est suffisant pour ne pas se faire écraser.

— Je ne comprends pas ?

— C'est limpide pourtant, cher Pipo. Vois-tu, il y a un Giganthrope dans le coin.

— Le Giganthrope dont nous a parlé Izor ?

— C'est cela même, petit homme. Et si le Giganthrope nous rencontre, il nous écrasera comme des mouches sous ses pieds titanesques. Mais les fleurs, le gros sentimental les respecte. Ainsi le monstre parcourt-il la plaine de butte en butte, enjambant les plates-bandes fleuries...

— Ah !

— La nature est ainsi faite, philospha Dakktron.

— Et si on se déguisait en fleur, proposa Pipo en parade d'une éventuelle agression du Giganthrope.

— Pas la peine, nous autres, on s'en moque bien des fleurs. On peut bien les piétiner, et le monstre ne nous écrasera jamais avec les fleurs. C'est si délicat les fleurs » ironisa le magicien...

Toute la matinée, les cavaliers piétinèrent sans aucun remords les tapis fleuris de la plaine bosselée du Giganthrope. Hairbald remarqua que Duilin était soucieux.

« Tout va bien ? lui demanda-t-il.

— Tout va bien, ou presque... La route s'annonce difficile. Dakktron et moi-même avons beaucoup réfléchi à l'itinéraire à suivre... Nous avons dû, les deux dernières semaines, contourner le Grand Reg des douze milles colonnes en remontant très à l'ouest. Nous avons même rejoint un moment le Pavé. Nous sommes donc en retard sur l'horaire de la mission. Je vous rappelle que l'on doit trouver la tour avant que les combats ne s'engagent. Alors, il ne nous reste plus qu'à filer tout droit plein nord-est, et c'est là que commencent les difficultés...

— Il n'y a pas vraiment de problème, signala Dakktron, sûr de lui. Tout droit devant nous se dresse Enderath.

— Enderath ? répéta Hairbald.

— Enderath est la demeure d'un archimage. Il est connu sous le nom initiatique de Lahoric Redhorn.

— Un archimage ? s'enquit Hairbald.

— Oui, c'est une sorte d'apprenti sorcier. Je n'en ferai qu'une bouchée !

— Vous êtes certains de vous, alors ?

— Eh ! le Kadaréen, pour qui me prends-tu ! s'emporta le magicien. Ne suis-je pas Dakktron le Fantasque, maître incontesté d'Holywillow ! Celui qui me vaincra n'est pas encore né.

— De toute manière, rappela Duilin, on n'a guère le choix : à droite d'Enderath, il y a les glauques marais Tchonitz, où

l'on s'enlise à jamais, et à gauche, l'ensorcelée forêt de Pimprenelle.

— Je comprends bien le problème », acquiesça Hairbald. Ils prirent donc tout droit devant eux vers Enderath...

La plaine bosselée s'achevait aux pieds d'Enderath. À l'ouest s'étendait l'inextricable forêt de Pimprenelle aux sombres reflets, et à l'est, planait, sous la forme d'un nuage brunâtre, la puanteur des marais Tchonitz. Entre les deux domaines, aussi dangereux que mystérieux, trônait le majestueux et luxueux château d'Enderath...

« Il a plutôt les moyens, Lahoric Redhorn, fit remarquer Hairbald. Pour un simple apprenti sorcier balbutiant ses sorts, à voir sa demeure, il a l'air fort doué ! »

Dakktron haussa les épaules.

De fait, la demeure de Lahoric Redhorn s'élevait sur huit degrés de murailles successives, hérissées de tourelles en forme de fusées et ajourées de centaines de passerelles et de balcons sculptés. Le château était construit dans un matériau noir, luisant, sur la surface duquel glissaient chaque seconde des milliers de petits éclairs bleutés. Les myriades de feux follets électriques produisaient une musique aux mélodies aléatoires.

« C'est fantastique ! s'exclama Pipo.

— Du vrai mauvais goût ! riposta Dakktron. Lahoric Redhorn voudrait nous faire croire qu'il est le disciple de Kianfarh. Ce que j'entends là ne ressemble en rien à la beauté ineffable des dissonances harmoniques du maître.

— Lahoric connaît-il Kianfarh ? demanda Duilin.

— Oui, un peu, je crois, concéda le magicien...

— Je pense qu'il serait préférable de demander poliment si l'on peut passer, suggéra Hairbald.

— Pouah ! Je vais lui faire avaler son lutrin magique à ce Lahoric. Hairbald, regarde-moi... Je le sais maintenant, nous sommes tous les deux les seuls vrais disciples de Kianfarh : à nous les dissonances harmoniques ! »

Ils avançaient, les yeux fixés sur la demeure enchantée... Ils avançaient au pas... Ils avançaient très prudemment... Ils s'arrêtèrent net !

Il y avait un panneau planté sur le côté du chemin sinueux qui menait aux portes du château :

Propriété privée. Défense d'entrer. Attention ! Giganthrope méchant !

« Regardez là-bas ! » lança Duilin.

Leurs regards convergèrent vers une pyramide. Elle était faite de blocs de pierre entassés les uns sur les autres. À la base de la pyramide, il y avait une entrée monumentale. L'ouvrage faisait bien quinze mètres de haut sur trente de large.

« C'est la niche du Giganthrope », dit Dakktron en souriant.

Le magicien s'avança en entonnant le *Chant d'Arcane de la terre en émoi* et, saisissant à deux mains son bâton, il le planta d'un coup sec dans le sol ! La sphère explosa de lumière et la terre se mit à trembler violemment. Les chevaux se cabrèrent. Pipo, Duilin et Hairbald roulèrent à terre. Ils ne purent se relever, cloués au sol par les secousses.

Devant eux, la pyramide se mit à osciller, et bientôt elle s'écroula en un chaos de rochers épars. Quand le tremblement de terre cessa, seul restait en place un gros tas de blocs, formant un éboulement sur la vaste base d'origine de la pyramide.

Dakktron se releva en s'époussetant. Puis il se retourna vers ses compagnons abasourdis :

« Pas mal, non ? »

— Prévenez, la prochaine fois, s'irrita Duilin qui n'appréciait guère le procédé.

— Et bien, maintenant, déclara hilare le magicien, nous pouvons passer tranquillement. Le Giganthrope est six pieds sous terre. Jolie tombe, non ? »

Hairbald n'en revenait pas. Il regarda Dakktron avec stupeur et désapprobation. « Les dissonances harmoniques lui montent à la tête », pensa le Kadaréen.

Pipo restait bouche bée, comme égaré dans la tourmente des événements, cherchant ses repères et ne sentant plus ses jambes encore toutes flageolantes.

Après s'être remis de leurs émotions, les quatre compagnons approchèrent de la porte du château d'Endarath.

Face à eux se dressait une très haute muraille noire, au milieu de laquelle vibrait un halo de lumière incandescente.

« Ce n'est pas une porte, contesta Pipo. Il n'y a pas de serrure ! »

— Mais si c'est une porte. C'est seulement une porte peu ordinaire, dit le magicien. C'est une porte de lumière.

— Et comment passe-t-on ? demanda Hairbald.

— On n'a qu'à frapper à la porte et on nous ouvrira, proposa innocemment Pipo.

— Surtout pas, pauvre fou ! s'interposa Dakktron. La lumière t'arracherait instantanément la main ! »

Ils se tenaient devant la lumière qui vibrait dans un bruit semblable à celui d'un gros bourdon. Il y avait de temps en temps des sautes d'énergie qui faisaient trembler la

barrière lumineuse. L'obstacle paraissait tout compte fait très menaçant.

Les quatre compagnons réfléchissaient au moyen de franchir l'obstacle. Dakktron se recula un peu. Il interpella vivement l'archimage :

« Lahoric, ouvre-nous ! Je suis Dakktron le Fantastique et je ne plaisante pas question magie ! Je viens d'enterrer ton toutou et je peux faire plus de dégâts encore. Si tu... »

Du côté de ce qui avait été une pyramide, un rocher roula bruyamment. Une énorme paluche avait surgi de l'éboulement et repoussait les blocs du dessus !...

Il y eut un moment de silence chez les aventuriers qui restèrent figés devant la porte. Le Gigantrophe commençait à émerger de son tombeau...

« Vite, vite, cria Pipo, le monstre se réveille ! Il faut ouvrir la porte immédiatement ! » Dakktron, un moment décontenancé, finit par sortir un curieux objet métallique de son escarcelle. Dans sa main droite brillait une amulette avec en son centre un miroir d'argent. C'était l'amulette du défunt Dzakab. Le magicien éleva l'amulette devant le mur de lumière et récita :

« Rakadaï Sinna Oktavar ! Rakadaï Sinna Lokbar ! Dzakabaï Nekdal Tsour ! »

Instantanément la lumière se concentra au centre de la porte et fusa en sifflant vers le miroir de l'amulette qui l'absorba. Il n'y avait plus de lumière vibrante, plus de porte. Le passage était libre...

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE VII

Lahoric Redhorn

Les quatre compagnons franchirent le seuil de la porte que Dakktron venait de faire disparaître. Ils accédèrent ensuite à un escalier en demi-lune qui plongeait dans l'obscurité... Ils commencèrent à en descendre les marches de pierre noire. L'orbe du bâton torsadé du magicien éclairait leur lente et prudente progression ; leurs ombres se déployaient devant eux en accordéon sous l'incidence de l'angle des marches. Ils débouchèrent finalement sur une salle voûtée, spacieuse et ovale, recouverte de terre battue. La salle était ouverte en face d'eux sur un autre escalier, ascendant cette fois-ci.

Instinctivement, Duilin, Dakktron, Pipo et Hairbald s'arrêtèrent ; une pause était nécessaire pour faire le point de la situation : ils échangèrent leurs impressions sur la démarche à suivre pour traverser cette salle apparemment vide.

À première vue, une salle vide semblait plus inquiétante qu'inoffensive. Que cachait ce vide apparent, car Dakktron ne doutait pas qu'une fantaisie de Lahoric les attendait là au passage.

Leurs chevaux étaient restés dehors avec le Giganthrope ! Et tant que le monstre gardait l'entrée, ils ne pouvaient plus faire demi-tour. Il fallait donc affronter l'archimage Lahoric Redhorn !

« La journée s'annonce plutôt difficile, pensa Hairbald. Malgré les pronostics optimistes de Dakktron, je crains que

ce Lahoric ait plus d'un tour dans son sac à malices. Enfin, on verra bien de quoi il en retourne... »

« Mes amis, déclara le maître d'Holywillow, je suis en terrain étranger tout comme vous, mais ne vous en faites pas, mon art sera notre bouclier, inébranlable et toujours victorieux. Ce que je vous propose, afin de traverser cette salle, qui nous cache un petit quelque chose, semble-t-il, c'est de mettre un pied devant l'autre jusqu'à l'escalier qui nous fait face. La manœuvre est simple, je ne pense pas pouvoir faire mieux dans la clarté et l'efficacité.

— Comme d'habitude, vous allez droit au but, rappela Duilin. Cependant, pour une fois, si une méthode moins directe paraissait plus appropriée, l'accepteriez-vous ?

— Certainement. Je vous écoute avec toute ma concentration et un intérêt non dissimulé...

— Et bien, voilà : je retiens tout d'abord le schéma général de votre plan qui me semble excellent ; j'y changerai seulement un tout petit rien en guise de précaution : je vous suggère de passer en premier... Nous observerons minutieusement votre parcours pour en découvrir les moindres aléas, après quoi, renseignés, nous pourrons traverser à notre tour en connaissance de cause.

— On dirait que ça vous amuserait de me voir me faire allumer la thrombine sous vos yeux hagards !

— Je vous rappelle, cher Dakktron, que c'est vous qui avez défié l'archimage Lahoric Redhorn. Ce défi vous appartient, nous n'en sommes que les témoins admiratifs. Je vous en prie, veuillez passer le premier...

— Je vous retiens, Duilin, et croyez-moi, je vous rendrai un jour où l'autre la politesse ! »

Dakktron s’avança dans la salle en maugréant, la pointe de son bâton tâtonnant ponctuellement le sol en terre battue...

Duilin sifflotait, Pipo avait les mains sur les yeux, et Hairbald s’était tapi contre un des murs de l’escalier comme pour se protéger d’un éventuel cataclysme...

Le magicien venait d’atteindre le centre de la pièce voûtée. Il se retourna vers ses amis :

« Vous voyez bien qu’il n’y a rien à craindre... Ne soyez pas si timorés. On veut nous faire croire qu’un danger nous menace, mais les seules menaces qui planent ici sont celles que nous nous inventons. »

Hairbald crut reconnaître dans la bouche du magicien les paroles de Ponatrax le Stylite. Aussi, abandonnant sa peur, il rejoignit Dakktron au centre de la salle. Le magicien ne tarda pas à le féliciter de l’avoir rejoint :

« Par les dissonances harmoniques de Kianfarh, quelle audace implacable ! Bravo, Hairbald, tu as fait le bon choix ; tu vas dans un très court instant vivre la plus fabuleuse expérience de ta vie... car je viens de détecter qu’un feu destructeur surnaturel monte des enfers et qu’il embrassera bientôt toute l’étendue de cette salle où nous nous tenons ! Ne l’entends-tu pas gronder en montant jusqu’à nous ? »

Hairbald hochait négativement la tête en regardant Dakktron lui conter lyriquement leur fin prochaine. Le Kadaréen était dégoûté et abasourdi par la nouvelle :

« Il aurait pu me prévenir avant, ce con ! », telle fut sa dernière pensée en attendant la mort...

Cependant, rien ne monta des enfers !

« Je t’ai bien eu, Hairbald ! Sacrée blague, non ? Quelle superbe dissonance que voilà peinte sur ton visage ! Quel chef-d’œuvre ! »

Hairbald secouait toujours pensivement la tête, cherchant en vain une solution pour revenir de sa stupéfaction. Dakktron, quant à lui, louait le Grand Kianfarh de lui avoir donné, en ce jour béni entre tous, une telle inspiration.

Duilin, qui avait constaté que le passage de la salle était sûr, traversa.

Duilin, Dakktron et Hairbald avaient gagné le nouvel escalier. De là, ils appelèrent Pipo pour qu'il franchisse à son tour la salle. Le petit homme avait toujours ses mains sur les yeux.

« N'ai pas peur Pipo, lui lança Dakktron. C'était une plaisanterie que ce feu infernal. Viens, il ne t'arrivera rien... »

Pipo se risqua enfin dans la salle, mais ses mains ne quittaient pas ses yeux.

« Il n'est pas très rassuré, le petit gars, commenta bêtement Dakktron, qui savourait encore les effets de sa mauvaise blague.

— Allez, Pipo, dépêchez-vous, nous n'attendons plus que vous », le motiva Duilin.

Quand, tout à coup, sous leurs yeux ébahis, le petit homme se volatilisa !

Ils le cherchèrent du regard, mais en vain : la salle demeurerait désespérément vide !

Seuls le silence et l'absence habitaient encore ce lieu incompréhensible...

« Dakktron, vos plaisanteries, s'emporta Hairbald, ne nous amusent plus ! Je vous somme de faire réapparaître immédiatement Pipo !

— Vous voulez rire ! Je n'ai jamais su faire disparaître quoi que ce soit ! Ce n'est même pas dans les cordes de mon domaine de magie...

— Mais ce n'est pas vrai ! Je rêve ? À quoi on joue ici au juste ? » s'interrogea Hairbald.

— On joue selon les règles de Lahoric, répondit Duilin, acerbe.

« Pauvre Pipo », répétait Hairbald alors que les trois compagnons restants gravissaient les marches du nouvel escalier.

Au terme de l'ascension, ils débouchèrent sur un palier, comportant cinq ouvertures identiques en forme d'ogive. Cependant, chacune d'elle semblait suivre un itinéraire différent. Quel passage fallait-il emprunter ? Une nouvelle fois, ils s'arrêtèrent pour en discuter et se décider à un unique choix qu'ils supposeraient être le bon.

« Je ne vous mentirais pas, commença Dakktron, en vous disant que ma préférence va au passage central, droit devant nous. Le choix d'aller tout droit a l'avantage de l'évidence : car la ligne droite ne représente-t-elle pas le chemin le plus direct pour rejoindre un point ?

« De quel point voulez-vous nous parler ? continua Duilin, car enfin, il faudrait être idiot pour refuser d'admettre que nous faisons face à l'entrée d'un labyrinthe. Et qui dit labyrinthe, dit point de ligne droite, et donc, par conséquent, point de point directement accessible en ligne droite. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Tout à fait, reprit Hairbald. Personnellement, l'idée d'avoir à tourner en rond dans un labyrinthe avec des chances plus qu'incertaines d'en trouver l'issue ne me réjouit guère.

— Moi non plus, confirma l'Immortel. Bien qu'avec du temps, je finirai toujours par trouver la sortie.

— Nous ne sommes pas, dans ce cas-là, aptes à vous suivre, signala Hairbald. De plus, le temps nous manque pour accomplir notre mission. »

Hairbald pensait surtout en la circonstance à Coralysse.

« Si je vous comprends bien, résuma le magicien, vous n'avez en aucun cas l'intention de vous risquer dans ce labyrinthe.

— Non !

— Non !

— Il nous faut donc retourner sur nos pas et jouer à cache-cache avec le Giganthrope.

— Quelque chose me chiffonne, dit Duilin. La disparition de Pipo me pose problème.

— Ah ! enfin, intervint Hairbald, vous êtes capable d'éprouver des sentiments. Il n'est pas encore trop tard pour évoquer la disparition de notre ami ?

— En effet, son sort est enviable, car lui au moins a quitté le lieu dans lequel nous sommes piégés.

— Et moi qui croyais que...

— Tout doux, Hairbald, trancha Duilin, j'essaye de réfléchir... »

Ils revinrent tous les trois sur leurs pas et firent halte devant la salle voûtée où Pipo avait disparu. Duilin s'avança jusqu'au centre de la salle, s'immobilisa, posa son index sur ses lèvres et se mit à parler tout seul.

« Vous avez découvert quelque chose ? demanda Hairbald.

— Je tiens une hypothèse. Je suppose en effet que Pipo a été téléporté.

— Ah ça, ce n'est pas une découverte, fit remarquer Dakktron. On a tous été témoins de sa téléportation. C'est un coup fumeux de ce Lahoric.

— Tout compte fait, reprit Duilin, je n'en suis pas si sûr...
— Il faudrait savoir, s'énerva Dakktron : un coup tu dis qu'il a été téléporté, un autre tu dis qu'il ne l'a pas été : ça rime à quoi ce petit cirque !

— Ce que je veux dire c'est que Pipo n'a pas été téléporté, mais qu'il s'est téléporté lui-même.

— Ah, oui ! et comment ça, monsieur ?

— Je suppose que Pipo, au moment où il se tenait au milieu de la salle, a prononcé une parole secrète qui a déclenché sa téléportation.

— Il y aurait donc un espace de téléportation au centre de la pièce... C'est plausible, admit le magicien.

— Il ne nous reste plus qu'à découvrir, nous aussi, le mot de passe que Pipo a providentiellement prononcé à son insu dans l'espace de téléportation. Venez me rejoindre, nous allons essayer de retrouver cette parole cachée... »

Duilin, Dakktron et Hairbald se tenaient au milieu de la salle, et chacun d'eux proposait des mots susceptibles de déclencher le phénomène de téléportation.

Après avoir essayé les logiques mots de passe de "Lahoric", de "Lahoric Redhorn" et d'"Endarath", les trois candidats à la téléportation se lancèrent dans l'exploration d'un vocabulaire savant :

« Apophtegme, apocatastase, hypallage, hapax, enthy-mème, synallagmatique, tapinose, auxèse... »

— Arrêtons cette surenchère ! Lahoric est un ignare, servons-lui des mots de portée restreinte... »

— Il nous faut tout de même être téléportés ! »

Ils reprirent leurs propositions sur la base d'un vocabulaire plus consensuel :

« Corne... cornette... presse-purée... entrechat... artichaut... poisson plat... platane... lueur... comète... asticot... tire-veille... bonbon... acide... oignon... pelure... vêtue... roi... reine... prince... princesse... caresse... coléoptère... myriapode... palefrenier... liqueur... prune... massue... cailloux... hiboux... genoux... choux... joujoux... puce... bec... lièvre... écu... or... planche... pain... chanson... boisson... rire... pet... éternuement... moulin... prière... baguette... magie... scorpion... noir... amanite... tueur... mouches... casse-noisettes... casse-noix... trottinette... encrier... parallélépipède... parallélogramme... dodécaèdre... trilobite... punaise... tique... piqûre... buisson... bois... morpion... chien... guerre... chat... fenêtre... rideau... carreau... volet... fontaine... puits... cornemuse... brouillard... gâteau... pantalon... pelle... tarte... cheminée... brasero... thermomètre... clepsydre... hydre... dragon... rouge... jaune... bleu... vert... centaure... mandibule... pendule... chapeau... pirogue... soupe... poireaux... cornichon... charbon... marron... accordéon... tabar... épingle... natte... tresse... détresse...

— On y arrivera jamais, se découragea Hairbald. Autant chercher une aiguille dans une meule de foin ! À tout prendre, on aurait aussi vite fait de trouver l'issue du labyrinthe.

— Bon, essayons encore une fois, proposa Duilin

— Sarabande... bilboquet... silhouette... pirouette... charrette... gargarisme... indigestion... névrose... limace... grimace... jobard... termite... rengaine... strabisme... lorgnon... calvitie... eczéma... pustule... épine... poulaine... châtelaine... perdrix... fêlure... enluminure... livre... parchemin... chemin... mirmidon... marmiton... salade... endive... vinaigrette... morion... nef... étrave... rostre...

dauphin... ballot... vermicelle... cabaret... épicier...
confetti... arc-en-ciel... nuage... labour... cheval... selle...
sanglier... épieu... musaraigne... pieuvre... poulpe...
hybride... tétine... pioche... minerve... râteau... gouge...
ciseaux... gargouille... rosace... besace... tête... cheveux...
yeux... pieds... nez... pied de nez... grimace... articula-
tion... jambe... genoux...

— Non ! genoux, on l'a déjà dit, fit remarquer Dakktron.

— C'est juste, reprenons...

— Antimoine... diophtase... nénuphar... cristal... pla-
fond... carrelage... baignoire... savonnette... serviette...
siphon... scaphandre... stéthoscope... loupe... loupiote...
chandelier... bougie... fantaisie... incendie... pluie... fon-
taine... statuette... girafe... tapis... mauve... indigo...
écarlate... charrue... voltige... ville... jugement... excré-
ment... pisse... vache... touffe... poil... harpon...
alouette... zéro... éliminatoire... torture... travail...
brouette... fouet... cravache... uniforme... image... pif...
ongle... veine... sang... spondyle... mâchoire... brandon...
barbichette... poulie... ressort... rebond... chute... impact...
dégat... fracture... déconfiture... cercueil... merisier...
caveau... cerveau... front... estampille... poinçon... contre-
façon... doublon... maçon... garçon... glaçon...
disparition... respiration... réanimation... contradiction...
abandon... reprise... échec... victoire... désastre... apoca-
lypse... déluge... refuge... pignon... sommet... étoile...
constellation... étincelle... obscurité... légèreté... envol...
pégase... enquête... mystique... surenchère... docilité...
attente... énervement... spéculation... gabegie... hésita-
tion... joker... lapalissade... métronome... wagon...
panda... bouffon... vacances... variation... bravoure...

néant... amnésie... zèbre... éléphant... redingote... testicules... yo-yo... urinoir... olive... noyau... pépinière... vipère... morsure... souvenir... divergence... famine... gestulation... hôtellerie... literie... couette... alouette... saucier... jus... fruit... myrtille... fraise... concombres... rubarbe... courgette... citrouille... grenouille... tricot... aiguille... horloge... temps... spirale... nébuleuse... sablier... marécage... spatule... buffle... mouffle... pansement... xylophone... orgue... barbare... sauvage... carnivore... repas... repassage... fermentation... cogitation... logarithme... malaise... cornemuse... crapaud... brigand... voleur... écureuil... fleur... bonheur... bonne humeur... miette... violette... rose... camélia... parfum... allergie... éternuement... mouchoir... morve... crachat... merde... salopette... pâquerette... flexible... rigide... souple... banane... orange... pomme... poire... noix...

— Non ! une fois de plus, noix, on l’a déjà dit, rappela Dakktron.

— Non, pas tout à fait, précisa Hairbald, on a dit casse-noix et non pas noix.

— N’insistons pas, intervint Duilin. De toute manière, ni noix ni casse-noix ne marchent ! Reprenons...

— Estafette... quadrige... volière... cannibale... tire-bouchon... giberne... pyjama... oreiller... édredon... brosse à dents... bague... carafon... traversin... bosse... chicot... ulcère... variole... infection... colline... morgue... borgne... canular... montagne... ogre... nain... géant... rage... choléra... figurine... jeu... acteur... scène... coulisses... spectacle... amitié... ennemi... paix... misère... galère... tartine... joie... tristesse... ivresse... acrobatie... maladresse... mort... vie... trépas... résurrection... paradis...

enfer... fer... acier... argent... bronze... étain... airain...
feu... froid... hiver... saison... moisson... gerbe... été... fri-
ponne... vulgaire... élégante... belle... laide... charmante...
démence... intelligente... idiote... bête... naïf... récif...
écueil... naufrage... mirage... phare... plage... vague...
éclat... algue... blague... nappe... brouillard... chant...
sirène... gesticulation... éjaculation... berlingot... caca-
houette... anguille... frétille... plainte... plainte...
soupir... extase... sommeil... réveil... découverte...
rivage... dérive... départ... retour... détour... recours...
espoir... sottise... crotte... bergamote... camomille...
élixir... gong... bonze... falaise... miroir... convulsion...
herbe... pelouse... ruisseau... lac... pont ! «

Ils se sentirent tout à coup aspirés, emportés, soulevés et déplacés !

Lorsqu'ils revinrent à eux, Duilin, Dakktron et Hairbald se tenaient debout sur un grand pont de pierre, bordé de lampadaires garnis de grappes de globes lumineux. Ils avaient le ciel au-dessus de leur tête, le soleil brillait d'une majestueuse intensité jaune d'or, et comme ils venaient d'être téléportés, tout leur semblait irréal.

Le spectacle qui s'offrait à leurs yeux était fantastique : le pont, sur lequel ils se trouvaient, enjambait un lac, lui-même ceinturé par des jardins magnifiques et odorants, et bien entendu, trônant au-dessus d'eux, le château d'Endarath, grandiose, menaçant et mystérieux, s'élevait sur l'île au milieu de l'étendue d'eau argentée du lac impassible.

Le long des façades baroques du château, serpentaient toujours les centaines de milliers de feux follets musicaux dont Dakktron se refusait à apprécier les extrapolations sonores.

« Quelle surprise ! lâcha Hairbald.

— Nous y voilà, constata Duilin. Devant nous se dresse l'imposante demeure de l'archimage Lahoric Redhorn...

— Je me demande où est passé Pipo. »

Ils le cherchèrent du regard, mais ne le trouvèrent pas. Ils l'appelèrent : leurs voix résonnèrent puis leur écho se perdit dans l'immense domaine privé de l'archimage...

« Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Hairbald.

— Et bien, on va faire un petit tour du côté du château, proposa Dakktron ; ça tombe bien, le pont y mène directement. »

Ils avancèrent le long du pont, contemplant la surface polie et brillante du lac. Ils s'avançaient, observant d'éventuels mouvements derrière les vitraux pourpres des fenêtres du château. Tout semblait calme, confiné dans un silence attentif au moindre de leur geste.

Ils continuaient leur progression, se souriant de temps à autre comme pour se demander si tout allait bien.

Le pont monumental débouchait sur la porte de bois massif de la poterne du château. Des gargouilles aux yeux vides fixaient les intrus, une cloche en bronze pendait, des ajoncs bordaient les murs, un air léger flottait là, chargé de parfums étranges, et, dans la nuit d'une alcôve creusée au-dessus de la porte, brillait une lueur blafarde...

« J'aime ce genre d'ambiance, dit Dakktron en respirant à pleins poumons l'atmosphère du lieu.

— Et si on sonnait ? proposa Hairbald.

— C'est la moindre des politesses que de s'annoncer », reconnut le magicien.

Le son vibrant de la cloche rompit le profond silence dans lequel Endarath se prélassait...

Aucune réponse ne vint. Ils sonnèrent à nouveau... Toujours rien ne venait... Les compagnons commençaient à s'impatienter. « Lahoric a-t-il peur ? », se demanda Hairbald. « Peut-être connaît-il la renommée du grand Dakktron et craint-il de l'affronter en un duel magique ? »

En tout cas, une fois de plus, l'entrée d'Endarath se refusait à eux. Il y avait bien cette fois une magnifique serrure à la porte, mais le serrurier qui eût pu l'ouvrir manquait à l'appel. Pipo demeurait toujours introuvable...

« Il y en a assez ! s'emporta Dakktron. Tu vas nous ouvrir, Lahoric, espèce de lâche et d'incapable ! »

Et tout à coup, cédant à la colère, le magicien flanqua de rage dans la porte un magistral coup de pied.

À la surprise générale, sous le choc, la porte, qui n'était pas fermée, s'entrouvrit légèrement en grinçant sur ses gonds usés... En représailles, les gargouilles vomirent une flopée d'insultes, beuglant comme si elles avaient elles-mêmes encaissé le choc !

« Silence ! Silence, misérables, hurla Dakktron, ou je vous pétrifie à jamais avec un sourire aimable en travers de la figure ! »

Les gargouilles se turent... La porte était ouverte à présent. Du bout de son bâton illuminé, Dakktron l'écarta davantage pour voir ce qui les attendait derrière...

Ils virent un vestibule, carrelé de marbre blanc, au sol, sur les murs et au plafond. La pièce comptait de nombreuses niches à statue, mais toutes étaient vides.

« Plutôt froid comme décor », fit remarquer le magicien...

Dakktron, Duilin et Hairbald traversèrent le vestibule d'une blancheur immaculée et, parvenus à son extrémité, écartèrent une tenture aux reflets argentés. Ils se retrouvèrent sur le seuil d'une vaste salle.

C'était une salle au parterre de dalles noires et blanches, en onyx et en porphyre, dans laquelle se dressaient des armures de plates écarlates. Il y avait là une formidable collection de colosses d'acier rouge des manufactures d'armes de Lërskin. Les armures, rougeoyantes comme des braises, étaient disposées sans ordre particulier dans l'espace de ce grand hall d'entrée, d'où partait un escalier monumental en malachite. Un lustre composé de millions de cristaux de quartz rose surplombait de sa masse scintillante le grand hall.

« Ouah ! c'est immense et somptueux, déclara Hairbald, impressionné.

— Il n'y a pas de quoi en faire un plat ! » rétorqua le magicien, agacé par les mérites que ses compagnons prêtaient à Lahoric en découvrant sa demeure.

Les trois compagnons gravirent les marches vertes et striées de bandes de cristaux noirs lumineux de l'escalier monumental. Ils espéraient accéder aux étages supérieurs. Une balustrade faisait le tour du hall ; hall couronné d'un dôme translucide, d'où pendait le lustre aux innombrables facettes roses qu'ils avaient contemplé d'en bas.

Il y avait un peu partout, ouvrant sur des galeries, des escaliers en colimaçon ou bien des portes de bois rose et bleu turquoise. Des bouquets de fleurs, en porcelaine peinte, déco-

raient le moindre espace de façade, encadrant des tapis muraux gris et noirs, rehaussés de motifs brodés au fil d'argent. Il s'agissait d'entrelacements de runes énigmatiques et de symboles aux formes complexes.

Dakktron s'arrêta devant une porte bleue et rose, d'où émanait de la musique. Il l'ouvrit et vit une salle de bal, couverte de miroirs, au plancher verni, à l'intérieur de laquelle des couples en tenue de soirée dansaient la pavane. Les femmes portaient des vertugadins de velours, et les hommes, en bas de chausse et pantalons bouffants, leur faisaient la révérence.

Dakktron claqua des doigts. L'illusion des danseurs se dissipa aussitôt. Les miroirs de la salle de bal se renvoyaient maintenant l'image d'un lieu vide...

« Quelle bouffonnerie ! s'exclama le magicien. Pauvre Lahoric, la solitude lui est montée à la tête. Voilà qu'il s'invente des invités pour distraire ses soirées !

— Sait-il que nous sommes là ? s'interrogea Hairbald.

— On ne tardera pas à le savoir, répondit Dakktron. En attendant, par où va-t-on ? Je propose d'emprunter ce couloir-ci. Je me sens inspiré dans mon choix...

— Soit », acquiesça Duilin.

Des colonnes lisses, en azurite, rythmaient de leur alignement parfait le couloir dans lequel Dakktron, Duilin et Hairbald progressaient. Le sol était recouvert de gazon !

Ils débouchèrent sur une pièce circulaire, au centre de laquelle jaillissait une fontaine éclairée d'arcs-en-ciel. Il y avait une prairie parsemée de fleurs exotiques aux parfums enivrants, des volières garnies d'oiseaux aux plumages multicolores, et des harpes volantes aux cordes vibrantes d'accords mélodieux. Les trois compagnons levèrent les yeux

pour observer la hauteur de la pièce, mais son issue se déroba à leurs regards tant elle montait haut vers la lumière du ciel.

Un carrosse, rutilant de décorations en or, reposait, privé de ses roues, sur l'herbe fleurie. Dakktron monta à son bord. Il invita les autres à le rejoindre. Bientôt, tous les trois installés dans le carrosse, ils s'élevèrent vers les cimes du château, remontant le canal de la pièce vertigineuse. Les harpes volantes les accompagnèrent de leurs accords jusqu'au sommet...

Ils sortirent de cette espèce de cheminée pour se retrouver à l'extérieur, sillonnant les remparts, les tours ajourées, les parapets et les passerelles du château d'Endarath. Le carrosse les emporta jusqu'à la plus haute tour, où ils atterrirent.

Le carrosse se posa silencieusement sur un balcon qui surplombait toute la construction. Dakktron, Duilin et Hairbald mirent pied à terre. Devant eux, des tentures pourpres délimitaient l'espace du balcon de l'intérieur de la tour.

Ils entendirent des ronflements...

« Chut ! dit Dakktron, ce doit être, là derrière, la chambre de l'archimage. Nous avons, me semble-t-il, l'occasion rêvée de surprendre Lahoric dans son sommeil. Allons-y silencieusement... »

Le magicien écarta les lourdes tentures pourpres. Il avança ensuite, sur la pointe des pieds, dans la chambre, suivi par Hairbald et Duilin. L'Immortel tenait son arc à la main. Au milieu de la chambre à coucher, trônait, sur une plate-forme de pierres sculptées, un magnifique lit à baldaquin, fermé sur les côtés par des voilages de tulle.

Un dormeur ronflait bruyamment, couché sous l'arche drapée de voiles légers et translucides. Dakktron souleva le fin voile de tissu. Il découvrit avec stupeur... Pipo, qui dormait

là, paisiblement ! Un sourire radieux de délectation illuminait son visage de poupon. Dakktron éclata de colère, secouant vigoureusement le dormeur :

« Que fais-tu ici, espèce de larve amorphe ? »

Pipo sursauta, ouvrit de grands yeux interrogateurs.

« Qu'est-ce qui se passe ? Ah, c'est vous, maître Dakktron. Vous m'avez fait peur !

— Alors, on se tape une petite sieste pendant que, nous autres, on cherche Lahoric Redhorn ! Qu'est-ce que cela veut dire, jeune paresseux ?

— Je n'y suis pour rien, expliqua Pipo. Tout à l'heure, en tentant de vous rejoindre, je me suis retrouvé en un éclair dans ce grand lit. Figurez-vous qu'à peine un instant auparavant, je me disais tout haut que je ferais bien une petite sieste dans un bon lit ; c'est rigolo, non ?

— Mais alors, où est Lahoric ? demanda Hairbald.

— Finalement, il n'est peut-être pas là, conclut Duilin.

— Très bien, avant de repartir d'ici, nous allons pouvoir délester ce grand mage de quelques-uns de ses objets magiques, se félicita Dakktron en frottant ses mains.

— Vous n'y pensez pas ! s'interposa Duilin.

— Oh, que si ! “bibliothèque !” » articula Dakktron.

Dakktron, Duilin, Pipo et Hairbald se retrouvèrent instantanément téléportés dans la bibliothèque d'Endarath. Comme à leur départ de la chambre à coucher de Lahoric, ils se tenaient tous les quatre sur un pentagramme en marqueterie dessiné sur le plancher. Il y avait dans la bibliothèque énor-

mément de livres et de très nombreuses vitrines richement dotées en objets de toutes sortes.

« Messieurs, déclara Dakktron, je vous souhaite une bonne chasse au trésor... »

Duilin, qui avait déjà oublié ses scrupules, se précipita vers une vitrine derrière laquelle brillait un objet d'or. Sur un présentoir de velours noir reposait un bijou magnifiquement ciselé. C'était un bracelet en or d'un éclat extrêmement lumineux. Duilin ouvrit la vitrine et s'en saisit. L'Immortel repéra de petites runes gravées dans l'interstice des ciselures. Il put lire : A.L.F.E.E. . Le bracelet lui plaisait et il se décida à le mettre à son poignet. L'objet s'ouvrait en deux dans la longueur. Duilin le referma sur son avant-bras...

Pendant ce temps, Dakktron avait entrepris d'éplucher les ouvrages de la bibliothèque. Peu respectueux des livres qui ne l'intéressaient pas, il les laissait tout bonnement choir.

« Voyons voir un peu ce grimoire-là... *Enchantement des métaux : petite méthode de forge magique*. Hum, pas assez approfondi... encore de la vulgarisation ! »

Le magicien envoya promener le livre qui s'écrasa au sol sur la tranche.

« Voyons plutôt celui-ci... *Seskra de Morterive : récits de navigation*. Regardons de plus près les titres de chapitre : *Par le chemin des glaces mouvantes, La grande tortue, 50 Jours d'errance maritime, À travers les vagues triomphantes, La Chasse aux perles géantes, Les Rivages de Giga Brévior...* Comme il fallait s'en douter, ça ne parle pas de magie. Et hop, un livre sans intérêt en moins !

— Aïe ! cria Pipo qui venait de prendre sur le coin de la figure le manuscrit jeté à l'aveuglette par Dakktron.

— Je vais bien finir par trouver un ouvrage digne de ce nom ? s'emporta le magicien. Et celui-là que recèle-t-il ? *Histoire véridique des plus extraordinaires objets magiques*. Peut-être que l'auteur indique où les trouver. Voyons voir ça :

“L’Orbe spatial supra-temporelle, dite Orbe mystique : considérée comme la plus puissante des sphères magiques connues, elle aurait été fabriquée à l’aube des âges sans nom par l’Irilien Théodius Nicéphore Alsion. Mais il faut en convenir, cette paternité semble plus que douteuse... en effet, les Annales fondatrices de Lo Maggus placent Théodius Nicéphore Alsion au temps de l’empereur Parménide Daptor XV, ce qui en fait un contemporain de Kievel le mirifique, maître d’Owen Fanfal l’hermaphrodite, aussi connu(e) sous le nom d’Hallowin Fanfale, maître ou maîtresse d’Orsano le Brun, maître de Sivel, maître d’Ouvaloross, maître de Farsse l’ondoyant, maître de Turpilu le gnome, maître de Kenkugalu, maître de Sondja Gora, maître de Suûlzi l’asexué, maître de Pâ, maître de Galen Thiazzi, maître de Lozifar, maître d’Ictiuss, maître de Lukseth, maître d’Astratán, maître d’Ejkamian, maître d’Higlomel, maître d’Iphalis Estanor, maître de Ramnîr le raide, maître de Na Kavan Siar, maître d’Irsha Valnir, maître de Ven Lanor, maître de Gildoniel, maître de Schlambanor, maître de Parassapanis, maître de Kirkogondal, maître de Mélictisse, maîtresse d’Effrey le bien nommé, lui-même maître du célébriissime Kianfarh, ce qui ne nous fait pas remonter, tant s’en faut, à l’aube des âges sans nom ! Il serait donc plus prudent d’attribuer la création de l’Orbe mystique aux miracles de la nature elle-même... Cet orbe permet en effet à son utilisateur de se déplacer dans l’espace et dans le temps, ce qui rend possible de modifier le cours de l’histoire de l’humanité ! De quoi donner le vertige

au plus mégalomane des magiciens. Cependant, cet orbe sans pareil n'est pas immédiatement accessible au commun des mortels, car si l'on en croit les derniers rapports que j'ai pu consulter aux archives de Triane, l'Orbe mystique dormirait dans l'oubli d'un Temple, caché au plus profond de la légendaire cité troglodyte de Zlar Tumken. D'autre part, j'ai eu l'occasion de me rendre au pays de Sidor. Après m'être revêtu d'une beauté illusoire pour déjouer l'inquisition esthétique des sectataires d'X'Altar, je parvenais à toucher l'interprète des Dragons. Yilsdren Ostënanfilis, que d'aucuns connaissent comme l'interprète des Dragons, vit caché à Qar Céladon au Pays de Sidor, où il peut jouir de la vue des plus belles filles des Terres cartographiées. Car nul être dépourvu d'une beauté suffocante ne peut pénétrer en ce pays sans souffrir la mort. Ceci dit, notre entretien porta sur la question de la localisation de Zlar Tumken. Pour résumer, Yilsdren Ostënanfilis m'apprit, tandis qu'une ménade le caressait de ses yeux de velours, que Zlar Tumken n'est pas physiquement accessible ! Cependant, par-delà cette impossibilité, existe un couloir mélodique ; et c'est à Kianfarh que nous devons ce transport musical. Dans la forteresse d'Hardstrench repose un orgue sur le clavier duquel dorment les notes de la mélodie capable de vous déplacer jusqu'à Zlar Tumken. Malheureusement, Hardstrench elle-même n'est pas aisée d'accès. Une seule route conduit depuis le pays des Nishq à la forteresse, mais elle traverse les marécages de Murveen et la forêt des Reïshen. Sur le trajet un colosse dresse la barrière de sa monstrueuse silhouette. Le prodige meurtrier s'appelle Corimnas, et la légende explique qu'il faut en personne mille haches pour le vaincre. Qui peut lever une telle armée ? Mais supposons l'obstacle dépassé, me proposa aimablement

l'Interprète des Dragons avant de poursuivre. Parvenu à Zlar Tumken, gît le pire défi à relever. La cité troglodyte est devenue l'ancre de l'horreur qui a pour nom (ne pas prononcer ce nom à haute voix) Gwendral. (Ne pas prononcer à haute voix ce nom) Gwendral se vautre sur l'amas d'or de Tétra Pizzul et de tous les trésors dont son avarice se flatte. Heureusement pour la raison du monde (ne pas prononcer ce nom à haute voix) Gwendral se repaît de lui-même dans l'ignorance des pouvoirs réels de l'Orbe mystique". Pouah ! cracha Dakktron de dégoût. Encore un livre qui ne nous apprend que des choses inutiles ! C'est révoltant ! »

Et le livre vola par dessus l'épaule du magicien agacé.

« C'est à croire que Lahoric n'a jamais fait de magie ! Et ce livre-là, que raconte-t-il ? Les Aventures des Pinggletons ! c'est à désespérer... et vlan, au rebut ! et ça ? *Rites et cérémonies funéraires des Arraïs du Pahang* ; et puis quoi encore ? Hop, à la poubelle ! Tiens, tiens, qu'est-ce que c'est que cela ? *Guide du petit trappiste d'Ezno*. Voyons voir la notice : "*Ce livre du célèbre architecte Ezno recense tous les pièges de maçonnerie jamais inventés et propose une large panoplie de parades et d'astuces pour les éviter et les désamorcer. Indispensable à tous les chercheurs de trésor dans les donjons les mieux protégés. 33^e édition revue et corrigée*". Regardons un peu la table des matières : "*Technique de détection du piston coulissant pourfendeur. Technique d'évitement des blocs glissants écrabouilleurs. Technique de repérage des marteaux ensableurs. Technique de blocage des roues à moudre de Shondar. Technique de désamorçage des plaques giclantes à broches perforantes...*". Hum... ça m'a l'air relativement complet », reconnut Dakktron, qui glissa l'ouvrage dans son sac.

Hairbald, quant à lui, avait trouvé, sur un présentoir en fer forgé, un magnifique cor écarlate rehaussé d'or à deux cornes parallèles.

Pipo de son côté avait mis la main sur un jeu de clefs aux incroyables vertus apéritives et sur une cape caméléon, découverte au fond d'un coffre qu'il venait judicieusement d'ouvrir à l'aide des fameuses clefs magiques.

Duillin découvrit dans une flasque de liquide opaque et visqueux une paire de lentilles de contact pourpres qu'il plaça sur ses yeux sans résultat visible. Mais il les garda quand même, désirant par la suite les réessayer pour en percer la secrète vision.

Hairbald, en fouillant dans les tiroirs d'une commode, s'empara d'un sonotone en argent, qui décupla son ouïe lorsqu'il le porta à l'oreille. Non loin de lui, Pipo rangea précautionneusement dans son sac un pot d'onguent qui, selon l'indication de l'étiquette, protégeait contre le froid. Il trouva également une fiole contenant une douzaine de feuilles de sorsain baignant dans un liquide conservateur jaune pisse, ainsi qu'une autre fiole scellée et recouverte d'une épaisse couche opaque de peinture noire. Pipo n'osa pas l'ouvrir, mais la conserva tout de même.

Hairbald avait ouvert d'autres tiroirs, et ce fut l'intégralité de la collection numismatique de Lahoric Redhorn qu'il découvrit. Le Kadaréen transvasa toutes les monnaies rares dans une poterie kilimorienne rouge et verte portant sur ses panses le plan d'un labyrinthe.

Duillin, à sa grande satisfaction, dénicha une vingtaine de flèches enchantées en argent et une corde d'arc en cristal souple des maîtres archers de Sondiar qu'il banda à son arc.

Enfin, Dakktron mit la main sur les parchemins magiques de Lahoric et les glissa dans sa large ceinture de cuir. Tout aussi heureux, Hairbald sortit, du dernier tiroir qu'il n'avait pas encore ouvert, une très belle épée, qui, pensa-t-il, remplacerait parfaitement celle qu'il avait oubliée au sommet de la colonne de Ponatrx le Stylite.

Pipo, de plus en plus fouineur, mit les doigts dans les trous de nez d'une statuette en bois, placée sur une tablette en pierre, dans un angle de la salle. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'une bibliothèque voisine pivota sous ses yeux, dévoilant un passage secret...

« Ouah ! fit Pipo. Il y a un passage derrière la bibliothèque. Regardez ! »

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE VIII

Chute libre!

Le passage donnait sur un escalier en colimaçon taillé dans la roche. Ils le descendirent tous les quatre à la queue leu leu. Dans l'ordre d'arrivée, Pipo, Dakktron, Duilin et Hairbald pénétrèrent dans une vaste crypte, illuminée par des lueurs enchantées. Les lumières tournoyaient entre les piliers de la salle. Les colonnes et les voûtes étaient peintes d'une belle couleur ocre, et les pans de plafond, délimités par les croisées des ogives, étaient recouverts d'un enduit bleu azur.

Comme des étincelles, les lueurs enchantées, déposées là par Lahoric, parcouraient la crypte en l'illuminant. Entre les colonnes, se dressaient des blocs rectangulaires transparents, de deux mètres de haut sur un mètre de large, à l'intérieur desquels étaient pétrifiés des corps humains...

Dakktron et Pipo se rapprochèrent d'un des corps prisonnier dans son bloc. Le magicien put lire une inscription en lettres d'or, gravée dans la roche transparente :

Edward Woodward le Crocheteur : De loin le meilleur dans son ignoble métier!

De leur côté, Duilin et Hairbald s'étaient arrêtés devant un autre bloc, sur la surface duquel l'Immortel lut la dédicace suivante :

Zelt le Zélateur : disciple plus empressé que zélé, plus intéressé que dévoué!

Hairbald contempla le cadavre demeuré intact, qui conservait sur le visage une expression contrariée.

Parmi les corps piégés dans les blocs, il y avait là, Max Tiruti le ribleur, Scaron le sycophante, Boglar le racledenard, Ox Zaar l'alchimiste, et bien d'autres encore...

« Et bien, fit remarquer Dakktron, nous voici en présence de la collection de trophées humains de Lahoric Redhorn. Suivez le guide : sur la droite figurent tous les voleurs qui tentèrent de dérober les biens de l'archimage gardés dans son château d'Endarath... et sur la gauche, nous trouvons un joli échantillonnage de disciples et d'apprentis sorcier dont Lahoric a jugé bon de se débarrasser. Ce Lahoric remonte dans mon estime, cette petite galerie de portraits est drôlement divertissante.

— Maître Dakktron, intervint Pipo, venez voir. Il y en a un de spécial par ici : il a les cheveux dressés sur la tête...

— Et quoi ? répliqua le magicien.

— Il est encore vivant ! » expliqua Pipo.

La dédicace donnait les renseignements suivants : *Estéban Grandboutant : apprenti devenu indésirable ! Pour l'anecdote : a survécu à l'immersion dans l'Olfal.*

« Par les huit yeux d'Asphonesh le Bigleux, c'est bien vrai ! L'impossible s'est produit : l'"olfalisation" du sujet n'a pas entraîné sa mort. Quelle terrible expérience a dû vivre cet Estéban Grandboutant !

— Quelle terrible expérience vit-il encore maintenant, corrigea Duilin. Estéban n'est pas mort.

— Et si on le faisait sortir ? proposa Pipo tout guilleret.

— Pourquoi pas, accepta le magicien. Après tout, rien ne l'empêche, je connais la formule de désolfalisation. Voyons un peu... ah oui, c'est ça :

“Estebanar Testastaros ! Olfalanil Fixatis Noctabaroc Lahorica Nulifior ! Sulssifluminatagénor Sixiti Exitator. Fanëclor Sovakor !” »

À l'écho de ces paroles, sorties des méandres de la mémoire arcanique de Dakktron le Fantastique, l'olfal se mit à fondre en dégoulinant le long du corps de l'infortuné Estéban Grandboutant. L'homme, que le magicien venait de tirer d'un sommeil sans rêves, était grand et mince. Il avait le visage émacié avec de grands yeux inexpressifs et une chevelure blanche aux longues mèches dressées sur la tête. On aurait dit une marionnette de théâtre faite pour provoquer les rires moqueurs des petits enfants.

Estéban Grandboutant ne tint pas sur ses jambes très longtemps. Hairbald s'interposa pour l'empêcher de tomber à la renverse.

« Eh l'ami ! le secoua Hairbald. Comment ça va ? Revenez à vous ; vous êtes sorti de l'olfal.

— Qu'est-ce que c'est qui me parle ? bredouilla Estéban encore sous le choc.

— Nous sommes des amis. Vous êtes libre. Souvenez-vous : Lahoric vous a immergé dans l'olfal, mais à présent c'est fini...

— Ah bon ! acquiesça Estéban sans comprendre ce qui se passait. Je me sens un peu vaseux... plutôt beaucoup, à vrai dire.

— Ça va aller, dit Pipo », qui fit boire à Estéban une gorgée de sa très forte liqueur.

Estéban Grandboutant revenait peu à peu à lui, et déjà Dakktron brûlait d'impatience de le questionner sur sa terrible expérience :

« Dites-moi, Estéban, quelle impression cela fait-il d'être plongé dans de l'olfal ? Ça doit être quelque chose, non ?

— Euh... fit Estéban. À la vérité, c'est moins désagréable qu'il n'y paraît. En effet, à peine condensé, l'olfal pénètre par tous les pores de la peau et remonte dans tout le corps jusqu'à la tête. Une drôle de sensation de frisson parcourt le corps. Un froid intense vous envahit. Je n'ai pas souffert très longtemps, car mon âme s'est rapidement décorporée.

— “Décorporée”, dites-vous ? répéta Dakktron qui désirait plus de précision à ce sujet.

— Oui, sans nul doute, j'ai décorporé. Je me suis retrouvé aspiré dans un canal de lumière... j'étais comme aspiré, et pour finir, j'ai gagné le seuil d'une immense porte, d'où une voix m'a arrêté. La voix disait, je m'en souviens parfaitement : “Qui es-tu ?” J'ai répondu très simplement en donnant mon nom, et la voix a répliqué : “Estéban Grandboutant, ton heure n'est pas encore venue, car tu n'as pas encore accompli l'œuvre de ta vie !” Je restais perplexe et attentif aux paroles prononcées, et la voix reprit : “Estéban, tu dois montrer le chemin à l'Elu afin qu'il triomphe de l'Esprit de Na Rog. Après quoi, les flots de la mort te submergeront et tu pourras gagner dans la joie la demeure éternelle de ma paix. Maintenant, retourne d'où tu viens et accomplis ton œuvre...” J'ai regagné mon corps prisonnier dans l'olfal et, avant de m'endormir, une vision de l'Elu a captivé mes yeux.

— Bon, soupira Dakktron, notre pauvre ami Estéban a perdu la raison. L'olfal aura dû pénétrer par ses narines et ravager son cerveau ! l'infortuné n'a plus toute sa tête. Mes amis, je vous prie d'avoir à son égard beaucoup de compréhension et de patience...

— Mais je ne suis pas fou ! protesta Estéban.

— Oui, c'est ça, répondit Dakktron comme s'il parlait à un enfant. Sachons, mes amis, qu'il ne faut jamais contrarier un fou. »

Estéban n'insista pas pour prouver sa bonne santé mentale. Il jugea le magicien trop buté pour parvenir à le convaincre, mais surtout, il avait à accomplir l'œuvre de sa vie, ce qui réclamait certainement beaucoup de diplomatie...

Dakktron, Pipo, Duilin et Hairbald s'interrogeaient sur ce qu'ils allaient faire désormais, lorsqu'Estéban les convia à le rejoindre au fond de la crypte, où il s'activait, caressant de fines colonnes murales et palpant un mur apparemment nu...

Un prodige se produisit : le mur du fond de la crypte disparut en s'élevant vers le plafond. Estéban s'engouffra dans l'espace dont il venait de libérer l'accès. Dakktron, Pipo, Duilin et Hairbald, sans réfléchir, le suivirent prestement. Le magicien alluma la sphère d'ambre de son bâton ensorcelé ; la lumière fusa dans la pièce secrète : c'était une salle circulaire, aux parois rugueuses ; en son centre, reposait, sur un sol en terre battue, une grande dalle rectangulaire et épaisse en rubellite.

À côté de la dalle de roche rutilante, rouge violacé, se dressait un lutrin en pierre taillée, sur lequel un morceau de parchemin brun et craquelé était déplié. Sans plus attendre, machinalement, Dakktron s'avança jusqu'au lutrin. Il lut à haute voix le texte contenu dans le parchemin :

« Sain de corps et d'esprit, moi, Lahoric Redhorn, en connaissance d'un péril de mort qui m'horrifie, ai décidé ici et maintenant de rédiger mes dernières volontés. Fait au château d'Endarath, à la date plus que symbolique du second levé paraménique de la lune sanglante de Vénos... »

Pris à mon propre piège, le labyrinthe de la vie se referme sur moi ; la puissance arcanique qui, autrefois, décupla mes pouvoirs aujourd'hui menace de m'engloutir dans ses ténèbres abyssales. Si je n'interviens pas, Eandarath disparaîtra.

Ezno, mon ami, je vais partir et il se peut que je ne revienne pas en vie. Dans un cas comme dans l'autre, un enchantement que j'ai prononcé me ramènera avant le lever du 3^e jour de Khan, vivant ou mort, à la surface du monde.

Alors, peut-être démasquerai-je le mystère du mal qui nous terrifie.

Si par infortune, la mort m'enlaçait malgré tout, accueille ma dépouille mortelle et prends les dispositions nécessaires pour son repos éternel.

Ezno, mon ami, je t'abandonne ma collection de pièces rares et antiques ; je sais que tu les chériras tout autant que moi, des mêmes mains avides. J'y ajoute ma bibliothèque de manuscrits d'alchimie, mes lexiques et guides de forge. Fais-en le meilleur usage maintenant qu'ils sont tiens ; je n'ai jamais ignoré que tu en parcourais en secret la substance lors de mes absences!

Pour ce qui est des grimoires, des ouvrages d'arcanes, des parchemins magiques, des recueils thaumaturgiques, des objets insolites et enchantés, je lègue ce trésor hétéroclite au roi d'Aquebanne, le Seigneur Sijaron III, avec l'espoir que sa gracieuse majesté fonde dans son royaume à partir de ces dotations une école de magie. Ezno, fais en tout cela pour le mieux.

*Que la victoire embrasse mon entreprise.
Lahoric Redhorn archimage,
volontés testamentaires ».*

« C'est plutôt sinistre, marmonna Pipo, qui commençait à se sentir mal à l'aise.

— Dites-moi, cher Duilin, demanda Dakktron imperturbable, quel jour sommes-nous ?

— Nous sommes très exactement, et mon père Rhûmnil ne me démentirait pas, le 10e jour de Khan le fatal. Ce qui veut dire que Lahoric doit-être mort à présent puisqu'il n'est pas revenu selon le délai qu'il s'était imparti !

— Mais sa dépouille est introuvable, fit remarquer Hairbald. Je ne vois aucun corps sur la dalle de rubellite, ni même en dessous. La roche est translucide, et pourtant aucune forme n'en ressort...

— Cher Hairbald, Duilin dit juste, expliqua Dakktron, qui inspectait la dalle rougeoyante. Regardez bien, mes amis. La surface de la rubellite est mouchetée de petites pellicules noires. Attendez, je vais approcher la lumière de mon bâton, vous verrez mieux... La rubellite a une propriété curieuse que vous ignorez peut-être ? Chauffée, la rubellite attire à elle les cendres ! Lahoric a été carbonisé et ce sont ses cendres qui parsèment la dalle !

— Aïe ! lâcha Pipo contrarié. Ça sent le roussi !

— Nous ne devrions pas nous attarder davantage en ce lieu, proposa Duilin...

Mais alors que Dakktron, Duilin, Pipo et Hairbald s'apprêtaient à rebrousser chemin, Estéban Grandboutant s'approcha du lutrin, retourna le parchemin de Lahoric et déclama la formule magique qui se trouvait inscrite au dos du testament :

« Ispitifior Karkapine Oulapodo Crochenikol Ansilio Matèspon : Crocavil Sinistratagemme Exili Sistëmiac Extirpasse Dëmens ! »

Hairbald eut juste le temps de tourner son regard vers Estéban qui sembla lui confirmer d'un hochement de la tête qu'il venait d'accomplir son œuvre...

Estéban, Duilin, Dakktron, Pipo et Hairbald furent emportés dans un espace illimité, baigné de ténèbres oppressantes.

Ils se virent, à la lueur du bâton du magicien, tomber en tournoyant dans la nuit d'un puits sans fond. C'était un puits noir, sans parois visibles ni palpables. Il n'y avait plus que leurs corps qui descendaient lentement en tournant sur eux-mêmes, perdus dans l'obscurité déserte et froide...

Hairbald fut saisi d'effroi. Le doute se fit en lui. Son esprit lui infligea le supplice tant redouté de croire revivre une hallucination. Le Kadaréen lâcha la céramique kilimorienne et les pièces de monnaie qu'elle contenait se déversèrent en flottant dans le vide...

« Non ! hurla-t-il dans un cri horrifié.

— Qu'y a-t-il, Hairbald ? demanda Dakktron qui s'amusait à décrire des figures de style, avec son corps lâché dans le vide.

— Cela ressemble tout à fait à l'idée que j'avais pu me faire du néant, commenta Duilin en tournoyant.

— Quand s'arrête-t-on ? demanda Pipo.

— Je suis devenu fou », gémit Hairbald, emporté par le désespoir.

Ils tombaient, descendant toujours plus profondément. La sensation du vide alentour asphyxiait leurs sens. Il n'y avait plus, ni hauteur, ni largeur, ni profondeur estimables, rien qu'un vide immense où n'existait qu'eux-mêmes.

Hairbald couvrit ses yeux de ses mains.

« Nous n'allons pas tarder à connaître ce qui nous attend, estima le magicien...

— Esteban ! lança Duilin, si nous en réchappons, vous mourrez de ma main ! Vous n'êtes qu'un furieux fanatique dénué de tout scrupule ! Croyez-moi, vous mourrez !

— Peu m'importe ! rétorqua Estéban. J'ai accompli mon œuvre...

— Qui a eu l'idée géniale de le sortir de l'olfal ? demanda Pipo.

— C'est toi, tête de linotte, rappela Dakktron avec un mélange de sévérité et d'amusement dans le ton de la voix.

— Oh, regardez ! cria Pipo. Un fil rouge brille dans la nuit, là-bas, au fond...

— Je m'en doutais, expliqua le magicien. Dans toute quête, il y a toujours, à un moment ou à un autre, à affronter l'épreuve du "fil rouge".

— A-t-on droit à un joker ? s'enquit Pipo.

— Non ! coupa Estéban.

— Mais de quoi je me mêle ! s'emporta Dakktron. Vous commencez à nous agacer à la fin. C'est notre épreuve ! Vous n'êtes là qu'en tant que témoin, et les témoins se taisent dans ce genre de circonstances. Croyez-vous que nous soyons assez lâches pour refuser d'affronter notre destin ? Je suis Dakktron le Fantasque et l'on ne m'a jamais dicté ma conduite...

— Attention ! nous sommes à portée du fil rouge », avertit Duilin.

Pipo, Dakktron, Duilin et Estéban s'agrippèrent au mystérieux fil rouge tendu dans l'immensité noire opaque. Les extrémités du fil rigide et lumineux se perdaient dans la nuit.

Au contact du fil rouge, la sensation de chuter cessa. Hairbald, quant à lui, sans ôter ses mains de ses yeux, continuait de tomber dans le vide glacé.

« Hairbald ! que faites-vous ? cria Duilin. Accrochez-vous au fil ! »

Le Kadaréen s'enfonçait dans la nuit et ses compagnons le perdirent bientôt de vue...

Pour leur part, Pipo, Dakktron, Duilin et Estéban avaient retrouvé une dimension palpable. Ils venaient d'échapper à l'odieuse sensation de chute permanente. Ils pendaient désormais dans le vide, les mains agrippées au fil rouge...

« L'Élu est parti pour un grand voyage... »

— Estéban, vous n'êtes qu'un vicieux gredin ! grogna Pipo.

— Bon, assez ! coupa Dakktron. Nous allons suivre une des directions le long du fil. Nous finirons bien par parvenir quelque part. Le fil doit bien avoir une extrémité attachée à quelque chose, non ?

— Pipo, avez-vous une corde dans votre sac ? demanda Duilin.

— Oui, j'ai toujours avec moi dans mon sac à dos mes très solides douze mètres de corde en lin tressé.

— C'est parfait, lancez-moi une des extrémités de votre corde... Et vous, Dakktron, sauriez-vous créer des anneaux ?

— Je n'ai pas les outils nécessaires pour forger dans l'immédiat des anneaux magiques. Voyons, soyez un peu raisonnable dans vos demandes !

— Je ne vous parle pas d'anneaux magiques, mais de vulgaires anneaux du style de ceux qui coulisent le long des tringles de rideaux dans les maisons.

— Vous déraisonnez ! Est-ce bien le lieu et le moment choisis pour parler d'aménagement de fenêtres et de décoration d'intérieur ?

— Écoutez-moi au lieu de dire n'importe quoi ! répliqua sèchement l'Immortel. Placez les anneaux invoqués autour du fil rouge, après quoi nous y ferons passer en boucles la corde de Pipo. Nous pourrons ainsi poser nos pieds sur la corde et progresser à l'aide de nos mains en tirant sur le fil rouge inamovible.

— Comme si je n'avais pas compris ce que vous vouliez faire ! riposta Dakktron, vexé.

Le magicien fit apparaître cinq anneaux lumineux jaunes que traversait le fil rouge ; de sa main, il les fit courir le long du fil et vérifia ensuite leur solidité en tirant dessus.

— Ça tient.

— Maintenant, reprit Duilin, nouez l'extrémité de la corde au premier anneau sur le fil rouge ; puis faites passer le reste de la corde par les anneaux suivants. Enfin, fixez l'autre extrémité de la corde au dernier anneau encore libre. C'est bien... Nous pouvons chacun, maintenant, prendre place entre deux anneaux en posant les pieds sur la corde et en nous tenant au fil rouge par les mains. Essayons... »

Ils pendaient donc ainsi, les mains accrochées au fil rouge, leurs pieds prenant appui sur la corde. Les corps s'équilibraient mutuellement et la corde ployait entre deux anneaux de façon différente selon le poids des apprentis funambules. Pipo se tenait tout de suite après Dakktron, qui se trouvait lui-même à une extrémité du dispositif ; le poids du magicien était contrebalancé par celui d'Estéban Grandboutant, placé à l'autre extrémité, et par celui de Duilin.

« Bon ! et bien par où va-t-on maintenant ? demanda Dakktron. À droite ou à gauche ?

— Peu importe, lâcha Estéban. À droite comme à gauche, c'est une mort assurée qui nous attend.

— Vous commencez vraiment à nous taper sur le système nerveux ! s'emporta Duilin. Je vous somme de vous taire sur le champ !

— Voyons, Estéban, le réprimanda gentiment le magicien, faites un peu preuve d'optimisme, dégagez des ondes positives. Vous verrez, ça permet de réaliser des prouesses. Par Kianfarh, quelle incroyable situation ! Sachez relever les défis. L'homme est né pour les défis.

— Prend-on à gauche ou à droite ? s'impacienta Pipo.

— Bon, je prends la tête des opérations, déclara Dakktron. En avant à ma suite. »

Ils partirent donc sur la gauche... Les anneaux glissaient le long du fil rouge et les apprentis funambules progressaient en tirant sur leurs bras. Le dispositif fonctionnait. Ils avançaient tranquillement sans trop de peine.

Le temps s'écoulait. Leur progression se prolongeait dans la nuit sombre de ce lieu que hantait le néant. Le fil courait toujours devant eux, sortant de l'obscurité sans s'interrompre...

« C'est encore long ? demanda Pipo. Quelqu'un sait-il où nous allons ?

— Estéban, vous nous avez fait beaucoup de cachotteries depuis le début, rappela Dakktron ; il serait peut-être temps de nous en dire un peu plus...

— Bientôt, notre sort sera réglé ! prophétisa Estéban. Voyez plutôt ce qui arrive le long du fil rouge devant nous... »

Glissant le long du fil, une espèce d'énorme bouclier aux allures de carapace se rapprochait ! Sa taille était gigantesque, et en son centre, d'où semblait émaner le fil rouge, brillait une pierre précieuse de la taille d'un poing. C'était comme un rubis, à l'intérieur duquel crépitaient des flammes aveuglantes de lumière.

« Qu'est-ce que c'est ? se risqua à demander Pipo.

— Un truc qui ne me dit rien de bon, commenta Dakktron.

— Vite, faisons demi-tour », préconisa Duilin.

Ils se mirent à tirer de toutes leurs forces sur le fil rouge, espérant s'éloigner rapidement. Mais l'écu titanesque gagnait sur eux de plus en plus de terrain. Son rubis scintillait de plus en plus intensément.

Dakktron fit passer son bâton dans sa ceinture déjà encombrée de tous les parchemins de magie de Lahoric. Il sortit de son escarcelle l'amulette de Dzakab. Quand, tout à coup, plus terrifiant et plus assourdissant que le feu de la foudre, vint jaillir du rubis de l'écu, un éclair zébré d'étincelles crépitantes et aveuglantes. L'éclair avait l'éclat d'un embrasement de phosphore, mais était rouge incandescent comme des braises sur lesquelles on aurait soufflé.

Dakktron eut tout juste le temps de prononcer la formule de Dzakab :

« Rakadaï Sinna Oktavar !

Rakadaï Sinna Lokbar !

Dzakabaï Nekdal Tsour ! »

L'éclair de lumière dévorante fut absorbé par l'amulette dans un sifflement strident à déchirer les tympan ! Dans la main du magicien, le miroir de l'amulette fumait...

Le rubis de l'écu qui leur faisait face écumait de lumière. Une puissance terrible s'y concentrait à nouveau, prête à exploser d'un instant à l'autre.

Sans plus attendre, Dakktron proféra une fois encore :

« Rakadaï Sinna Oktavar !

Rakadaï Sinna Lokbar !

Dzakabaï Nekdal Tsour ! »

Le long du fil rouge courut un nouvel éclair écarlate vrombissant...

L'amulette, en absorbant la décharge, fondit dans la main du magicien, qui secoua de douleur sa main, lâchant le précieux objet qui plongea dans la nuit...

« Nous sommes perdus ! hurla Dakktron. C'est là ma dernière "kianfarhonade"... »

Mais soudain, le terrible bouclier au rubis bascula, et le fil rouge qui en émanait se redressa. Dakktron, Duilin, Pipo et Estéban furent très vite emportés, aspirés vers le haut. Le néant qui les entourait fut bientôt envahi par un vacarme assourdissant. Dakktron, Duilin, Pipo et Estéban remontaient comme des flèches d'où ils étaient venus.

Sur le chemin accéléré de leur retour, ils croisèrent, à leur plus grande stupéfaction, des morceaux du château d'Endarath qui tombaient, sombrant dans le néant. Passèrent sous leurs yeux médusés, des pans de murs sur lesquels crépitaient encore des éclairs musicaux, des nuages d'ardoises arrachées aux toits, du mobilier, des bibelots, des pièces d'armure des manufactures de Lërskin, des bouts de passerelles et du pont, des lampadaires clignotants, des livres et des affaires en tous genres... Un véritable cataclysme défilait à côté d'eux.

La dépouille d'Endarath sombrait en se disloquant dans le néant tandis que Dakktron, Duilin, Pipo et Estéban remontaient à une vitesse prodigieuse vers la surface du monde des vivants.

Le magicien, l'Immortel, le petit homme et le disciple de Lahoric plongèrent dans une épaisseur liquide qu'ils traversèrent comme des bolides. Les quatre hommes se retrouvèrent aussitôt propulsés dans les airs ! Ils purent, un bref instant, contempler l'étendue du désastre : les ruines d'Endarath finissaient de se disloquer dans l'eau bouillonnante du lac, qui jadis entourait le château. Mais leur vol s'interrompit net. Ils plongèrent à nouveau dans l'eau. Toutefois, le plongeur s'effectua dans un sens plus conventionnel cette fois-ci, du haut vers le bas.

Leurs corps éclaboussèrent la surface de l'eau déchaînée et s'enfoncèrent, entourés de myriades de bulles, dans le lac. C'était une fois de plus un nouveau bain forcé !

L'eau bouillonnait. Des spirales tournoyantes creusaient sa surface. Estéban Grandboutant, qui à l'évidence ne savait pas mieux nager qu'une pierre, coula à pic, aspiré dans un siphon. Pipo gagna rapidement une berge, car il était heureusement tombé au bord du lac. Duilin crawlait efficacement jusqu'à la rive, sur laquelle il s'affala, épuisé. Quant à Dakktron, il aborda un îlot, constitué des derniers restes de ce qui fut la fabuleuse demeure de Lahoric Redhorn. Et lorsque les eaux se calmèrent, le magicien rejoignit à la nage la berge, où l'attendaient Duilin et Pipo.

« Quelle poisse ! jura le magicien, les parchemins de sort de Lahoric sont perdus. Même en les essorant pendant des siècles, on n'en tirerait plus rien ! Tout ça pour du vieux papier mouillé dégoulinant d'encre...

— On a la vie sauve, rappela Duilin. N'est-ce pas le principal ?

— Ce n'est pas le cas de tout le monde, contesta Pipo. Estéban a disparu sous les flots...

— De toute manière, je lui aurais repris la vie. Si Hairbald est maintenant mort, c'est de la faute de ce dangereux maniaque de la magie et des folles prophéties.

— Non, Hairbald ne peut pas être mort ! s'opposa Pipo. Il s'en sort à chaque fois. Dakktron, vous l'avez vous-même déclaré solennellement par Kianfarh : Hairbald est son disciple. N'a-t-il pas traversé le Grand Reg des douze mille colonnes ? N'a-t-il pas traversé la Chevelure océane ? Ne traversera-t-il pas les eaux des profondeurs d'Endarath ?

— Cette fois, se désola Dakktron, je crains qu'avec ou sans Kianfarh, Hairbald soit perdu...

— Ce n'est pas possible, il doit s'en sortir ! Rien ne peut arrêter l'audacieux Kadaréen.

— Si ! Car ce qui nous a attaqués est l'abomination même... Je sais, maintenant, d'où venaient les incroyables pouvoirs de Lahoric. Le fou les puisait dans les profondeurs innommables du lac sur lequel il avait bâti sa demeure. Lahoric, tu n'étais que l'archimage des démons ! Tu es mort, terrassé par des sortilèges incontrôlables. Moi, Dakktron le Fantasque, je vis parce que ma magie, moi, je l'ai apprise sur le bout des doigts aux cours de laborieuses et douloureuses années d'études. Ah ! tu as voulu griller les étapes : vois ! Tes cendres désormais collent à la rubellite pour l'éternité ! Le fou meurt de sa folie... Maintenant mes amis, oublions ce qui s'est passé... Il vaut mieux faire ainsi.

— Mais Hairbald ! s'indigna Pipo.

— Il est mort », articula péniblement Dakktron...

Tout autour d'eux, les berges du lac étaient ceinturées vers l'extérieur par une très haute et longue muraille circulaire, dans laquelle deux passages avaient été percés. Les deux passages se faisaient face, au nord et au sud, de part et d'autre de l'étendue d'eau.

« Comment allons-nous sortir ? demanda Pipo. Les murailles sont trop hautes et trop lisses pour être escaladées.

— Il nous faudra, cette fois-ci, expliqua Dakktron, traverser le labyrinthe. J'en aperçois deux accès... À en juger par la position du soleil, cet accès-là est au nord ; c'est donc celui-ci que nous prendrons...

— Faux ! coupa Duilin. C'est l'autre passage qu'il faut prendre. Contournons le lac pour en rejoindre l'issue.

— Vous délirez, cher ami, renchérit Dakktron. Le passage en question est plein sud ; nous reviendrions sur nos pas.

— Et pourquoi pas !

— J'en conclus que vous renoncez à poursuivre la mission avec nous.

— Pas du tout, je désire toujours me rendre au nord pour trouver la Tour du feu des premiers-nés.

— Alors, expliquez-vous au lieu de tourner autour du pot !

— C'est simple, n'avez-vous pas remarqué les décors de la céramique kilimorienne trouvée par Hairbald, et dans laquelle il avait rangé la collection numismatique de Lahoric ?

— Non ! et puis nous n'avons plus l'objet en question pour en faire maintenant une analyse stylistique ! Vous n'avez vraiment rien d'autre d'intéressant à nous raconter ?

— Si, si, au contraire, c'est très important. Il y avait sur la panse du vase le dessin du labyrinthe...

- Il fallait le dire plus tôt, voyons !
- J’ai mémorisé le trajet à effectuer pour s’en sortir...
- Quelle mémoire ! fit remarquer Pipo.
- Eh oui, Rhûmnil mon père, dans mon jeune âge m’exerça la mémoire en m’obligeant à apprendre par cœur les tables astronomiques des confrères du Second Levé Eliaque.
- Oui, oui, on sait déjà tout ça, s’impatiente Dakktron, éccœuré. Bon, alors on vous suit, cher Duilin... »
- Pipo jeta un dernier coup d’œil en arrière vers les eaux du lac devenues sombres et calmes...
- Duilin, Dakktron et Pipo traversèrent ainsi, sans se perdre, les méandres du labyrinthe de Lahoric Redhorn. Ils sortirent donc au nord et retrouvèrent la lumière qu’ils avaient un moment quittée en parcourant le dédale souterrain.

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE IX

Le Grand Oméron

À l'extérieur du labyrinthe, il faisait grand beau temps. Duilin, Dakktron et Pipo respirèrent amplement l'air frais qui s'offrait à eux. Ils jetèrent ensuite un œil alentour. Quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils virent, le long d'un chemin de dalles hexagonales qui partait du domaine de Lahoric vers le nord, un couple suspendu en l'air par les pieds !

Un homme et une femme donc, aux longues chevelures blondes, s'agitaient la tête en bas à deux mètres du sol, retenus par les pieds à une corde qui était accrochée dans le ciel ! Pipo avait beau chercher du regard l'extrémité de la corde, il ne la trouvait pas : elle disparaissait, après une dizaine de mètres, dans la clarté bleutée du ciel. La chose était fort étrange et Dakktron ne put s'empêcher de penser qu'il s'agissait là, très certainement, de la dernière des nombreuses plaisanteries du défunt Lahoric.

« Eh, là ! L'homme et la femme, que vous est-il arrivé ? demanda le magicien.

— Au lieu de bavarder inutilement, détachez-nous ! cria la femme.

— Faites ce qu'elle vous dit, maugréa l'homme attaché avec elle.

— Mais c'est vous, cher Mordril, s'exclama Duilin, qui venez de reconnaître, en la personne de l'homme, le capitaine de la Garde d'honneur.

— Oui, c'est bien moi ! Coupe donc cette foutue corde, Duilin. »

L'Immortel s'empara de son arc. Il glissa une flèche sur le bois de l'arme, lissa l'empennage et plaça l'encoche sur la nouvelle corde enchantée trouvée chez Lahoric. La décoche fut parfaite et la flèche siffla, coupant d'un coup net au passage la corde tendue dans le ciel.

« Attention à la chute », cria Pipo à l'homme et à la femme subitement libérés.

Mais... défiant les lois de la nature, les corps de l'homme et de la femme ne chutèrent point ! Au contraire, ils furent emportés dans les airs, tirés toujours plus haut par la corde...

« Par Kianfarh ! quel est donc ce prodige ? lâcha Dakktron.

— Faites quelque chose pour eux, intervint Duilin en voyant le magicien observer passivement l'étrange phénomène.

— Ça n'arrête donc jamais ? se découragea Pipo.

— Bon, bon, laissez-moi réfléchir, se réveilla le magicien. Donc, il s'agit, selon toute vraisemblance, d'une corde magique ou enchantée, mais la différence n'est qu'infime. Quoique...

— Dépêchez-vous, s'emporta Duilin, bientôt nous ne les verrons même plus !

— Oui, oui, je vais trouver... il n'y a pas à s'inquiéter, qu'elle soit magique ou enchantée, mais cela n'a pas d'importance, une corde reste une corde...

— Vous délirez ou quoi ? Remuez-vous, c'est une question de vie ou de mort !

— Et bien je connais une formule magique pour arrêter l'ascension de la corde.

— Alors, qu'attendez-vous pour la prononcer !

— C'est donc bien vous, cher Duilin, qui l'aurez voulu ?
— Bien sûr que je le veux !
— Soit. "Nouage, desserre ton étreinte !"
— C'est aussi simple que cela ? s'étonna Pipo.
— Aussi simple que cela... encore faut-il connaître la bonne formule !

— Et maintenant, demanda Duilin, que va-t-il se passer ? »
Du haut du ciel, l'homme et la femme revenaient en chutant à travers les airs...

« Mais ils tombent comme des bolides ! sursauta l'Immortel. Ils vont s'écraser !

— C'est affreux, sanglota Pipo qui cacha ses yeux dans ses mains.

— Cher Duilin, je vous avais prévenu, rappela Dakktron. C'est vous qui l'avez voulu ! Evidemment, une fois libérés de l'étreinte de la corde, il y avait des chances que les captifs chutassent... Les lois de la nature, là où s'arrête la magie, reprennent leurs droits...

— Dakktron, vous n'êtes qu'un fou dangereux et vous ne valez guère mieux que ce Lahoric Redhorn !

— En cet instant tragique, vous ne devriez pas, cher ami, tenter de me vexer, mais plutôt chercher à solliciter de ma part un nouveau sauvetage magique.

— Vous pouvez donc encore les sauver ?

— Oui, mais il faudra me le demander respectueusement... »

L'homme et la femme descendaient rapidement ; ils se rapprochaient de plus en plus dangereusement de la surface du sol...

« Maître Dakktron, votre susceptibilité en cette situation dramatique est malvenue. Faites vite ce que vous avez à faire !

— Je crois, cher Duilin, que vous n’avez toujours pas compris. Une formule adéquate s’impose.

— C’est une question de vie ou de mort. Il n’y a pas le temps pour des enfantillages.

— Et bien, débrouillez-vous...

— Mais vous êtes complètement cinglé !

— Vous ne faites vraiment rien pour arranger la situation.

— Vous plaisantez ! C’est à vous de redresser la situation !

— Vous devez avant tout redresser le tort que vous m’avez causé en me comparant à ce freluquet de Lahoric !

— Soit ! puisque vous y tenez, je vous dirai donc que vous êtes le plus inspiré des disciples de Kianfarh. Et sachez-le, je le pense sincèrement, bien que dans mon esprit cet aveu ne soit en rien un compliment, loin de là !

— Là, vraiment, Duilin, vous me flattez. Vraiment, ce que vous venez de dire, me touche tout particulièrement... je vais donc opérer le sauvetage magique promis : “Loundal Bolo Mandor. Duo Solo Sonol !” »

Un épais coussin d’air enchanté se déploya instantanément à l’endroit prévu de la chute de l’homme et de la femme. La magie à peine invoquée, le couple s’échoua de justesse sur la poussée d’air lancée par Dakktron. L’homme et la femme rebondirent plusieurs fois de suite sur le matelas d’air pulsé invisible et se stabilisèrent enfin sur leurs jambes, pour retrouver sans heurt, un peu plus bas, le contact avec le sol.

La corde enchantée tomba à son tour en s’enroulant sur elle-même. Duilin la ramassa et la rangea précautionneusement dans sa besace.

Tout de suite après quoi, l’Immortel présenta à ses compagnons Dakktron et Pipo, le capitaine Mordril noire brillante et sa femme Frigg la farouche.

Les deux époux parlaient peu, gênés d'avoir été surpris en une si indélicate posture, accrochés dans les airs. Pour un capitaine de la Garde d'honneur, la situation paraissait quelque peu honteuse et il valait mieux ne pas trop en reparler.

Frigg répondit évasivement aux questions que lui posa Dakktron. Le magicien apprit cependant que le couple avait traversé la mystérieuse forêt de Pimprenelle, mais il ne parvint pas à savoir pourquoi ni comment...

Duilin était embarrassé, car il savait devoir garder secrète leur mission, cependant, Frigg et Mordril semblaient vouloir rester encore avec eux... Le couple s'entretenait à voix basse, en privé :

« Mordril, dis-moi, qu'est-ce que l'on fait, maintenant ? Nos hommes sont de l'autre côté de la forêt. Est-ce que l'on tente à nouveau une traversée, guidés par ta précieuse Alkarafaroth ?

— Non, je veux ce maudit papillon !

— Chéri, oublie l'Oméron. Rappelle-toi que nous avons une mission...

— Je veux t'offrir ce papillon ; il sera magnifique piqué dans tes cheveux. »

Mordril caressa le visage de Frigg, puis il passa ses doigts dans les cheveux blonds entremêlés de la jeune femme.

Duilin, Dakktron et Pipo les observaient, intrigués. Que pouvaient-ils se raconter ?

Le couple s'embrassa, puis Mordril tira sa belle épée de son fourreau de cuir noir. Pipo eut un mouvement de panique. Le long de la lame scintillante coulait lentement une aura de lumière bleutée... Le capitaine la tenait devant lui, les bras tendus, la pointe tournée vers l'horizon.

« Alkarafaroth, cherche ! »

Le capitaine dirigeait son épée aux quatre points cardinaux lorsqu'elle s'immobilisa dans une direction précise.

« Nous poursuivrons au nord-est », dit-il.

Duilin sursauta. C'était la direction de la Tour du feu des premiers-nés !

Pipo, quant à lui, respirait mieux. Il avait cru un moment que la menace de l'arme pouvait pointer vers lui.

« Que cherchez-vous, au juste ? » demanda Duilin, tout à coup inquiet.

Mordril ne répondit rien, et tandis qu'il rengainait son arme, il siffla... Deux magnifiques chevaux blancs aux robes soyeuses apparurent en galopant vers lui. Le capitaine et son épouse grimperent agilement en selle.

Duilin attrapa la bride du cheval de Mordril :

« Vous nous quittez ? demanda soudainement l'Immortel.

— Le monde est vaste et les routes sont nombreuses, mais nous nous reverrons. Adieu, l'ami... »

Frigg et Mordril éperonnèrent vivement leurs montures et s'élancèrent au galop dans la plaine en poussant de grands cris sauvages...

« Par Kianfarh, quel couple étonnant ! déclara Dakktron.

— Où vont-ils ? D'où viennent-ils ? soupira Duilin qui n'aimait pas ne pas savoir.

— Ils ont des chevaux, eux, au moins », dit Pipo que la perspective de la longue marche à venir rendait bougon.

Ils ramassèrent leurs quelques affaires et s'en allèrent à leur tour, mais à pied...

Le paysage était dégarni, une plaine s'étalait devant eux paresseusement. L'horizon était légèrement bosselé, mais Duilin ne distinguait rien de particulier au loin. La plaine s'étendait à perte de vue, couverte d'épineux, de touffes d'herbes rousses, et de restes de vieux arbres dévorés par des Dendrophyles Rouges. Sur les troncs rescapés poussaient des épaisseurs rugueuses de lichens couleur moutarde.

Alors qu'ils avançaient, leurs pieds soulevaient des paquets de poussière fine et brune. Pipo s'arrêta pour boire ; assis sur une vieille souche, il déboucha sa gourde et but bruyamment à grandes gorgées.

« Soyez économe, lui fit remarquer Duilin, la route est peut-être encore longue.

— Où sommes-nous, au juste ? demanda Dakktron.

— Je ne sais pas trop, cependant, l'aspect semi-désertique de cette steppe me fait penser que nous approchons des terres arides de l'Odja-Däro.

— À la bonne heure ! espérons seulement que la tour sera au rendez-vous.

— Si elle est là-bas, en tout cas, elle ne s'envolera pas. Et puis, si mon père y a vécu, c'est qu'elle existe.

— Bon, dépêchons-nous, j'ai hâte d'y être. Surtout, n'oublions pas le service du roi, il faut y arriver avant que ne commencent les combats aux Marches du Nord. Allez, Pipo, presse-toi, la pause a déjà assez duré.

— Engagez-vous, engagez-vous, qu'il disait ! "Vous serait-il agréable d'ouvrir cette porte au nom du roi ?", qu'il disait, l'autre. La bonne blague ! Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour satisfaire son roi ? »

Le petit homme se plaignait, mais il reprit quand même la route. Que pouvait-il faire d'autre ?

Ils soulevaient beaucoup de poussière et leurs pas se firent plus lourds. Ils marchaient depuis des heures quand, tout à coup, Duilin invita ses compagnons à regarder sur leur gauche...

Dakktron et Pipo virent un nuage de poussière qui grossissait en se rapprochant...

Deux cavaliers surgirent à une centaine de mètres devant eux, traversant la steppe à la poursuite d'une lumière dansante.

Au même moment et sans qu'il le commande, Duilin vit son bracelet en or se mettre à briller avec éclat. Pipo et Dakktron s'aperçurent du prodige avec surprise. Que se passait-il ?

Le couple de cavaliers qui passait sous leurs yeux, poursuivait un papillon lumineux. À chaque mouvement d'aile, le bel insecte lançait des feux de lumière et répandait autour de lui des flots de poudre d'or.

Le bracelet de Duilin étincelait de plus belle... L'Immortel sentit monter en lui un désir d'une rare puissance. Une incoercible tentation s'empara de sa raison et la soumit. Un sentiment étrange et nouveau chez Duilin, la cupidité, le poussa à vouloir capturer le Grand Oméron, le papillon d'or.

Dakktron et Pipo virent l'Immortel s'élancer en courant à la poursuite du papillon...

A présent, ils étaient trois en train d'essayer de capturer le fantastique insecte rutilant. Ils chargeaient à sa conquête en suivant sa traînée dorée. Le capitaine Noire Brillance hurlait à chaque fois qu'il manquait sa proie, Frigg poussait des cris stridents et sauvages à faire dresser les cheveux sur la tête et

Duilin bondissait en tous sens, projetant autour de lui autant de lumière que le papillon !

C'était à voir un drôle de spectacle. Il y avait dans cette entreprise, dans cette chasse au papillon, de la bouffonnerie, de l'avidité, de la rage et de l'orgueil. La sagesse de Duilin avait cédé la place à une tout autre chose, incontrôlable et inconnue, génératrice de forces surnaturelles...

Quant à Mordril, défié et presque tourné en dérision, pour lui, seule ne comptait plus que la capture du Grand Oméron. Ses soldats, ils les avaient oubliés, sa mission, en avait-il jamais eu une ? Dans son esprit, tout se résumait alors à attraper le maudit insecte.

Dakktron et Pipo les observèrent un long moment puis les virent s'éloigner de plus en plus loin et disparaître finalement à l'horizon...

Le magicien et le petit homme, sans échanger de paroles pour économiser leur souffle, reprirent leur route à travers la steppe sèche et grise.

Le soleil roulait dans le ciel. Les heures s'écoulaient lentement. La monotonie du lieu pesait sur les cœurs, naturellement enclins en cette atmosphère à éprouver de la lassitude.

En fin de journée, entre chiens et loups, dans les couleurs blafardes du jour fané, Dakktron et Pipo pénétrèrent dans une sombre forêt. Le magicien croyait avoir atteint l'Odja-Däro, mais il se trompait.

Devant eux, balançaient les cimes des arbres d'une dense chevelure végétale. Sous le front des feuillages entrelacés, ils avancèrent, descendant des talus moussus, escaladant des

blocs granuleux usés par le temps. Dans le modelé des rochers bombés couraient les racines d'augustes cèdres et de vénérables chênes. De l'humus reposait dans des cercles de végétation basse, où poussaient de jeunes ormeaux.

Il faisait nuit. Dakktron invoqua le pouvoir lumineux de son bâton arcanique. Les ombres des troncs et des feuillages dansèrent autour des deux visiteurs ; isolés parmi la masse des bois, ils poursuivirent leur progression, séparés l'un de l'autre par des brassées de fougères qui se refermaient sur eux à leur passage.

Il n'y avait pas de bruit dans la forêt. Pipo en fit la remarque à son compagnon magicien. À cause de cela, ils ne s'arrêtèrent point, et ce malgré l'énorme fatigue qu'ils ressentaient, cherchant à traverser au plus vite et d'un seul trait cet espace forestier perdu du monde des hommes.

Après deux nouvelles longues heures d'une marche harassante, Pipo et Dakktron furent frappés du changement qui s'opérait sous leurs yeux dans le sein de la forêt. Les troncs des arbres revêtaient des formes nocturnes plus profondes que la nuit elle-même. Des bras des branches pendaient jusqu'au sol des lincaux de lichens chargés par le temps de poussière, d'insectes morts, de moisissures et de vieilles toiles d'araignée.

L'atmosphère oppressait, et dans cet univers clos fantastique, l'esprit s'inquiétait et cherchait à s'évader de là au plus vite.

Le magicien et le petit homme marchèrent jusqu'à l'épuisement pour fuir ce lieu, mais en vain : terrassés par la fatigue, ils s'écroulèrent de sommeil entre les racines d'un arbre millénaire...

Le rêve emporta Pipo en des terres inconnues, après lui avoir entrouvert ses portes de corne ou d'ivoire...

... Au lointain, un épais manteau de brume déroulait ses bras innombrables et tentaculaires depuis les eaux troubles et stagnantes de marais immenses. Plus proche à l'œil, mais à une distance déconcertante cependant, au contact d'une forêt étagée de sapins gris acérés, s'effiloçaient les manches blanches cotonneuses en provenance du marécage... Le visionnaire se tenait, face à ce spectacle d'une lenteur intarissable, sur le créneau d'une haute muraille, noire et visqueuse, scintillante comme la suie d'un âtre. Autour de lui, on se battait ! Une armée, puissante, fantastique, se heurtait à la citadelle, grouillant et bruissant au pied de l'obstacle. Les assaillants, parvenus sur le parement de pierres au péril de mille morts, étaient d'une beauté suffocante. La rage de vaincre creusait leur visage d'une expression sauvage ineffable. Douleur, tension, hargne et mépris de la mort sculptaient leurs traits en jeux d'ombres saillantes d'une férocité sublime. Il en suffisait d'un seul, courant le long des créneaux, pour semer la terreur et la mort parmi les défenseurs ! De sa lance à double entrée, il transperçait tous ceux qui tentaient de le repousser. Dans leurs livrées vert d'eau et lavande, les défenseurs tombaient sous ses coups parfaitement ajustés ou alors se recroquevillaient-ils contre un mur pour échapper au massacre. Le rêveur vit un soldat vert et mauve caché dans l'encorbellement d'une tourelle, ses yeux enflammés pourpres dardant des regards fiévreux à travers les embrasures de son heaume. Mais ces yeux lui étaient familiers. Duilin ! Sous le casque se cachait l'Immortel... Au moment qu'il jugea opportun, il bondit dans le dos de l'assaillant et l'embrocha de sa lame courte effilée. Aussitôt ce coup vil porté, l'Immortel

retourna sa victime, l'empoignant par les épaules, pour qu'elle lui fasse face et lui infliger, expérience plus douloureuse que le métal en chair, la vision de son visage déformé sous son heaume rejeté en arrière ! L'autre hurla, et en mourut ! Les premières notes d'une mélodie insolite se firent entendre. Duilin réajusta son casque et s'en fut. Transporté en esprit, le rêveur pénétra dans une tour, dans une pièce étroite, où s'était réuni autour d'un orgue un curieux aréopage : une princesse jouait de ses belles mains sur le clavier de l'instrument, ses pieds menus effleurant de leur courte pointe des pédales, tandis qu'offrait de lui tourner les pages d'une antique partition un noble personnage aux yeux d'or et aux cheveux d'argent, et que les pressaient un monarque impérieux et un affreux rouquin borgne ! Un peu en retrait, dans le halo d'un candélabre qu'elle bordait de sa silhouette étincelante, les observait, déconcertée, immobile, silencieuse, Coralysse ! Coralysse ? s'étonna soudain l'arpenteur onirique, qui, revenu de sa surprise, reprit incontinent le fil étonnamment entremêlé de la trame de son rêve. Duilin venait de repousser de sa face grimaçante atroce l'assaut de la horde des éphèbes, triomphant par sa laideur de l'armada époustouflante, dressé sur le rempart. Les notes fluides de l'orgue animaient plus encore étrangement ce spectacle irréel, l'aura sonore hissant la hideur à la hauteur d'un envoûtement. De retour dans la tour, l'orgue rendait les derniers sons requis, la princesse ayant déjà détaché ses mains précieuses de la surface ivoirine des touches. Coralysse était toujours là, mais en compagnie d'un beau jeune homme blond sur le visage duquel s'épanouissaient des traits d'une ressemblance troublante. Dehors, le rêveur constata qu'il neigeait et que le tumulte de la bataille s'était tu, comme absorbé par l'ouate

froide subite qui imprégnait l'air nouveau. La citadelle reposait désormais, telle une scorie poisseuse, sur l'écrin immaculé d'un paysage de montagnes enneigées, surgi d'antipodes insoupçonnés...

Le rêveur survolait ce décor constitué à la hâte. Déjà, une longue colonne s'étirait des murailles de la citadelle vers un col proche poudré. Les soldats couleur vert d'eau et lavande rescapés de l'assaut avançaient tant bien que mal, lourdement harnachés, à travers le blanc velours épais tendu entre les cimes. Les entraînaient le monarque impérieux, le rouquin hideux, et l'aristocrate aux yeux d'or. Coralysse et son fils (?) – puisqu'il l'appelait "mère" –, ainsi que la princesse, suivaient en traîneau emporté par des chiens-loups. Anonyme parmi les soldats de la colonne, fondu parmi eux, Duilin s'abritait de son heaume et du tabar mauve et vert de la troupe intégrée. À son bras, étouffé sous une étoffe épaisse, billait un bracelet d'or éblouissant. Le rêveur chercha aussitôt l'Oméron, mais trouva une porte monumentale sise au pied d'une étourdissante montagne. Le bronze des portes représentait en relief une scène de bataille identique en tous points à celle qu'il venait de quitter, la face atroce de l'Immortel figée dans le métal terni dans toute sa lèpre. Sur la rondache d'un des défenseurs en bronze, le serrurier de Soucarie identifia, parmi son décor foisonnant, une pièce circulaire pivotante masquant une serrure miniature. La plus fragile des gâches retenait la porte la plus imposante qui fût ! De sa main armée de la clef de Lahoric, Pipo vainquit l'obstacle tenace. L'expédition s'engouffra par l'accès offert à sa progression un moment stoppée...

Un hall, aux dalles grises poussiéreuses, se déployait devant eux, irradiant de ses alignements de colonnes massives

carrées des ombres impénétrables. Il fallut se frayer un chemin sous l'effroyable masse menaçante à la lueur de torches qui rendait les volumes plus écrasants encore. Puis il y eut une seconde porte, métallique aussi, entre deux terrils de détritrus colonisés par des champignons difformes et malsains. Une nouvelle fois, se transformant dans la main du rêveur, adaptant sa taille et ses motifs aux vertus apéritives désirées, la clef magique de Lahoric livra le passage... Une route pavée, sertie de lichens fossiles, les entraînait toujours plus loin, toujours plus profond, sa pente se calmant cependant sur des paliers immenses, autour desquels se dressaient des villes troglodytes désertes, avant de reprendre son cours, interminablement. Combien de villes vides, combien de pavés usés avaient-ils parcourus ? Le champ de vision du rêveur semblait se réduire à ce réseau claustral. Quand, soudain, ils débouchèrent sous un dôme éclatant, aux proportions hors normes, son cul-de-four aussi vaste qu'un lac, à l'aplomb duquel reposait une dalle d'or d'où émergeaient les deux ailes déployées d'un prodigieux dragon ! Après un moment d'effroi, le rêveur put, en le survolant, constater que le monstre n'était que d'airain, et qu'une nouvelle serrure l'attendait au milieu du scellement géant... Les ailes s'engloutirent, un mécanisme éloquent faisant basculer la scène. Un trou, un puits béant, s'offrait à leurs pieds... De sa nuit montèrent des miasmes millénaires et des oiseaux fantômes aussitôt évanouis !

Ils descendirent dans le gouffre en suivant l'étroit escalier glissant taillé à flanc de parois vertigineuses et décrivant une spirale les éloignant toujours plus de la surface. L'accès ne fut bientôt plus qu'un point, réduit à la taille de la tête d'une épingle, vu d'en bas ! Demeurait ce maigre signe de salut dans l'idée d'un retour. La frêle expédition accrochée à la démo-

niaque cheminée, le rêveur en suivait la progression au rythme silencieux de ses ridicules feux de torches, lui-même circulant en volant librement dans toute la largeur du conduit. Enfin, ils touchèrent une mer ! Elle inondait une caverne sans horizon, la surface des eaux d'un noir d'encre immobile buvant jusqu'aux reflets des torches sans un trouble. Le beau jeune homme blond, le fils de Coralysse, y déposa, depuis les dernières marches sèches de l'escalier monumental, la maquette délicate et fragile d'une nef blanche. Elle y demeura en silence, grandissant sur le miroir impassible et impénétrable... Un navire nacré, gréé, enchanté, n'attendait plus qu'un ordre pour prendre son essor. Hommes, vivres et matériels prirent place à bord, sous l'œil vigilant de l'affreux rouquin borgne, improvisé subrécargue pour l'occasion. Sur le pont s'entassait un fatras d'affaires, parmi lesquelles figuraient des choses extravagantes : une météorite tarabiscotée ficelée sur un palanquin en bois laqué, des brassées de fleurs rouges aux pétales huileux, du matériel de forge, marteaux, pinces, enclumes et soufflets, des sacs de lignite et de soufre pilé, une cage en soie dans laquelle papillonnait sans heurt un lépidoptère d'or, des caisses de pots d'onguents et de fioles multicolores, de liasses de parchemins, d'incunables et de vieux grimoires, des tonneaux, des tonnelets, des amphores et des outres, ainsi qu'un test géant d'échinoderme en aragonite, sans oublier le bec cornu d'un rapace inconnu.

À l'injonction du monarque impérieux, la nef glissa sur l'onde dense... On eut dit une mer de mercure. Un voile imperceptible, tel un crêpe de deuil, à la fois fluide et indéchirable, semblait reposer sur la surface des eaux, immobilisant les flots dans un repos uniforme. La nef glissait là-dessus, n'imprimant aucun sillage sur son passage, n'enlevant de sa

proue aucune écume à l'onde. Dans un silence d'une intensité égale aux ténèbres filait la nef qui s'éclairait de ses propres gréments ivoirins et de sa coque nacrée aux reflets de phosphores. Dans le déroulé du rêve, la traversée fut comme un long sommeil, comme un univers suspendu, comme une éclipse topographique, un oubli de l'enjeu et du terme... Quand, dans l'orbe des ténèbres sans fin, conique, sa pointe effleurant à peine l'onde impassible, descendant de nulle part, robuste et scintillante, de la taille d'une tour renversée, d'un donjon effilé suintant goutte à goutte son volume depuis des millénaires, apparut à l'horizon sans bornes de la navigation une stalactite. D'elle-même, la nef alla y mordre, affalant là, sous l'auguste amer, ses voiles imaginaires. Telle une turritelle, la stalactite était traversée par l'ondulation graduée d'un escalier intérieur, dont les marches improbables se boursoflaient d'écoulements calcaires lents, mais incessants.

Tout l'équipage, de marin redevint piéton, empruntant l'axe torsadé interne à l'étrange colonne, s'élevant en son sein cristallin vers un sommet humide, mais certain. La petite troupe, lourdement chargée des trésors du bord, se retrouva dans la salle haute d'un temple et s'y regroupa, comptant vivres et hommes, biens et ressources. Pendant ce temps affairés, les regards erraient, embrassant ou détaillant le lieu, qui était sculpté de mille et une dentelles scéniques d'une délicatesse de fines gaufrettes friables. À certains endroits, l'eau calcaire avait fini par effacer la préciosité du décor, mais l'ensemble demeurait expressif comme la vibration de l'aile d'un insecte figé sur le qui-vive. Il n'y avait que la nef, ramenée aux proportions d'une exquise maquette, pour rivaliser avec les gravures chirruguerresques du temple. Du reste, on eut pu l'y déposer et la rendre à ce décor Puuc dont elle ne dépareillait

pas. À l'évidence, la nef des mers et la nef du temple vibraient d'une identique magie jaina. Après un examen attentif, il devenait possible de distinguer des passages, ouverts tels des rideaux damassés sculptés et retenus par des embrases ourlées dans la même roche. Déjà, l'Immortel s'était éclipsé par l'un d'eux tandis que la troupe opérait le redéploiement de son matériel. Ce ne fut pas le même passage que le noble personnage aux cheveux d'argent indiqua à tout le monde d'emprunter...

Comment décrire, comment rendre les méandres ensuite parcourus dans le toit du monde souterrain ? Il semblait clair cependant que l'aristocrate aux yeux d'or nous y guidait. Un chemin existait donc dans ce dédale, ce qui défiait l'imagination et les sens. Les proportions elles-mêmes perdaient toute consistance. Le rêve semblait devoir s'étioler, ressassant sa trame inexorablement. Or, sous le regard étrange et déterminé de notre guide, une destination se profilait. Enfin, comme un rai sous une porte, la clarté du but envahit les galeries sinistres où nous tournions. Nous nous rapprochâmes à pas vifs, haletant, pour déboucher sur une grotte, rutilante ! C'était une plaine aurifère, vallonnée de tertres, de collines, d'amoncellements de métaux précieux, qui rayonnait de son propre lucre. Je m'approchais à pas comptés, lentement, cherchant à éviter le crissement des pièces d'or sous mes pieds... Puis m'enfonçais plus avant, dévalant avec leurs cargaisons mouvantes d'écus chatoyants les pentes ventruées et repues d'or. Je courais... bondissais... voletant d'un trésor à un trophée, d'une relique à un trésor... Au précédent saut, mon pied avait détaché du flanc d'un magot un orbe étincelant, parfait et nacré, qui avait dévalé la pente à ma grande stupeur, car je l'aurais bien retenu pour m'emparer de sa beauté...

! Fort heureusement, il n'alla pas se briser en contrebas de son terril natif, mais acheva sa course folle, fantastique... entre les mains du vilain rouquin borgne, qui, l'affreux, ne me le rendit point!

Las, enfin, d'avoir négocié longuement le troc de l'objet convoité, je fus interpellé par une voix tonitruante répercutée de paroi en paroi invisible dans l'espace illimité d'opulence où nous tentions en vain de satisfaire notre cupidité, courant, avide, d'un objet fascinant à un autre sublime. La voix avait martelé les syllabes d'un nom inconnu immémorial. L'Immortel aux yeux d'or, car il était immortel lui aussi, se tenait, hiératique, au sommet d'un bloc colossal d'électrum, tandis que face à lui, dans un bruit cascasant ininterrompu, s'élevait de l'humus métallique une gueule monstrueuse ruisselante. Telle la figure de proue d'un drakkar semant l'épouvante au front d'une mer glaciale se dressait un dragon écumant de l'or. D'un mouvement de sa tête d'une vélocité à se soumettre tous les êtres, il chassa les berniques clinquantes encore accrochées à sa crinière inflexible de lion infernal, les éparpillant alentour en une pluie de tectites sonore. Le flot des étincelles effacé, régnait au centre de l'astragale de l'animal démoniaque une énorme éclaboussure vert émeraude, joyau impur et fétiche, au sein duquel jouissait de lui-même le monstre. Un temps, suspendu — aevum impénétrable —, imposa une seconde sa fictive éternité, figeant êtres et choses. Finalement, revenu de sa paralysie et nous libérant de la nôtre, l'Immortel aux yeux d'or dégaina sa schiavone, longue, effilée, menaçant de sa pointe vibrante la face blasphématoire dressée devant lui. En guise de réponse, l'aberration présente bâilla... Nous nous tapîmes au sol, craignant un jet de flammes dévorantes!... Mais de la gueule béante, sur le tapis raviné de son

immonde langue, entre les deux crocs saillants du porche infernal, sortit une frêle créature, une silhouette connue ! Duilin, en personne, sortait de la gueule, sans crainte apparente d'y être dévoré. Ses mains s'armaient d'une simple corde tenue lâchement... Soudain, l'Immortel la lança dans la direction de l'autre immortel, tétanisé, hurlant un haineux "nouage à toi !" retentissant. Aussitôt, la corde s'enroula autour du cou de l'aristocrate aux yeux d'or, l'emportant dans les airs en sifflant lugubrement. J'étouffai et me trouvai entraîné malgré moi toujours plus haut. L'extrémité libre du lien trouva à s'enrouler à la circonférence d'une stalactite. Je suffoquai et me démenai comme un diable pour me libérer de cette pendaison traîtresse. À sa base, sous l'effort et le poids, la stalactite céda et... je chutai ! Le cœur bondissant dans la poitrine, je sentis mes membres inférieurs se fracturer sous moi...

Harassé et brisé, le rêveur fut forcé à un brusque retour dans le monde de l'éveil ! Il ne put retrouver assez de paix avant un long moment pour tenter d'appréhender à nouveau le sommeil. La fatigue eut enfin raison de ses réticences, l'emportant pour le restant de la nuit dans un univers sans rêves, toutefois.

Pipo se tournait et se retournait sur lui-même, recroquevillé, malmené par le froid. Son sommeil était de plus en plus parcouru par d'intenses frissons. Le petit homme fut finalement et définitivement réveillé par une grosse goutte d'eau qui écla-boussa son front ! Pipo ouvrit les yeux en sursautant.

Tout autour de lui, les troncs des arbres luisaient, mouillés. L'air était humide et les feuillages avachis et sombres. De grosses gouttes de pluie tombaient de-ci de-là, absorbées par le sol moussu. La forêt tout entière était trempée. Les reliquats

de l'orage de la nuit coulaient maintenant lentement le long des feuilles des arbres...

Pipo se retourna pour chercher du regard son ami magicien. Dakktron dormait encore, calé entre deux grosses racines d'un imposant feuillu, à l'abri duquel ils venaient de passer la nuit. Pipo secoua le dormeur, dont, ni l'orage ni le froid, n'avaient contrarié le profond sommeil. Dakktron émergea doucement et, s'étirant, il bâilla plusieurs fois avant d'écarquiller les yeux. Contre toute attente, l'homme donnait l'impression d'avoir passé une très bonne nuit.

« Bonjour maître Dakktron !

— Salut, Pipo, bien dormi ?

— Franchement, pas trop. J'ai beaucoup souffert du froid, et fait un rêve étrange...

— Tiens, on dirait qu'il a plu ?

— Ça va être difficile de trouver du bois sec pour allumer un feu. Et puis, il ne nous reste plus grand-chose à manger. Le gros des provisions que nous avait fourni Izor est resté avec les chevaux de l'autre côté d'Endarath. La journée commence mal...

— Voyons Pipo, un peu de courage, ou mieux encore, oui, de l'enthousiasme !

— De l'enthousiasme, de l'enthousiasme... c'est facile à dire, mais ça ne se commande pas. Je pense toujours à ce pauvre Hairbald...

— Tu ne vas pas me casser à moi aussi le moral ! Essaie de penser à quelque chose de gai. »

Pipo se mit à pleurer...

« Alors là, non ! je dis non ! c'est trop triste, tu veux me faire pleurer aussi ? Ça y est... une petite larme vient de mouiller le coin de mon œil. C'est drôle comme ça chatouille... et voila

que ça me gratouille, maintenant... vraiment, il y avait longtemps que je n'avais pas pleuré. Quelle étrange sensation ? »

Pipo regardait, étonné, le magicien se frotter les yeux frénétiquement. Cela l'amusa et il prit sur lui de sécher également ses larmes. Le petit moment de cafard était passé.

Dakktron alluma magiquement un feu artificiel aux surprenantes flammes mauves et vertes. Le feu n'avait même pas besoin pour son entretien d'un combustible ! Ils se réchauffèrent à sa chaleur et prirent un petit déjeuner frugal avec les restes que Pipo gardait dans son sac à dos.

Le magicien tendit sa main à Pipo et l'aïda à se relever. Il reprit leur route à travers bois.

Le sol était glissant, aussi Dakktron s'appuyait-il sur son long bâton pour ne pas tomber. Pipo patinait tant bien que mal sur le duvet des mousses. Il lui arrivait de perdre le contrôle et de rentrer dans les jambes du magicien, ce qui occasionnait une chute commune.

« J'en ai assez, Pipo ! C'est la quatrième fois que tu me fonces dedans. Regarde un peu où tu mets les pieds !

— Comme si je le faisais exprès ! grogna Pipo en retour.

— Ne me fâche pas, menaça Dakktron, ou je te transforme en limace pour que tu adhères bien au sol dans ta bave !

— Vous n'êtes qu'un vilain sorcier ! C'est parce que je suis petit que vous vous permettez de me rabaisser. Je suis certain que vous auriez parlé un tout autre langage à Lahoric. Vous ne faites le fanfaron que pour masquer votre peur !

— Oh, là ! je crois que je vais me fâcher tout rouge !

— C'est ça, allez-y, qu'attendez-vous, ne voyez-vous pas que je suis sans défense ? Profitez-en !

— Il faut que je me calme, sinon... »

La sphère du bâton du magicien s'était mise à clignoter et Dakktron fulminait. Il pointa en avant son index ; ses lèvres s'écartèrent pour faire place à un maléfica... quand un papillon passa...

« Le Grand Oméron ! cria Pipo.

— Par les cinq cornes du Croton visqueux de Tarquesh ! Quelle salle bestiole ! Je vais passer ma colère sur cet insecte importun ! »

Dakktron ouvrit le feu avec son bâton qui cracha des étincelles jaunes et rouges. Le papillon faillit y perdre les ailes.

« Cochonerie de lépidoptère, je vais te ratatiner ! Tiens, prends ça ! »

Le bâton cracha à nouveau une flopée d'étincelles jaunes et rouges enrichie de tonalités nouvelles, vertes et bleu turquoise. Mais rien n'y faisait. Le Grand Oméron continuait de papillonner librement.

Pipo n'en croyait pas ses yeux, un incroyable festival de couleurs chatoyantes s'offrait à son regard : aux traînées dorées et aux volutes de lumière du papillon s'ajoutaient les furieuses poussées multicolores et scintillantes du bâton magique. La forêt, un instant plus tôt si sombre, était devenue féérique.

La lutte cessa avec le départ du Grand Oméron qui reprit le chemin de ses errances aériennes sous des cieux plus cléments.

« Superbe ! applaudit Pipo, enthousiaste.

— Par les huit yeux d'Asphonest le bigleux, c'est raté ! Voilà que je ne sais même plus viser...

— Ce n'est pas grave ; et puis, Duilin et Mordril auraient été bien déçus de savoir le papillon pulvérisé.

— Ce n'est pas dit qu'ils le désirent encore entier. Pour ma part, de rage je suis prêt à le griller en vol dès la prochaine rencontre. »

Dakktron se remit en route, encore plus énervé qu'avant le passage du Grand Oméron. Pipo le suivit prudemment à distance pour éviter toute glissade fatale...

Ils passèrent la majeure partie de la matinée dans les bois ; puis, avec le retour du soleil, une plaine s'ouvrit devant eux.

La lumière de l'astre solaire commençait à sécher le paysage. Les herbes et les fleurs se redressaient dans la chaleur de l'après-midi. Pipo et Dakktron, toujours à bonne distance l'un de l'autre, parcouraient à grandes enjambées la plaine sans relief qui s'étendait devant eux.

Pipo n'osait encore rien dire, se contentant d'observer de temps à autre la figure de Dakktron, dans l'espoir de pouvoir y lire quelques signes de détente...

Le magicien bougonnait toujours et, d'un coup de pied rageur, il culbutait des ballots d'épineux que le vent avait collectés puis abandonnés dans la plaine.

Pipo pensa que le voyage n'avait jamais été aussi triste que depuis la disparition d'Hairbald. Le petit homme espérait bientôt revoir Duilin et trouver quelque réconfort en sa compagnie, car il n'aimait plus Dakktron qui lui apparaissait violent et lunatique.

La journée s'épuisa avec eux. Le soir recouvrit de son linceul nocturne le paysage langoureux de la plaine...

Pipo et Dakktron n'avaient pas mangé de la journée. Il ne leur restait plus de vivres. Avant de se coucher, Pipo posa des collets. Ils dormirent tant bien que mal dans des fourrés.

Le lendemain matin, ils se levèrent épuisés, grelottant dans la froide lumière du petit jour et dans le vent qui s'était levé. Pipo courut vérifier ses collets : un jeune roddoï sauvage avait mordu dans le piège. Le petit homme s'en félicita.

Les deux voyageurs, perdus au milieu de la plaine déserte, prirent leur petit déjeuner. Le jeune roddoï calma à peine leur faim.

Sans grande joie, Pipo et Dakktron attaquèrent à nouveau leur marche vers l'Odja-Däro. Ils ne s'étaient toujours pas parlé.

Le vent, qui soufflait sans interruption depuis le matin, poussait des boules d'épines sur leur route. La robe du magicien collait à son long corps. Pipo se protégeait le visage contre les poussières volubiles de la plaine balayée par le vent.

Au loin, en couvrant ses yeux de sa main, Pipo aperçut des arbres.

« Il y a un bois là-bas, cria-t-il au magicien.

— C'est bon, allons nous y mettre à l'abri du vent. »

Ils pénétrèrent dans les sous-bois et s'enfoncèrent davantage encore pour fuir les mugissements du vent. Pipo crut entendre des éclats de voix : tendant l'oreille, il reconnut la voix mélodieuse de l'Immortel qui les appelait :

— Alkarafaroth nous a prévenus de votre arrivée ! Nous vous attendions. Venez par ici, nous avons allumé un feu. Nous nous apprêtons à manger.

— C'est Duilin, indiqua Pipo à Dakktron, je reconnais sa voix... »

Au détour de quelques troncs et fougères masquant leur campement, le magicien et le petit homme découvrirent, confortablement installés dans une combe autour d'un feu, Duilin, Mordril et Frigg.

« Soyez les bienvenus, déclara Duilin. Prenez place autour du feu... nous allons manger.

— Merci Duilin ; c'est une grande joie de vous revoir.

— Cher Pipo, c'est également avec plaisir que je vous retrouve. »

Ils prirent place autour du feu et mangèrent et burent bien. Les langues se délièrent sous l'effet de l'alcool et la conversation rebondit de surprise en surprise :

« Alors, cher Pipo, le voyage depuis notre séparation subite s'est-il bien passé pour vous ?

— À vrai dire, Dakktron et moi-même avons trouvé le temps long sans votre compagnie... »

Dakktron était toujours d'humeur ronchon et il semblait évident qu'il n'avait aucune intention de participer à la discussion. L'appel de Pipo invitant le magicien à prendre part à la conversation tomba à plat !

« Vous disiez, cher Pipo ?

— Et bien... je disais que nous avons beaucoup marché sans grand résultat : nulle part nous n'avons vu de tour.

— Vous cherchiez une tour ? demanda tout à coup Frigg.

— Euh... non. Ce n'est pas ce que je voulais dire, tenta de se rattraper Pipo, qui vit Duilin lui faire les gros yeux.

— Si vous cherchez une tour, fit remarquer Mordril, la chose est aisée. Alkarafaroth nous en indiquera l'emplacement avec précision, pour peu que je le lui demande.

— J'entends parler de cette personne depuis tout à l'heure, s'enquit Pipo, et je ne sais pas qui c'est.

— Voyons ! c'est elle », dit le capitaine, en désignant l'épée qui se dressait devant le feu.

Alkarafaroth se dressait devant le feu, plantée en terre, et sa lame brillait d'un bleu glacial, dans le reflet duquel le rougoiement des flammes lui-même s'évanouissait...

« C'est une épée intelligente, précisa Frigg, qui a sa petite personnalité, pas toujours facile, du reste...

— C'est fantastique ! s'exclama Pipo

— Mais revenons-en à votre histoire de tour, rappela Mordril. À quoi ressemble-t-elle ? Il me faut quelque précision pour aider Alkarafaroth dans ses recherches.

— Je vous prie de m'excuser, mais je crains d'en avoir déjà trop dit, se rétracta Pipo.

— Cela est sans importance, vola à son secours Duilin. Parlez-nous plutôt de votre insolite épée, capitaine Mordril.

— Que voulez-vous savoir ? Le prince de Sarde en sait bien plus que moi sur son compte. Il m'a dit qu'Alkarafaroth aurait été forgée à l'âge d'Airain par Ringturi et Bragolanga, son frère, tous deux seigneurs des Enclumes à Qar Céladon. Mais tout cela n'est que légende brumeuse.

— Au contraire, tout ceci est passionnant », insista l'Immortel qui cherchait à noyer le poisson...

Mais le capitaine Noire Brillance ne se laissa pas circonvenir et revint lui-même à la charge sur le sujet que ses interlocuteurs cherchaient à occulter :

« Et votre tour, a-t-elle une histoire elle aussi ?

— Allez ! dites-le-lui, Duilin, sortit de sa réserve le magicien. De toute manière, cette mission est un fiasco depuis le début !

— Vous y allez un peu fort, s'indigna l'Immortel. Je vous rappelle que nous avons juré de garder secrète notre mission... »

Tous les regards pesaient lourdement sur Duilin, qui, soudain, se sentit mal à l'aise, comme trahi et acculé :

« Et bien, Dakktron, vous l'aurez voulu, et devant le roi vous en serez seul responsable... La tour que nous cherchons pour Sa Majesté Sijaron III est plus connue sous le nom de Tour du feu des premiers-nés. Elle recèle des tubes d'œil perfectionnés grâce auxquels nous pourrions observer les mouvements adverses ; observations qui, de plus, seront susceptibles d'être transmises au gardien des Marches du Nord par le jeu d'un code lumineux depuis ladite tour. Mon père, Rhûmnil, fut membre de la confrérie du Second Levé Héliaque...

— Oh, là ! intervint Dakktron, vous n'étiez pas non plus obligé de tout raconter dans le détail, sacrebleu !

— Il faut savoir ce que l'on veut dans la vie ! rétorqua Duilin, dégoûté.

— Assez, assez, messieurs, cessez vos querelles, se mit à rigoler Mordril... sachez à votre tour que ma mission est la même que la vôtre. »

Dakktron, Duilin et Pipo en restèrent bouche bée... Frigg s'indigna de ce que son époux le lui avait caché. Mordril reçut une terrible gifle ! Sur ces entrefaites, tous se mirent à rire, excepté Frigg qui se leva d'un bon et partit battre de rage la campagne.

La nuit était tombée. Duilin ajouta du bois dans le feu. Aussitôt, Pipo se cala contre son sac à dos et s'installa confortablement pour profiter de la chaleur des flammes. Mordril retira ses bottes pour les faire sécher.

« J'y pense, Capitaine, ne vous inquiétez-vous pas pour votre belle dame ? demanda Pipo. Voilà un bon moment qu'elle est partie.

— Ne t'en fais pas, bonhomme, elle ne risque rien. Je plains plutôt ceux qui la croiseront en chemin dans son état ! »

Non moins que rassuré, Pipo était intrigué...

Frigg n'était pas revenue et ils pensaient tous maintenant à se coucher. On confia à Pipo le premier tour de garde.

La nuit était silencieuse ; le bois baigné d'ombres profondes. Les flammes du feu chantaient et crépitaient...

Pipo crut apercevoir une lueur passer entre les fûts des arbres. L'apparition lumineuse vira sur la droite puis sur la gauche en montant et en descendant. La chose allait vite. Elle fit irruption dans la combe et se posa sur un genou du petit homme.

Le Grand Oméron, les ailes grandes ouvertes, avait choisi de se reposer là sur l'articulation de Pipo, qui n'osa bouger et qui put admirer à loisir, dans le secret de la nuit, le bel insecte. C'était pour lui une grande joie que d'avoir la faveur d'un hôte si remarquable. Le ravissement se lisait sur son visage.

Il aurait bien voulu rester seul encore des heures en si belle compagnie, mais Mordril, qu'un mauvais sommeil agitait, se réveilla. Tournant son regard vers le petit homme, il aperçut la dorure des ailes du papillon.

« Pipo ! ne bouge surtout pas, il y a le papillon sur ton genou... »

Le Grand Oméron remonta doucement le long de la jambe de Pipo et vint se recroqueviller dans sa main.

« Maintenant, passe-le-moi ! ordonna Mordril.

— Non, vous allez lui faire du mal.

— Il m'appartient. Je vais l'offrir à Frigg.

— Non, c'est mon petit protégé. La preuve en est qu'il est venu sur moi et pas sur vous.

— Tu vas me le donner ! menaça Mordril qui arracha à la terre sa fabuleuse épée.

— Arrêtez, vous me faites peur, articula Pipo en bégayant d'horreur...

— Donne-le-moi tout de suite si tu tiens à la vie ! »

Pipo, effrayé, fit rapidement le tour du feu pour échapper à Mordril. Il ramassa au passage les bottes du capitaine qui traînaient.

« Reviens immédiatement ou je t'embroche ! »

Pipo s'échappa dans le bois le cœur battant, le papillon serré contre sa poitrine. Terrorisé, il entendit Mordril qui ordonnait à son épée :

« Alkarafaroth, cherche ! »

Pipo courait, mais il sentait comme pointer dans son dos la lueur bleutée de la lame le reniflant. Derrière lui, Mordril poussait des cris étouffés de rage et de douleur, car, pieds nus, il traversait un champ de ronces !

Pipo s'emmitoufla dans sa cape caméléon et se recroquevilla contre le tronc d'un gros arbre, espérant, sous le couvert des ombres de la nuit, échapper à son terrifiant poursuivant.

Le capitaine Noire Brillance, son épée bleue à la main, se rapprocha de l'arbre où le petit homme s'était caché. Le bras de son arme survola l'espace nocturne de la forêt, puis il se figea en pointant dangereusement dans la direction d'un arbre... La lame de l'épée tremblait. Mordril avançait vers l'arbre désigné. Le capitaine ne voyait rien d'humain devant lui, mais, se confiant à l'intuition d'Alkarafaroth, il continuait de se rapprocher...

Pipo, qui venait de retenir sa respiration, sentit la pointe de l'épée l'effleurer. Mordril, berné par le camouflage de la cape caméléon, ne vit rien et contourna l'arbre. Pipo en profita pour s'enfuir dans la direction opposée.

Mordril allait de nouveau regarder la lame de son épée quand Duilin fit irruption non loin de lui en l'interpellant :

« Qu'y a-t-il, Capitaine ? Vos cris m'ont alerté. Êtes-vous à la recherche de Frigg ? J'espère qu'il ne lui est rien arrivé ? »

— Non, je poursuis Pipo qui s'est enfui avec le Grand Oméron.

— Le Grand Oméron, dites-vous ? »

Duilin regarda son poignet et il put constater que le bracelet d'Alfée brillait intensément.

« Très bien, je vais vous aider à le retrouver. »

Le regard de Duilin avait changé brusquement, s'obscurcissant d'une lueur lugubre. Dans les yeux de Mordril aussi dansait une noire brillance. S'il avait vu leurs yeux, Pipo aurait prié qu'on les exorcisât tous les deux. Heureusement pour lui qu'il ne croisa pas le regard de cauchemar des deux hommes, car il y aurait lu le désir de sa mort !

« Mais quelle folie dévore Mordril ? », se répétait Pipo, qui cherchait à comprendre pourquoi on lui voulait du mal.

Soudain, devant lui, Duilin se dressa, prêt à le saisir :

« N'ai pas peur, dit l'Immortel, je veux juste le papillon... »

L'offre telle que la ressentit Pipo, le révolta et il plongea entre les jambes de Duilin. Revenu de sa cabriole, Pipo s'enfuit en courant le plus vite possible. L'immortel se porta à ses trousses, inquiet et déterminé.

Pipo entreprit de descendre un talus. Il glissa entre des racines et s'enfonça dans une épaisse couche d'humus, dans laquelle il se stabilisa à mi-parcours de la pente. Au bout de la

descente, en contrebas, il vit, à sa grande stupeur, un feu autour duquel des scoliampres remuaient la tête d'avant en arrière en psalmodiant. Les créatures hydrocéphales avaient de gros yeux globuleux, cuivrés, sans pupille, et le crâne dégarni et gonflé de veines violacées. Leur corps osseux blanchâtre était recouvert sur le dos d'une carapace noire charbonneuse.

Pipo décida sans plus attendre de remonter vers le sommet du talus ; mais, à son faîte, il découvrit Duilin penché sur le gouffre, cherchant à la lueur de son poignet le petit homme.

Le papillon se tenait sagement sous la cape de Pipo, qui vérifia, inquiet, s'il ne lui avait pas brisé les ailes en tombant. Le Grand Oméron était fort heureusement intact. Soulagé de cette crainte, Pipo n'en dut pas moins revenir au cruel dilemme qui l'obligeait soit à tomber entre les mains des scoliampres cannibales, soit à affronter Duilin.

Parce qu'il avait été son ami, Pipo redoutait davantage la confrontation avec l'Immortel que le combat avec les scoliampres. Peu à peu, Pipo descendait vers le feu au fond de la nuit du bois.

Duilin venait de le voir et de repérer les scoliampres toujours aveugles autour de leur feu.

« Pipo, soyez raisonnable, vous courez à une mort certaine. Les scoliampres vont vous massacrer ! Ayez confiance en moi, je suis votre délivrance... »

Les paroles de l'Immortel résonnaient d'un écho néfaste à l'esprit de Pipo.

Tenaillé entre la peur des monstres et l'aversion pour la métamorphose de son ancien ami, Pipo choisit de descendre plus avant...

Duilin s’avança à sa suite sur la pente qui menait au campement des scoliampres ivres de lumière, dont les psalmodies continuaient de monter dans la nuit à la lueur des flammes.

« Pipo, vous ne pourrez pas leur échapper, leurs sens sont anesthésiés par la lumière, mais pour combien de temps encore ?... Revenez !

— Non ! vous me terrifiez plus encore ! Je ne vous reconnais plus. Qu’êtes-vous devenu pour m’effrayer ainsi ? »

Pipo glissa d’un seul coup et roula sur lui-même jusqu’à venir heurter la carapace rugueuse et dure d’un scoliampre. La monstrueuse créature se retourna aussitôt, arrachée subitement à la profondeur de ses chants. Ses yeux convexes brillaient comme des miroirs de cuivre dans la lueur des flammes. Ses griffes, tranchantes comme des serpes d’acier, jaillirent du bout de ses doigts osseux !

« Au secours ! » hurla Pipo, terrorisé.

Duilin avait bondi, mais il ne pouvait arriver à temps pour le sauver. La tête du scoliampre fut fendue par un jet d’acier providentiel, dont Pipo, dans un premier temps pris de cours, ne put identifier l’origine. Un cri sauvage secoua les ténèbres et un autre scoliampre bascula dans le feu. Le corps du monstre se débattait dans les flammes, soulevant des scories volatiles. Les yeux des monstres survivants s’allumèrent dans l’obscurité renaissante : ils purent admirer une jeune femme aux longs cheveux blonds brillants, les cuisses nues luisantes, qui les défiait, son épée ensanglantée fermement tenue à deux mains.

« Frigg, attention ! » sur votre gauche, cria Duilin, qui planta en même temps son long poignard dans le ventre d’une des montres.

Frigg fit volte-face et découpa d'un coup de taille la main remplie de griffes qui s'était avancée vers elle. Duilin entendit le ventre du scoliampre victime de sa lame gargouiller d'infâmes borborygmes de sang noir. À la vue de ce spectacle répugnant, il arracha son poignard des entrailles du monstre, qui s'écroula devant lui. Frigg, lestement, se retourna en plantant un genou en terre pour frapper d'estoc, cette fois, un monstre bondissant sur elle. Le fou s'empala sur sa lame. Frigg se laissa bousculer par sa charge impétueuse. La jeune femme le fit basculer par-dessus elle en se couchant au sol et en le repoussant en arrière de la jambe. Donnant un fort coup de reins, elle redressa son corps de félin pour se retrouver debout sur ses deux pieds ; mais la farouche guerrière fut aussitôt saisie de dos par un monstre aux griffes qui déchirèrent sa cote de mailles et firent perler son sang écarlate le long de ses hanches. Sans chercher à se débattre, Frigg retourna face à elle la pointe de sa lame et l'enfonça sous son épaule dans la chair du monstre. Le scoliampre, piqué par la douleur, relâcha instantanément sa proie. Sa tête devait aussitôt après exploser sous l'impact de l'acier dirigé avec puissance et dextérité par Frigg. À la vue du carnage, les derniers scoliampres s'enfuirent...

« Vous êtes blessée ? s'enquit immédiatement Duilin auprès de Frigg...

— Non, ce n'est rien. Alors, comme ça, je ne peux même plus chasser tranquillement ! Voilà une bonne heure que je progressais jusqu'à eux quand vous avez failli tout faire rater !

— Je vois que vous vous débrouillez très bien toute seule, en effet. Mais permettez-moi de vous faire savoir que c'était une erreur d'en jeter un dans le feu : la lumière les aveugle...

— Merci ! lui répondit Frigg, j'en tiendrai compte la prochaine fois. »

Pendant qu'ils discutaient, Pipo en profita pour libérer le Grand Oméron. Duilin eut à peine le temps de voir le papillon s'envoler sous son nez...

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE X

Au feu !

Avec la disparition du papillon, Duilin avait retrouvé ses esprits. Son impressionnante métamorphose s'était tue à nouveau, mais pour combien de temps encore, s'interrogea Pipo, inquiet ?

Frigg, Duilin et Pipo regagnèrent leur propre campement. Dakktron dormait comme une souche, mais Mordril les attendait de pied ferme, les poings serrés sur les hanches.

« Je vous ai rapporté vos bottes, dit Pipo, tout penaud...

— Et le Grand Oméron, qu'en as-tu fait, canaille ?

— Ça suffit, Mordril ! intervint Frigg. Je t'ai déjà dit que je n'en voulais pas, de ce papillon. On s'est assez chamaillé à cause de cela. Accepte les excuses de Pipo et n'en reparlons plus. »

Mordril arracha des mains du petit homme ses bottes et ficha rageusement en terre son épée.

« À l'avenir, mon amour, sers-toi de ton épée pour une meilleure cause. Du reste, je crois savoir que nous avons une tour à trouver, rappela Frigg avec ironie.

— On verra ça demain ! trancha Mordril. J'en ai assez entendu pour aujourd'hui, je vais me coucher. »

Duilin prit son tour de garde. La nuit passa sans autre incident notable...

Le lendemain matin, de bonne heure, dans la fraîcheur, les chercheurs de tour se préparèrent pour une nouvelle journée de leur curieuse quête.

Ils quittèrent ce bois infesté de scoliampres et marchèrent jusqu'à une vallée parsemée d'arbres morts.

Mordril, sans qu'on le lui rappelât, tira son épée et la brandit devant lui avec ostentation :

« Alkarafaroth ! cherche pour moi la Tour du feu des premiers-nés ! »

La lame pivota de droite à gauche, s'arrêta un instant, comme suspendue dans les airs entre deux directions probables, puis elle tourna brusquement pour désigner une faille, qui déchirait un des flancs de la vallée. La lueur bleutée du métal enchanté brillait intensément, leur révélant que la tour ne devait plus être très loin...

Au fond de la vallée coulait une rivière d'eau glacée. Quant à la faille, elle s'enfonçait dans la masse rocheuse du site hérissé d'arbres morts.

Mordril monta à cheval, et Frigg, qui fit de même, invita Pipo à monter en croupe du sien. Duilin et Dakktron durent se résoudre à suivre à pied, car le capitaine ne voulait point fatiguer inutilement sa monture !

« Frigg, il faudrait vous soigner, lui fit remarquer Duilin, attentionné. Votre plaie au côté pourrait s'infecter.

— Seriez-vous capable de me soigner efficacement ? demanda la jeune femme faussement ingénue.

— Très certainement. Je connais de nombreux remèdes aussi agréables qu'efficaces. Je pourrais vous administrer un massage au Galvian.

— Bas les pattes ! grogna Mordril. Pas de médecine rapprochée pour ma femme hormis ma propre personne, compris ?

— Mordril, tu vois le mal partout, rétorqua Frigg.

— Si vous préférez, proposa Pipo, j'ai des feuilles de Sorsain dans une fiole, et votre épouse pourrait elle-même se les appliquer.

— Donne ta fiole, je vais soigner ma femme avec. »

Ils firent halte et Mordril entraîna Frigg à l'écart, loin des regards.

« Vraiment, Duilin, lui reprocha Dakktron, vous pourriez être plus discret... »

— Je vous en prie ! Je ne vous dicte pas votre conduite, alors laissez-moi en paix ! Votre outrecuidance outrepassa les limites du supportable ; une nouvelle remarque de votre part et je vous réclame réparation sur le champ.

— Si vous courez après le duel, permettez-moi de vous dire que ce sera chose faite avec le capitaine Mordril si vous continuez de regarder de la sorte sa femme. Et je vous dis cela en toute amitié. Un homme prévenu en vaut deux, dit le dicton. »

Ils reprirent leur chemin, s'enfonçant dans la faille. La déchirure volcanique serpentait. Ils en suivaient les détours, remuant des amas de laves solidifiés et gorgés de poussière. Pipo se moucha et, dans son mouchoir brodé de petits oiseaux, il put voir qu'il avait respiré des paquets de poussière noire...

Une masse imposante les recouvrit de son ombre en traversant les airs au-dessus d'eux. Ils eurent à peine le temps d'apercevoir une forme osseuse et cartilagineuse brunâtre, interrompre le ciel en passant par là. La menace semblait s'être définitivement éloignée et ils se remirent en route.

Ils serpentèrent plusieurs heures d'affilée dans la faille avant de déboucher dans un vaste cirque, où ils virent, en son centre, de l'eau sourdre depuis un rocher isolé. Le gosier asséché par les poussières volcaniques, les voyageurs se désaltérèrent à la source qui jaillissait au fond de ce vieux volcan éteint, aux contours grignotés par le temps. L'eau était fraîche. Ce fut avec un plaisir non feint qu'il burent de ce précieux liquide d'une pureté exceptionnelle. Pipo n'avait jamais goûté une telle qualité d'eau avant ce jour. Il passa sa main sur ses lèvres pour les essuyer et s'exclama de délectation :

« Je n'ai jamais bu une aussi bonne eau de toute ma vie !

— Pipo, pensez à remplir votre gourde, lui rappela Duilin.

— La source est fort bonne, reconnut Dakktron, mais où est la tour que nous devons trouver là ?

— Pas si vite, protesta Mordril. Mon épée donne toujours la direction exacte, mais l'appréciation de la distance est plus aléatoire. De toute manière, nous ne sommes plus très loin du but, Alkarafaroth brille plus que de rigueur. Poursuivons ! il nous faut escalader la paroi du volcan de ce côté-là... »

Ils gravirent donc la paroi annulaire du volcan, dont la pente, très érodée, n'opposait pas de véritable obstacle pour une escalade directe. L'ascension se déroula sans chute, et même les chevaux, menés par la bride, purent gagner le sommet de la bordure du cratère.

Arrivé le premier, accrochant à pleines mains un amas de roches coagulées du bord du cratère, Pipo, la tête émergeant du volcan, découvrit soudainement devant lui... la Tour du feu des premiers-nés !

La tour resplendissait d'une opalescente couleur. Elle s'élevait au sommet d'un autre volcan ; cependant, ce dernier était beaucoup plus impressionnant par la taille de ses pentes abruptes que celui qu'il venait d'escalader.

Les autres rejoignirent Pipo et ils purent à leur tour contempler l'édifice tant recherché...

Comme une corne d'ivoire, toute droite dressée vers le ciel, la Tour du Feu faisait irruption du cône du volcan qu'elle couronnait. Sa silhouette lumineuse se détachait d'autant plus de son support rocheux que la masse volcanique était sombre et noire.

On aurait dit un diamant sortant de sa gangue de carbone. L'éclat de la surface de la tour frissonnait dans la clarté du jour.

L'air était pur. La respiration de nos aventuriers s'accélérait au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du but. Ils entreprirent d'escalader les longues pentes du dôme jusqu'au couronnement de leur désir.

Duilin, tout particulièrement, était ému, car il marchait sur les traces de son père. Sous l'émotion, son cœur parla :

« Espoir différé, langueur du cœur ; désir satisfait : arbre de vie. Père, c'est ton fils qui arrive, ébloui de joie... »

Parvenu sur les lèvres du volcan, ils touchèrent la surface de la roche translucide de la tour à l'alchimie inconnue d'eux. Duilin longea l'édifice en en caressant de la main l'étrange paroi. Silencieusement, les autres le suivirent...

Enchassées dans un encorbellement triangulaire, ils découvrirent une porte de bronze. Le métal en était usé, mais des restes de gravures, encore visibles, apparaissaient de-ci de-là entre des plaques d'oxydation.

« C'était bien la peine que je vienne, s'irrita Pipo, voilà encore une porte sans serrure ! Et moi qui me faisais déjà une

joie de l'ouvrir pour le roi avec les clefs magiques de Lahoric. Quelle déception !

— Il faut en convenir, cher Pipo, remarqua également Dakktron, cette porte ne peut s'ouvrir que par un procédé tout autre que mécanique. Nous aurions dû nous en douter en considérant davantage la personnalité des confrères du Second Levé Hélicaque : tous les astronomes sont aussi de grands mages. C'est dans les astres qu'ils puisent leur science et leurs pouvoirs.

— À propos d'astres, reprit Duilin, il me semble reconnaître à l'ensemble des gravures, qu'une carte du ciel est dessinée là, sur la porte. Beaucoup de constellations sont effacées, mais on peut encore lire la position de certaines étoiles : ici, par exemple, j'identifie Aldébaran. Là se sont les pléiades. Mais voici que s'efface l'Aurige... et qu'apparaissent Gemini et Canis Minor. Voyez ici, sous Monoceros, la très brillante Sirius. Et là, avec ce dessin d'équidé qui figure la nébuleuse de la Tête du cheval, nous entrons dans la constellation d'Orion... Que sont belles ses étoiles : Rigel la double, Bételgeuse la rouge, Bellatrix, Saiph la céphéide, également connue chez nous, aux Vallons enchantés, sous le nom de Sildisse, et voici Herd, Kalt et... l'étoile est manquante, certainement recouverte par de la saleté. Attendez, je vais la faire réapparaître, il suffit de frotter un peu et vous découvrirez bientôt... Mintaka ! »

Un éclaboussement de lumière se produisit à l'instant même où Duilin prononçait le nom de Mintaka en frottant l'espace vide de son site céleste. La porte ondulait devant eux comme un fin voile de fumée blanche...

Ils en franchirent le pas, déchirant de leurs corps le sas gazeux qui permettait maintenant d'accéder directement à l'intérieur de la tour.

Une grande salle circulaire se dessina sous leurs yeux. Le sol en était recouvert d'une mosaïque noire et or, composée de tesselles d'onyx et de chrysolite, représentant un majestueux soleil aux rayons ondulés. Du centre du soleil partait un escalier, ouvert en colimaçon, qui permettait d'accéder à l'étage supérieur, traversant un ciel bleu turquoise piqué de milliers de perles scintillantes.

Il faisait jour dans la salle, et ce bien qu'aucune source de lumière ne pût y être décelée. Le prodige qui se cachait, tout en illuminant ce lieu, mystifiait les sens et rendait la salle plus spacieuse et plus profonde qu'elle ne l'était dans ses dimensions architecturales inamovibles. La réalité de la perspective savamment obtenue irradiait de l'espace supplémentaire. Impressionnés, les visiteurs éprouvèrent un sentiment étrange de flottement.

Chancelants sur leurs jambes, ils montèrent l'escalier en colimaçon, n'oubliant pas de se tenir à la colonne centrale, d'où les marches se déployaient en ellipse. Ils traversèrent le ciel turquoise qui, de plafond, devint plancher...

Autour de l'escalier, en cercle, des portes en bois de rose, au nombre de douze, ouvraient sur des cellules où devaient avoir logé les confrères astronomes. Ce fut avec émotion que Duilin put lire, gravé en runes d'or sur une des portes, le nom de son père Rhûmnil. L'Immortel poussa la porte avec délicatesse, jetant à l'intérieur de la chambre un regard pudique.

Il s'adossa ensuite contre la porte. Pipo remarqua qu'une larme perlait de son œil droit. L'Immortel essuya sa joue et ils reprirent leur investigation de la tour.

Pipo, Dakktron, Duilin, Frigg et Mordril pénétrèrent dans un salon aussi vaste que la circonférence de la tour à cet étage. Percée de portes-fenêtres ouvrant sur un balcon circulaire, la salle était encombrée d'un mobilier recouvert de linges blancs et de bibliothèques, derrière la vitre desquelles reposaient, à l'abri de la poussière, de nombreuses collections d'ouvrages et des cylindres de carton enduit d'une couche protectrice de goudron.

Mordil et Frigg s'assirent dans un des canapés drapés de blanc. Dakktron, quant à lui, retira d'un coup sec un drap du dessus d'une table, sur laquelle il découvrit des instruments d'optique. De son côté, Duilin ouvrit une vitrine, dont il sortit un cylindre. Sous le regard attentif de Pipo, Duilin fit glisser du long tube noir des cartes, qu'il déplia ensuite sur le plancher. C'étaient des cartes du ciel, complétées de nombreux commentaires.

Pipo se dressa sur la pointe des pieds et atteignit un autre cylindre. Il le passa à Duilin. Cette fois-ci, les cartes représentaient le plancher des vaches et, parmi ces dernières, l'Immortel mit à jour un relevé précis de toute la région de l'Odja-Däro, où figurait même la Tour du feu des premiers-nés. S'ils avaient pu se sentir perdus et perplexes sur l'itinéraire à suivre pour rejoindre la tour, ils se trouvaient à présent parfaitement renseignés sur la géographie de leur environnement. Ce fut avec une grande satisfaction qu'ils accueillirent tous ce lot de cartes que leur signala Duilin, accompagné par Pipo qui avait les bras encombrés de rouleaux.

« Voyez encore celle-ci, dit Duilin en tirant une nouvelle carte d'entre les bras croisés du petit homme ; il s'agit d'une carte des Marches du Nord. Notre mission d'observation des

mouvements adverses sera facilitée d'autant par notre connaissance précise du terrain. Bergald avait raison, rien ne pourra nous échapper de ce qui se passe autour de nous. Venez constater avec moi sur le balcon l'admirable vue qu'on y a de tout le pays... »

Depuis l'élévation de la tour, posée au sommet du volcan, on pouvait embrasser du regard tout le paysage alentour sur trois cent soixante degrés jusqu'à perdre de vue toute chose derrière l'horizon.

« C'est splendide et parfait, continua Duilin, enthousiaste. Ayant entendu parler des prouesses techniques des confrères, je ne doute pas que la tour possède un équipement d'observation proprement remarquable.

— Encore faut-il, précisa Dakktron, que les instruments d'observation fonctionnent et que le système de communication de la tour soit en état.

— Vous verrez, maître Dakktron, d'ici nous ne manquerons rien, et même ce que nous cache l'horizon, nous irons le quérir par le truchement des merveilles que recèle cette tour. Mon père m'a parlé de tant de choses que la tête m'en tourne dès que j'essaie d'en parcourir les possibilités. Je suis ivre d'impatience de m'essayer aux possibilités de cette tour. Rhûmnil sera fier de moi pour peu que la mémoire qu'il entraîna chez moi dans ma jeunesse restitue mes souvenirs dans leurs exactitudes originelles. J'ai tant rêvé ce lieu et sa magie, qu'il existait déjà pour moi bien avant ce jour où je le découvre enfin pour de vrai. Le rêve est devenu réalité... »

Pendant ce temps, Mordril et Frigg s'embrassaient romantiquement. À côté d'eux, complètement absorbé par ses pensées, l'Immortel exposait lyriquement sa vision des choses, faisant les cent pas le long de la corniche du balcon,

braquant, par ici et puis par là, son index au-dessus du vide pour désigner tel ou tel lieu dans la campagne avoisinante.

« Tout ceci est fort bien, fit remarquer Dakktron, mais l'inspection de la tour est loin d'être achevée si l'on considère la hauteur des murs qui nous surplombent. Nous ne sommes pas encore rendus au sommet. Il me tarde de poursuivre, allons-y ! »

L'escalier en colimaçon terminait sa course dans la salle au-dessus du salon. Ils sortirent de l'escalier par une sorte de casemate en pierre, sur laquelle était monté un cabestan muni d'une crémaillère. La crémaillère permettait, par une pièce verticale dentée engrenant avec une roue, de transformer le mouvement de rotation du cabestan en un mouvement rectiligne. Trois chaînes en bronze, disposées en triangle, étaient tendues du sol au plafond, dans lequel elles disparaissaient par des trous creusés à cet effet. Un réseau d'engrenages couvrait tout autour de la salle et s'imbriquait de manière fort complexe au départ de chacune des trois chaînes tendues vers le plafond. Un tube de cuivre montait aussi à l'étage supérieur. Enfin, un escalier étroit longeait la paroi intérieure de la salle en tournant jusqu'à une ouverture pratiquée dans le plafond.

« Ça, c'est de la mécanique ! » déclara Dakktron.

Après avoir étudié un peu le mécanisme de fonctionnement du dispositif de cette salle des machines, ils gravirent les marches de l'escalier collé le long du mur. Ils gagnèrent l'ultime étage de la tour...

Les trois chaînes de l'étage précédent traversaient également l'espace de cette haute et dernière salle, dont le plafond, convexe, brillait d'un bel éclat métallique. Au sol, un chemin de ronde courait autour d'un large cercle concave, profondément inscrit dans la pierre. Au quart de la hauteur de la salle,

il y avait un déambulateur, hérissé de gargouilles, tout le long duquel, du côté de la paroi, étaient creusées des alcôves et disposés des casiers obliques. Une échelle droite, en bronze, permettait d'y accéder facilement.

À l'endroit où ils débouchèrent dans cette salle, des plaques en cuivre, couvertes de symboles et de runes, ornaient les murs, et sur des étagères reposaient des fioles et des pots en terre cuite.

Duilin s'approcha des plaques en cuivre gravées :

« Sur ces plaques sont donnés les codes couleur utilisés pour envoyer les messages lumineux. Ce sont les mêmes indications que celles mentionnées sur le parchemin du prince de Sarde.

— Vous voulez parler du Chrysocéphaléscroll du Sanctuaire de la lune ? demanda Dakktron pour confirmation.

— Oui, le parchemin que nous a montré Bergald et cette plaque disent la même chose.

— Et les autres plaques que disent-elles ? interrogea Mordril.

— Les autres plaques ? Ah oui ! je vais voir ça tout de suite. »

Duilin se rapprocha des autres plaques pour en déchiffrer le contenu, car lui seul connaissait le langage secret des confrères du Second Levé Héliciaque.

« Cette autre plaque indique les différents mélanges et dosages de poudres et de minéraux à employer pour obtenir telle ou telle couleur de feu. Par exemple, pour obtenir une coloration de flammes rouges, il faut ajouter de la poudre de strontium. Pour obtenir des flammes vertes, la table des minéraux conseille l'usage de silicates de cuivre comme la diopside. Pour un feu bleu, c'est le soufre qu'il faut utiliser ou

encore une poudre de carbonate de cuivre comme l'azurite. Pour un feu jaune, c'est le sodium qui est recommandé. Et pour habiller de pourpre les flammes, il faut beaucoup de potassium.

— Et où allons-nous nous procurer toutes ces bonnes choses ? demanda Dakktron.

— Moi, je sais, dit Pipo, qui était monté jusqu'au déambulateur. Il y a ici des réserves de poudres et de minéraux en tous genres. Évidemment, il m'est impossible d'en lire les étiquettes, mais vous, maître Duilin, le pourrez certainement.

— Bien sûr, Pipo.

— Encore faudra-t-il que les réserves soient suffisantes, dit Dakktron, qui continuait d'émettre des doutes sur la bonne marche des opérations.

— Ne soyez pas si pessimiste, le reprit l'Immortel, nous parviendrons, vous verrez, à envoyer un message lumineux.

— Et comment s'y prendra-t-on pour allumer ce feu en haut de la tour ? insista le magicien.

— Il y a un mécanisme, intervint Mordril. Si vous me suivez au cabestan en dessous, nous en actionnerons le système. »

Intrigués, ils le suivirent dans la salle du dessous, d'où partaient les chaînes de bronze.

« Prenez chacun une de ces barres en bois qui traînent par terre, commanda Mordril, et placez-les dans les trous du cabestan. Et bien, maintenant, que chacun s'attelle à sa barre et qu'il pousse.

— Je ne suis pas une bête de somme ! protesta Dakktron.

— Moi non plus, lui répondit Mordril, mais nécessité fait loi. »

Dakktron se tut et, comme les autres, il poussa... Le cabestan tournait au rythme des engrenages qu'il mettait en branle. Le son métallique sec du clapet d'arrêt claquait à chaque passage d'un nouveau cran pour en empêcher tout retour dangereux en arrière. Les chaînes se déroulaient sous leurs yeux au fur et à mesure qu'ils actionnaient le cabestan. Finalement, un bruit sourd se fit entendre et résonna un moment dans l'espace de la tour. Le cabestan s'était bloqué.

Ils regagnèrent l'étage supérieur et découvrirent, au-dessus de leurs têtes, la clarté bleutée du ciel : le plateau de bronze du plafond reposait maintenant dans la concavité du sol de la salle.

Au creux du plateau de bronze, on pouvait allumer un feu prodigieux, puis le hisser au sommet de la tour pour qu'il fût visible le plus loin possible.

« Qu'est-ce que c'est ? interrogea Pipo en désignant à l'intérieur du plateau de grosses formes ovales de couleur jaune mouchetées de noir.

— Cela ressemble à des œufs géants, dit Dakktron. Un oiseau a dû faire son nid là-haut.

— Un gros oiseau ! » commenta Duilin.

Dakktron pénétra sur le plateau de bronze et se saisit d'un des œufs. Il le secoua près de son oreille. L'œuf faisait plus de quarante centimètres de haut et il pesait un bon kilo.

« Les œufs sont encore tout jeunes ; ils me semblent tout à fait comestibles, constata Dakktron.

— Vous n'avez pas l'intention de les manger ? s'inquiéta Duilin.

— De toute façon qu'est-ce que l'on a d'autre à manger pour ce midi ? Rien ! Alors, que diriez-vous d'œufs à la coque ?

— Chouette ! dit Pipo, l'eau à la bouche. Il n'y a plus qu'à les faire cuire...

— Je vais chercher du lignite, s'enquit Dakktron. J'en ai repéré tout à l'heure parmi les échantillons de la réserve de minerais des confrères. »

Pour le déjeuner, ils s'étaient tous installés autour d'une table dans le salon de la tour :

« Chaud devant ! annonça Pipo. Voici les œufs du chef : à la coque, cuisson Tour du feu des premiers-nés.

— Pipo, ça m'a l'air fort bon », déclara Dakktron.

Des bagues en argent, qui ceinturaient auparavant des cartes, servirent de coquetiers, sur lesquels Pipo déposa les œufs géants. Chacun avait le sien.

Mordril tira son Alkarafaroth pour faire sauter la calotte de l'œuf. Frigg en fit de même. Duilin sortit son long poignard et ouvrit son œuf et celui de Pipo qui était attablé à côté de lui. Quant à Dakktron, il écrasa le sommet de son œuf d'un coup de poing quitte à se nourrir aussi d'une partie de la coquille !

« Bon appétit à tous ! lança Dakktron à la cantonade.

— La cuisson est parfaite... commenta Pipo.

— Ah, oui ! Au fait, se rappela Dakktron... j'ai une question à vous poser, cher Duilin : d'où le gardien recevra-t-il nos messages ?

— Du donjon de Kalinda, où il a dû se rendre depuis notre dernière entrevue pour y organiser la lutte contre les féodaux.

— Et les confrères de la Tour, eux, à qui adressaient-ils leurs messages ?

— À d’autres tours, très certainement, supposa logiquement Mordril.

— Non point, Capitaine, infirma l’Immortel. Il n’y a jamais eu d’autres tours équipées de la sorte.

— Alors, avec qui communiquaient-ils, ces astronomes ? s’étonna Dakktron.

— Avec les étoiles... répondit Duilin, à la fois sérieux et rêveur.

— Avec les étoiles ! répéta le magicien, l’air moqueur.

— Avec le cosmos... Avec la pulsation des astres... Avec les races des étoiles lointaines...

— Plus dingue, tu meurs ! » Lâcha Dakktron.

À l’exception de Duilin qui s’était fabriqué une paille à l’aide d’un papier enroulé, les autres mangeaient très salement avec les mains. Le jaune et le blanc d’œuf dégoulaient de leur bouche sur leur menton jusque sur le bord de la table. Frigg secoua ses doigts dans la direction de Mordril qui reçut en pleine figure une giclée visqueuse d’albumine ! La jeune femme éclata de rire.

« Ah ! tu trouves ça drôle, menaça Mordril. Tu vas voir ce que tu vas voir ! »

Il lui rendit la politesse et Frigg fut éclaboussée d’œuf. Elle le regarda, vexée, des filets blancs dégoulinants de ses longs cheveux blonds.

« Mordril, tu n’es qu’un mufle ! Mais qu’est-ce qu’on s’amuse ! » changea tout à coup de ton Frigg, qui, feignant de viser à nouveau son époux, lâcha une giclée d’œuf dans la direction de Dakktron !

Elle éclata de rire, et Mordril, surpris d’être épargné, rit à pleines dents à son tour. Pipo se cacha sous la table tandis que

Dakktron, outré, tentait vainement d'articuler une protestation en recrachant tout l'œuf qu'il avait avalé malgré lui.

Une bataille rangée s'organisa entre Dakktron d'un côté et Frigg et Mordril de l'autre. Quant à Duilin, il eut beau protester et prétexter que ses habits luxueux ne le supporteraient pas, une salve bien dosée l'atteignit de plein fouet.

Le déjeuner avait rapidement dégénéré. La pièce était maculée de toute part : du jaune finissait de s'écouler le long des vitrines et des portes-fenêtres. Frigg et Mordril s'aidèrent à se débarbouiller en s'essuyant avec les draps blancs qui recouvraient le mobilier du salon. Les autres en firent de même. Seul Pipo avait échappé au carnage.

« Ma foi, bravo ! s'indigna Duilin. Quel gâchis et quel bazar ! Vous vous êtes bien amusés, j'espère !

— Ne le prenez pas comme ça cher Duilin, le consola Frigg en lui faisant les yeux doux...

— Vous n'arriverez pas à me faire croire que je doive m'en réjouir. Et puis, je vous ai bien vu me tirer dessus aussi. Ce ne sont pas des manières pour une dame...

— Vous me décevez beaucoup, lui dit la jeune femme. Jusqu'à présent, je vous trouvais très attachant, mais je vois que vous manquez vraiment d'humour. C'est dommage...

— Au contraire, c'est très bien comme ça ! conclut Mordril, rassuré.

— Qu'est-ce que l'on fait, maintenant ? demanda Dakktron.

— En attendant la nuit pour lancer notre message, si on allait faire une petite sieste ? proposa Mordril en lançant un regard explicite à l'attention de Frigg.

— Ça c'est une excellente idée, commenta Pipo. On va enfin pouvoir dormir dans un vrai lit. »

Ils allèrent se coucher à l'étage inférieur où se trouvaient les anciennes cellules des confrères. Frigg et Mordril prirent la même chambre... Dakktron s'arrêta devant une porte. Il demanda à Duilin qui passait ce que signifiaient les runes inscrites dessus.

« “Gilrandir”, déchiffra l'Immortel, voilà ce qui est écrit.

— Ça ne vous rappelle rien, à vous qui avez une mémoire colossale ?

— Puisque vous m'y faites penser, il est vrai que j'ai déjà entendu ce nom-là quelque part... C'est cela ! L'étiquette qui accompagnait le Chrysocéphalescroll mentionnait le nom de Gilrandir.

— C'est bien ce qui me semblait. Gilrandir est le donateur du Chrysocéphalescroll au sanctuaire de la Lune de Sarde.

— Ce qui apparaît tout à fait logique si l'on sait que Gilrandir a été un confrère du Second Levé Héliaque.

— Voilà qui explique la provenance du parchemin.

— Il y a une logique à toute chose », conclut Duilin qui, après un court instant de réflexion, se ravisa soudain en ajoutant : ou presque...

Dakktron entra dans la chambre de Gilrandir. Duilin choisit logiquement celle de son père Rhûmnil. Pipo ronflait déjà...

Dakktron, Duilin, Pipo, Frigg et Mordril durent dormir longtemps, car lorsqu'ils émergèrent, il faisait déjà nuit noire dehors. En tout cas, ils avaient bien récupéré de leurs fatigues accumulées tout au long du voyage.

Après leur réveil, ils s'étaient donné rendez-vous au sommet de la tour pour allumer le feu tant convoité.

« Il faut que nous nous répartissions les tâches, constata Duilin.

— Ce ne sera pas possible, répliqua Mordril, la manipulation du cabestan réclame notre effort à tous.

— Soit, admit l’Immortel, nous ferons la navette entre les deux étages pour hisser le feu, pour l’entretenir et le faire varier de couleur. Il nous faut prendre également des précautions. Une plaque gravée porte les mesures de sécurité à observer : nos corps doivent être enduits d’un onguent protecteur contre la chaleur du feu et nos yeux revêtir des lentilles de contact pourpres. Du reste, ce sont les mêmes que celles que j’ai dénichées chez Lahoric. Voyez : il y a tout ce qu’il faut sur les étagères. Allez, au travail ! »

Du lignite fut jeté depuis la gueule des gargouilles dans le plateau de bronze. Duilin prononça l’antique formule des confrères du Second Levé Hélicon pour enflammer la roche noire charbonneuse. Le feu prit...

« Bien joué, Duilin ! Mais par quelle couleur commence-t-on ? demanda Dakktron.

— Cela va dépendre de la teneur du message que nous désirons envoyer.

— Que pensez-vous de : “Avons trouvé la tour !”, proposa Dakktron avec jubilation.

— “Avons trouvé la tour”, répéta, moqueur, Mordril. À Kalinda, ils se doutent bien que c’est la tour que nous avons trouvée !

— Alors, Monsieur je sais tout mieux que tout le monde, s’emporta le magicien, que proposez-vous de mieux ?

— À mon avis, “Mission accomplie”, conviendrait davantage.

— Soit ! concéda Dakktron, énervé.

— Je me permettrai toutefois une remarque, intervint Duilin...

— Oui ! laquelle ? acceptèrent les autres non sans une certaine impatience.

— Il faudrait signer notre message afin que Bergald sache que c'est bien nous qui le lui envoyons. Il faudrait l'authentifier, par exemple de l'un de nos noms, que l'ennemi, même dans le cas où il se serait emparé de la tour, ne pourrait pas connaître. En toute modestie, je propose mon propre nom.

— Je ne suis pas du tout d'accord, dit le magicien, refusant cette gratification à l'Immortel. Je propose au contraire que l'on choisisse mon nom à moi, car je suis sans l'ombre d'un doute celui qui a permis la réussite de cette mission !

— C'est cela, bien sûr ! Et puis quoi, encore, s'indigna Duilin ? Sans moi, vous ne pourriez même pas lancer de message...

— Ça suffit, coupa Frigg. Assez d'enfantillages ! Dis-leur Mordril, que cette querelle n'a pas de sens. Enfin ! nous avons tous été utiles et indispensables à la réussite de cette mission. C'est ensemble que nous avons atteint le but, non ?

— Certes, admit Duilin. Mais alors, quel nom ?

— Je propose, dit Pipo, en hommage à notre ami mort au cours de cette mission que nous retenions le nom d'"Hairbald" pour signer le message.

— "Hairbald", dis-tu ? reconnut alors Frigg. Mais c'est un de nos hommes ! N'est-ce pas, Mordril ?

— Tu sais, je ne connais pas leur nom à tous...

— Mais si, c'est l'éclaireur de La Garde.

— Alors, comme ça, on part à la guerre sans éclaireur. C'est quoi ce travail ?

— Je te ferai remarquer, chéri, que c'est toi qui es responsable de tes hommes ; et j'ai comme l'impression que tu les as un peu oubliés ces derniers temps !

— Bon, décidez-vous vite, préconisa Dakktron, ou je vais devoir rajouter du lignite pour maintenir le feu.

— C'est d'accord pour "Hairbald" », lui répondirent-ils.

Après qu'une bonne dose de soufre eut été jetée dans les flammes pour les colorer en bleu, ils descendirent tous en courant à l'étage inférieur pour manœuvre le cabestan. Ils prirent place autour et commencèrent à l'actionner...

Ce fut avec contrariété qu'ils considérèrent le blocage intempestif du cabestan, à peine achevée une rotation complète. Le mécanisme bloquait. Des bruits de métal et de grands claquements provenaient d'en haut.

« Qu'est-ce que c'est, encore ? s'emporta le magicien.

— Allons voir ! » bondit Mordril.

Ils remontèrent les marches de l'escalier quatre par quatre. Dans la haute salle, l'inimaginable venait de prendre forme tel un cauchemar : le plateau de bronze oscillait sur ses chaînes, crachant du lignite incandescent qu'il contenait et déversant des fumerolles de soufre dans toute la salle. Le plateau était agrippé et malmené par une créature monstrueuse aux longues ailes cartilagineuses qui claquaient sinistrement en battant contre les parois de la tour.

C'était effroyable à voir. Sous une pluie de scories, Mordril s'avança, tirant à lui Alkarafaroth. Il escalada l'échelle jusqu'au déambulatoire, où la monstrueuse créature ailée l'agressa, le renversant. Alkarafaroth venait de glisser le long de la passerelle et le capitaine se trouvait maintenant désarmé.

Mordril agrippa un casier de lignite. Il le fit basculer dans la gueule d'une gargouille. Son contenu se déversa par le canal

de l'hideuse sculpture. La chute des morceaux de lignite résonna sur le plateau de bronze comme une pluie de tectites. Duilin, comprenant aussitôt ce que voulait réussir Mordril, prononça la formule d'inflammation. Des flammes gigantesques montèrent subitement en crépitant. Elles enveloppèrent de leur feu dévorant la créature. Le monstre noir, au long cou hérissé d'arêtes, et à la tête cornue, chavira de douleur et vint se coucher, vaincu par les flammes, au creux du plateau, où il acheva de se consumer.

Une irrespirable et insoutenable odeur de soufre et de chair calcinée s'était répandue. L'odeur était telle que tous durent se réfugier aux étages inférieurs pour en fuir l'âcre asphyxie.

Mordril, Frigg, Pipo, Dakktron et Duilin trouvèrent refuge sur le balcon du salon, où ils purent à nouveau respirer un air non vicié. Sous leurs yeux emplis de larmes, ils virent des flammes rougeoyantes, montant très haut dans le ciel, qui crépitaient et s'envolaient en milliers d'étincelles écarlates et furieuses...

Duilin, dépité, secoua la tête et se désola du désastre :

« Si Bergald comprend quoi que ce soit à notre message, ce sera un pur miracle... »

Alentour, le pays était noyé de ténèbres profondes. Seule, telle une torchère, la tour défiait la nuit...

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE XI

Trois têtes de Gorgones

Le lendemain matin, de très bonne heure, nos cinq aventuriers se réunirent pour faire le point. Ils se tenaient autour de la table du salon, sur laquelle avaient été dépliées des cartes.

Ils se donnèrent le bonjour, mais l'humeur était plutôt maussade. Duilin introduisit la conversation en dressant le bilan catastrophique de l'expérience de la nuit précédente :

« Autant le dire tout de suite, la tour est foutue ! Toute la réserve de combustible y est passée et nous n'avons même plus un gramme de lignite pour allumer un feu... »

— Ce n'est pas un problème, coupa Dakktron, je peux en allumer un à partir de rien. Je reconnais toutefois que mon feu ne peut produire que des flammes vertes et mauves... ce qui ne permet pas l'envoi de messages très élaborés. Et puis, mes flammes ne brillent pas énormément. Je crains qu'elles ne soient pas de la sorte visibles de loin. Sur ce point, je dois avouer que mes stances magiques sont un peu faiblardes.

— On peut s'organiser pour aller couper du bois, soutint Mordril. Rappelez-vous tous ces arbres morts que nous avons vus dans la vallée, en venant...

— Non, ce n'est pas la peine, Mordril. De toute manière, reprit Duilin, et je ne sais pas si vous l'avez vu, mais le plateau de bronze a en partie fondu sous la chaleur de l'incendie. Il est maintenant troué et ne pend plus que par deux chaînes, la troisième ayant cédé. Le cabestan lui-même n'a pas été épargné. L'incendie s'est également engouffré dans la salle inférieure

par les orifices des chaînes et par l'escalier... De ce qui était un cabestan, il ne reste qu'un tas de cendres !

— C'est fâcheux, commenta Pipo...

— Eh bien, il faut avoir le courage de le reconnaître : tous nos efforts n'ont servi à rien. Dakktron avait raison, notre mission, depuis le début, n'est qu'un lamentable fiasco... »

La voix de l'Immortel s'était éteinte avec les derniers mots qu'il prononçait. L'enthousiasme de la veille avait disparu, et l'abattement prenait sa place.

« Bon ! si je comprends bien, commenta Mordril, la question de l'utilité de la tour ne se pose même plus. Je vous fais donc savoir que Frigg et moi-même allons reprendre le chemin des Marches du Nord. J'ai des hommes qui m'attendent pour que je les conduise à la bataille. Le devoir m'appelle ailleurs. Voyons un peu la carte... Quelle route est la plus courte pour rejoindre Kalinda ? Duilin, que nous conseillez-vous, comme itinéraire ?

— Nous sommes à peine à une vingtaine de kilomètres de Kalinda, mais il y a à l'ouest, sur votre route, un obstacle majeur : la forêt de Pimprenelle !

— Nous l'avons déjà traversée, nous le ferons bien une seconde fois. Alkarafaroth nous ouvrira le chemin.

— Mordril, lui rappela Frigg, tu oublies que nous avons perdu beaucoup de temps. Rappelle-toi le nombre de fois où nous avons dû mettre pied à terre tant les sous-bois étaient mauvais pour les chevaux.

— Oui, en effet... nous avons mis énormément de temps à traverser cette forêt. C'est pourquoi, Duilin, je vous demande de nous trouver un meilleur itinéraire. Non pas que je craigne de me perdre, mais je crains de perdre trop de temps.

— Cela me paraît impossible d'éviter la forêt de Pimprenelle. Regardez, elle longe le Pavé, de la rivière Aspholos jusqu'au Carrefour de Bratombe. La contourner vous obligerait à un détour encore plus coûteux en temps.

— Nous n'arriverons donc pas à temps pour la bataille !

— Attendez ! dit tout à coup Duilin. Je viens de découvrir sur la carte quelque chose de très intéressant... On y mentionne une route qui traverserait effectivement la forêt de Pimprenelle d'est en ouest. Si cette route existe, elle est toute proche. En une journée de chevauchée, vous seriez à Kalinda.

— Où se situe cette route ? se fit préciser Mordril.

— Plutôt que de reprendre la faille que nous avons empruntée pour gagner la tour, il vous suffit de chevaucher plein ouest en longeant ces huit monticules indiqués sur la carte, derrière lesquels vous trouverez le départ de la route.

— C'est fort bon ! Nous partons sur-le-champ ! Frigg, tu viens ?

— Je te suivrai partout, mon beau cavalier d'amour ! »

Sans plus attendre, Mordril et Frigg récupérèrent leurs chevaux dans la salle au parterre décoré d'un soleil, puis ils firent de rapides adieux à Pipo, Duilin et Dakktron.

« Surtout, soyez prudents ! leur lança Pipo, alors que les deux cavaliers s'éloignaient déjà... »

— Quel couple étrange ! » lâcha Dakktron.

Ceux qui restaient regardaient ceux qui partaient. Pipo pleurait, il ne supportait pas les "au revoir".

« Et bien, maintenant, qu'allons-nous faire ? soupira Duilin.

— Nous allons pouvoir enfin nous reposer, dit le magicien. En tout cas, pour ma part, je vais me recoucher... Ah ! au fait, Duilin, tant que j'y pense, j'ai trouvé un curieux parchemin dans la chambre de Gilrandir. Voulez-vous le voir ?

— Montrez toujours...

— Comme je sais que vous êtes le seul à pouvoir lire leur charabia... je vous le remets. »

Le parchemin en question était plié en carré et fermé de trois sceaux de cire figurant des têtes de Gorgones. Le papier du parchemin était mauve, et une fine poussière noire provenait de l'effritement de sa délicate surface. Duilin le prit. Il allait l'ouvrir en en brisant les sceaux lorsque Dakktron l'arrêta :

« Non ! ne l'ouvrez pas de suite. Une mûre réflexion s'impose avant d'en briser les sceaux. Ne savez-vous pas ce que signifient sur un pli des têtes de Gorgones ?

— Non ?

— C'est une grave décision que vous allez devoir prendre. Pour ma part, je ne prendrai jamais un tel risque.

— Mais enfin, de quoi parlez-vous ?

— Les têtes de Gorgones avertissent le possesseur du pli que s'il lit la lettre, il est tenu d'en exécuter toutes les exigences sous peine de malédiction.

— Et vous croyez qu'une simple lettre peut avoir un tel pouvoir ?

— On ne sait jamais ! Si vous l'ouvrez malgré tout, j'espère qu'il n'y est pas écrit que vous devez éliminer un dénommé Dakktron le Fantasque.

— Rassurez-vous, dans ce cas, je ne le ferai pas.

— Alors vous seriez maudit !

— Je vais y réfléchir. En attendant, puis-je garder la lettre ?

— Elle est toute à vous. Je n'en veux pas. »

Ils regagnèrent leurs chambres respectives. Duilin posa le parchemin sur le pupitre de son père et s'allongea. Son esprit l'emporta dans une longue méditation. Il lui semblait que quelque chose d'étrange était en jeu avec ce parchemin. Qu'en effet, sa vie pourrait s'en retrouver bouleversée.

Le jour filtrait délicatement dans la chambre, à travers la roche inconnue de la tour. Duilin rêvait d'une vie paisible, et il rejeta définitivement en son âme et conscience tout désir de lire cette lettre inquiétante. Il se sentait si bien...

L'immortel avait les coudes derrière la tête lorsqu'il vit briller à son poignet droit le bracelet d'Alfée. La lumière qui en émanait inonda de son flot l'espace de la chambre. Un sombre désir pointa et Duilin eut à peine la force d'en interroger l'origine. L'énigmatique fascination qui montait en lui l'emporta sur toute prudence qu'il avait pu concevoir ne serait-ce qu'un instant auparavant. Il tenait déjà entre ses mains le maudit parchemin.

Machinalement, il venait d'en briser les sceaux ! Quand il le déplia, le parchemin craqua sous ses doigts.

Le papier était de couleur verte à l'intérieur, recouvert de milliers de minuscules runes noires. Sur le côté droit de la page, il y avait encore une enluminure représentant un dragon aux écailles bleues, minutieusement peintes, une émeraude au front, la gueule béante crachant des flammes écarlates stylisées.

Contre sa volonté profonde, mais emporté par un élan plus fort, Duilin commença à lire le texte de la lettre :

« Toi qui me lis, je t'attache à mon destin et à la malédiction de ma jeune sœur.

Je vais te dire maintenant ce qui nous enchaîne désormais. Ce qui est mien dans l'angoisse et les peines devient également tien. Tu vivras au rythme des affres de la terrible trahison dont se rendit coupable ma jeune sœur Alfée.

Il y a bien longtemps, Alfée, au mépris du bonheur des siens, livra le secret qui gardait notre paisible cité de Tétra Pizzul aux cinq princes d'Erdaropps : Grazteng, Tarabaste, Niaqmir, Soulzor et Qir Na Zieg. Elle qui n'avait jamais, ô jamais, éprouvé la piqûre de la cupidité, vendit pour de l'or la vie de son peuple.

Nul parmi les loups aux épées ensanglantées qui ravaageaient alors les Terres inassouvies ne pouvait connaître le lieu caché de notre havre de paix dans les profondes forêts d'Unilisse. Seule une des enfants de mon peuple aurait pu le faire, mais aucune ne l'aurait certainement voulu s'il n'y avait eu Alfée pour accomplir ce forfait innommable.

Secondés par le roi de Zlar Tumken, les cinq princes d'Erdaropps marchèrent contre Tétra Pizzul. Alfée était à leur tête qui les guidait.

La cité tomba entre leurs mains et ils saignèrent femmes et enfants après avoir vaincu par trahison ses mâles défenseurs. Tout gisait dans le sang et les cendres. C'en était fini de nous autres Piluziens... Le souvenir de notre bonheur passé me déchire même le cœur quand je songe au cauchemar dans la tourmente duquel il sombra.

Fallait-il que je survécusse ? Je reprenais à peine goût à la vie quand j'appris d'où le malheur avait frappé. J'eusse préféré mourir que vous ne vinssiez me le dire, maudits princes d'Erdaropps !

J'appris, la mort dans l'âme, la trahison de ma tendre sœur que je chérissais tant. Mais elle aussi eut à souffrir la vindicte de nos bourreaux.

Le massacre et le pillage accomplis, Alfée réclama au prince Grazteng la part d'or qui lui revenait. Malheureusement pour elle, trois des ignobles frères étaient tombés dans les combats, et Grazteng désirait plus que jamais une vengeance. Devant lui se tenait la dernière enfant du peuple de ceux qui avaient tué ses frères...

“Je vais te payer ton or!” dit-il encore à ma pauvre sœur qui tendit ses mains pour recevoir le prix de sa trahison. Mais avec l'or, fruit du pillage de la cité, Grazteng ordonna à ses hommes qu'on la lapidât! Alfée mourut sous le poids de l'or qu'elle avait convoité, et l'aîné des frères d'Erdaropps dans sa haine démente la maudit :

*'Que la mort terrasse
Tous ceux de ta race ;
De par ma vengeance
Ne vive l'engeance!'*

Ils abandonnèrent son corps sous une montagne de métal précieux, où tous les soldats avaient jeté leur or. Telle fut la vanité de sa tombe, fabuleuse et grotesque d'accablement et de dérision.

Grazteng partit avec ses lansquenets et ses rêîtres noirs accomplir en d'autres pays prospères d'autres crimes odieux. Ceux de Zlar Tumken, quant à eux, n'avaient pas l'intention de laisser là dormir une telle profusion d'or et ils s'empresèrent de le ramasser. Ils repartirent à l'est pour le terrer sous leur montagne. Le corps de ma sœur fut la proie des charognards, et même l'or innocent qui ornait son bras avait

disparu lorsque je la retrouvais déchiquetée... elle qui était si belle.

C'est une infinie tristesse que je porte depuis lors. Ma peine fut tout juste adoucie lorsque j'appris qu'un esprit démoniaque avait corrompu Alfée et que l'or qu'elle convoitait n'était que le désir d'une autre créature.

Toi qui me lis, retiens bien le nom de ce monstre, car c'est lui que je te réclame d'abattre pour que soit enfin délivrée l'âme d'Alfée.

Cet ennemi juré de ma race, je l'ai recherché en vain durant des siècles. J'ignore où il se cache. Son nom est Gwendral!

Nous sommes désormais liés par le même destin, aussi je te commande, par le pacte qui nous unit, de tuer Gwendral pour libérer l'âme de ma sœur et recouvrer ta propre liberté.

Celui qui t'oblige est l'Immortel Gilrandir. Va! »

Au terme de cette terrible lecture, Duilin ne put s'empêcher de pleurer de rage et d'effroi. Il était abasourdi par ce qu'il avait lu et malade à vomir. Maudit pour maudit, il décida, emporté par la haine et le chagrin, qu'il tuerait aussi Gilrandir si l'occasion s'en présentait.

Gémissant, il quitta la chambre de son père et monta au salon. Il ouvrit et fouilla les nombreuses bibliothèques, cherchant des archives sur l'adhésion de Gilrandir à la confrérie du Second Levé Hélique.

En parcourant les documents, Duilin pleurait de rage et de douleur. Il sentait peser l'empreinte de la malédiction sur son âme et il ne parvenait pas à en calmer les terreurs.

Enfin, Duilin dénicha un registre sur lequel était mentionnée l'initiation de tous les confrères qui vinrent à la tour :

« En ce jour énigmatique de Phaïstom le pathétique de l'an de vertu deux milles huit cent soixante-dix-sept, nous, membres de la mystique confrérie du Second Levé Héliaque, recevons en toute vérité au sein de haute vertu de la Tour du feu des premiers-nés, le dénommé Gilrandir, ancien commandant attaché à la Maison des princes de Sarde qu'il a servis cent quatre-vingt-deux ans.

Gilrandir nous a fait connaître son désir de retrouver la paix intérieure qui le fuit depuis des siècles, dans le spectacle de la contemplation des cieux et de ses mystères étoilés.

Nous, Membres d'autorité installés à la tête de si noble confrérie, avons jugé après une longue période propitiatoire que Gilrandir est digne de compter parmi notre belle œuvre à nos côtés.

Il sera placé pour l'apprentissage de nos sciences sous le patronage du confrère Lugel œil sec.

Nous remercions notre frère Rhûmnil de nous avoir fait connaître ce brillant ci-devant, maintenant confrère, le frère Gilrandir. »

Duïlin était atterré, son père lui-même avait assez bien connu Gilrandir pour parrainer son introduction dans la confrérie. De grosses larmes quittaient les yeux de l'Immortel pour éclabousser les pages du registre. Duïlin trouva, malgré le flou de son regard, une mention qui avait été rajoutée ensuite au texte inaugural de la carrière de Gilrandir comme confrère du Second Levé Héliaque :

« Nous n'avons pas su consoler le cœur blessé de notre ami Gilrandir, qui nous a quittés pour replonger dans la souffrance d'une quête que nous savons des plus dures. Nous supposons que Gilrandir a dû reprendre son service auprès d'un nouveau prince de Sarde. Ne m'avait-il pas confié qu'un

Devin lui prophétisât jadis qu'un des princes de Sarde lèverait un jour la malédiction qui accablait l'âme de sa sœur. »

La mention était signée Rhûmnil. Duilin s'insurgea de toute son âme devant tant d'injustice. Il balança le registre dont les feuillets s'éparpillèrent en vol, hurlant son désespoir et sa colère.

« Pourquoi moi ? Je ne suis pas prince de Sarde ! Gilrandir, pourquoi m'enchaîner moi ? Je suis le fils de Rhûmnil, ton ami ! »

Vaincu, l'Immortel s'effondra et se coucha sur le plancher en sanglotant...

De son côté, Pipo s'était retiré à l'étage des chambres dans celle du confrère Olörondo. Là, confortablement installé, il avait ouvert un grand livre. L'histoire s'intitulait *Le Joyau Souvenir*. Il en entreprit la lecture :

Les deux cavaliers progressaient au pas, magnifiques, sans se soucier de la route qui se déroulait, tel un ruban ondoyant bordé de mousses, à travers l'ombrage doré des feuillus majestueux. La nature accusait déjà les atteintes de l'automne...

Ils étaient grands et fiers, l'un plus grand que l'autre toutefois, mais en taille seulement, car ils étaient pareils quant à la morgue et à la vigueur.

Ils avaient déjà fait maintes fois étalage de courage et leurs noms avaient grandi avec leurs exploits dans l'esprit des foules, toujours promptes à applaudir les héros. Cependant, ces deux-là n'en étaient alors qu'aux prolégomènes de cette

gloire dont les lauriers allaient ceindre plus encore leurs têtes au terme de cette aventure ici même balbutiante.

L'histoire s'ouvre donc sur une terre vierge où ces deux là planteront de nouvelles semences d'héroïsme et où ils récolteront une fastueuse moisson de trophées et de titres.

Oh, Dieux! faites qu'ils ne trébuchent pas en chemin. Cependant, soyez rassurés, car si l'histoire est écrite c'est qu'elle est achevée et non parce que nos héros ne pouvaient défaillir.

Ils chevauchaient côte à côte ; or, des deux, lequel décrire le premier ? Que ma plume alors s'ingénie des deux à ne parler que d'un seul trait .

Ils n'étaient point frères, ni semblables de race, ni d'extraction commune, l'un ayant pour père une noble et illustre figure du royaume d'Aquebanne, l'autre étant fils de la... steppe ! Le fer de l'épée était la seule langue connue de l'un, l'autre tirant argument de la force pour imposer une loi juste. Le courage, tempéré par de nobles sentiments chez l'un, avait pour l'autre comme fondement une fougue ardente. L'un avait pour maître le plus magnanime et le plus sage des rois, l'autre une liberté indomptée. L'un était brun, l'autre blond ; l'un avait les cheveux courts, l'autre, longs et lâchés au vent ; l'un était vif et l'autre massif ; l'un était sec, l'autre charpenté ; l'un était un colosse, l'autre un zéphyr ; l'un était la noblesse, l'autre la liberté. L'un s'appelait Brigwald fils de Bergald, l'autre Mordril, tout court ! Vous rapprochez de l'un ou de l'autre tel ou tel trait décrit auparavant au fil de ce récit. Je crois que vous ne serez pas détrompés par la tournure des événements au contact de ces deux êtres d'exception.

Deux jours auparavant, Brigwald et Mordril avaient quitté Korseke, résidence d'hiver du grand roi Sijaron, au sud du

Royaume où le climat était plus clément qu'à Chrost, la capitale, en ces jours tristes où la nature entrait en un long deuil.

Les deux cavaliers suivaient la Route bleue, semées d'écorces de corcyres spectraux qui en protégeaient le tracé contre l'assaut des herbes folles. Ils étaient partis de Korseke, avons-nous dit, et, après avoir traversé les villages de Gris-sourire, de Gros-cailloux, d'Herbe-rousse, puis longé de loin en loin des hameaux minuscules sur des verstes champêtres aussi belles qu'étonnamment identiques, ils avaient abordé la fraîche forêt de Tulkas, dont ils ne désespéraient pas de venir à bout avant la fin du jour.

Au débouché de l'épais manteau sylvestre, après des verstes parcourues, ils mordirent dans la vaste plaine d'Hanzaplast. Aux rougeurs du soleil mourant, leurs regards embrassèrent l'immensité empourprée, ondulée, vide et grandiose!

« Merci, Brigwald!

— Pas de quoi, mon ami.

— Nous allons camper là. Et demain, nous chasserons le bison pourpre : c'est l'époque de la grande migration vers le sud, vers Kadar, à travers l'Hanzaplast. Nous sommes au débouché de la plaine, prêts à les cueillir.

— Les cueillir ?

— Certes, ce sera plus sportif qu'une simple cueillette aux champignons.

— Avec un peu de chance, ironisa Brigwald, tu cueilleras peut-être le Grand Ogol Bistre en personne ?

— Tu plaisantes, ou quoi ? Tu ne touches pas à un dieu, foi de mécréant !

— Par Stort, Rulian et Mizz Bar, les dieux m'en préservent !

— *Un gros pourpre enflammé et ivre d'efforts vains suffira à calmer mes ardeurs de chasseur.*

— *Soit pour le couchage ici même ce soir. En espérant qu'un troupeau d'Ogols ne nous passe pas sur le corps durant la nuit...*

— *T'inquiète, on les entendra venir de loin. Le bruit de leur course efface même le tonnerre. Tiens, vise un peu là-bas cette ondulation, on couchera à son pied; et pour parer aux caprices de vent, on tournera autour avec notre campement, dos aux bourrasques.*

— *On dirait que tu connais et apprécies le coin. Tu es déjà venu, non?*

— *Oui, ce ne sera pas ma première chasse aux bisons. Quoique la dernière fois, il m'ait fallu tuer aussi trois Oudja et un Dëkin.*

— *Quelles sortes de bêtes sont-ce là?*

— *Non, non, d'autres chasseurs... un brin égoïstes quant aux proies.*

— ...

— *Allez, bougeons, les meilleures places sont à prendre dès maintenant pour la fantasia de demain matin.»*

Leurs ombres se profilèrent sur le couchant enflammé comme une forge suroxygénée. Ils sautèrent à bas de leurs montures et jetèrent leurs affaires au sol embrasé du même rouge que le ciel. S'étalait là la route de sang pratiquée par les bisons pourpres. Mais étaient-ils vraiment pourpres au grand jour?

« Dors, tu verras bien demain, répondit Mordril à une interrogation secrète de son ami qui, debout, immobile et pensif, scrutait la vaste plaine...

— Soit! Laisse-moi encore saluer les dieux.

— *Salue-les de ma part, vieux déicide! Tuer l'Ogol Bistre... Tuer le Grand Ogol... Tuer le Bistre unique... Puisse le ciel oublier un tel blasphème.* »

Et, se retournant en ramenant sur lui sa couverture, Mordril s'engouffra dans un profond sommeil. Après ses prières, Brigwald fils de Bergald fit encore quelques pas dans la nuit, humant l'air frais, foulant l'étendue alanguie d'ombres infinies, sans trop s'y aventurer cependant... Il ne retrouva leur campement qu'au son du souffle des chevaux s'agaçant. Il sombra à son tour...

Aux premières lueurs du petit jour les paupières papillonnèrent. Sur leurs pieds dressés par le mouvement d'une volonté tout en muscles, ils arpentaient aussitôt le terrain, gravissant la courte éminence proche pour scruter l'horizon.

L'un regardait au nord, l'autre à l'est! Leurs regards mirent un bon moment avant de se retrouver :

« Salut à toi, fils de Bergald!

— Salut à toi, enfant inconnu des steppes!

— Raille pas trop le bâtard que je suis, aristo sans château!

— Allez, en selles! Au bout de la Route Bleue, les Bois du Mitilien bruissent d'impatience à notre venue.

— Eh, eh! attends. Et les bisons?

— Pas le temps de chasser. Nous nous restaurerons à Véregerovane, où l'on nous attend. Nous n'en sommes plus très loin. »

Et devant l'inertie rebelle de Mordril, son ami reprit :

« Rappelle-toi : je suis en la circonstance le délégué du Prévost du roi. Je vais en son nom rendre justice. Et même si l'affaire se situe aux confins du Royaume, elle doit être tirée au clair. Et bien plus, car la présence du Représentant du roi revêt une importance capitale.

— *Confins, capitale, tu t'embrouilles dans ton baratin. Charabia que tout cela! Les Ogols vont paraître. Salmigondis ne nourrissent point. Faisons cargaison de bonne viande fraîche et goûteuse.*

— *Exécuteur!*

— ...

— *Oui, c'est à toi que je m'adresse... Aurais-tu déjà oublié ton nouveau titre?*

— *Tu parles d'un nom : Exécuteur de viles besognes. Autant dire esclave!*

— *Exécuteur!*

— *Je croyais que c'était encore un de ces trucs que tu avais inventés pour me tirer d'embarras, pour m'emmener libre avec toi, loin de la vie de garnison, des flonflons de troufions, de la Garde d'honneur, du service, quoi? Ah, ah, ah! je revois la trogne de Tahargne, mon Capitaine, lorsque je lui ai annoncé qu'il ne me reverrait pas avant la prochaine lune, à cause d'une mission pour le souverain. Qu'il ne m'a pas cru, l'idiot, et que tu as dû te déplacer pour le lui expliquer. Oh! comme tu étais colère, alors, et comme tu l'as humilié, le vieux. Pourpre de rage, tu l'as laissé sur place, comme un Ogol crevé de toutes parts, à grands coups de traits mortels.*

— *Euh, tu crois que je l'ai blessé?*

— *C'est peu de le dire. Je prédis qu'il fera tout pour se faire tuer à la prochaine bataille pour laver dans son sang la fatale offense.*

— *Tu exagères...*

— *Pense ce que tu voudras.*

— *Quoi qu'il en soit, cela ne change rien à notre devoir. Il y a eu crime à Vérerguérovane et l'on y réclame l'arbitrage du roi pour démasquer le coupable.*

- *Banalité du vice...*
- *Non pas, Monsieur. Il s'agit de l'assassinat d'un Immortel.*
- *Un immortel qui meurt, la bonne blague!*
- *Rien que de plus sérieux. Un Immortel ne meurt jamais naturellement, puisqu'il est par nature immortel. Son décès implique, indique, confirme un acte inique : un crime, un blasphème, un outrage aux lois du Royaume et à celles éternelles définis par les dieux.*
- *C'est bon, c'est bon, plus que l'ambrosie me soule tes paroles. Allons-y donc, à Vêrergué...rotruc!*
- *À la bonne heure! en selles! »*
- Les deux amis reprirent la Route Bleue en direction de l'est, laissant défiler sur leur gauche la profonde plaine d'Hanzaplast. Tout le temps de son flanquement, Mordril n'y jeta plus un seul coup d'œil, son but ayant pris cible ailleurs.*
- « Eh, Brigwald!*
- *Oui?*
- *Au fait, ça consiste en quoi exécuteur?*
- *Je suis le prévost du roi, ce que cette pièce discrétionnaire à mon cou, prélevée sur le collier de médailles du chevalier Bélaor d'Armebrave, grand justicier du royaume, prouve.*
- *Prouve?*
- *Cette médaille me donne tout pouvoir en matière de justice...dans le royaume.*
- *Je ne te demandais pas de me parler de tes mérites et pouvoirs, mais des miens!*
- *Mais les tiens, exécuteurs, découlent des miens.*
- *C'est à dire?*

— *Tu es mon bras armé. Autant dire que tu es le bras armé de la Justice, moi-même étant la Justice.*

— *Est-ce à dire que je vais tuer ?*

— *Oui, Exécuteur ! Mais seulement les coupables, il va de soi.*

— *Je tue qui tu me dis. Mais sois clair à l'occasion, car je frappe vite et fort !... »*

Et Mordril dégaina en un éclair sa lourde lame d'acier vibrant.

« C'est entendu, temporisa Brigwald, je te signalerai clairement, le moment venu, la pauvre victime livrée à ton bras chargé et implacable.

— Ne te goure pas. »

Ils pénétrèrent sous l'ombre des arbres des bois touffus du Mitilien. La Route Bleue, plus encaissée, serpentait entre roches encombrantes et racines oppressantes qui bousculaient, éventraient ou déformaient, selon, le terrain. Le damage d'écorces de pins indigo permettait toujours de suivre l'itinéraire sans se perdre. La Route Bleue demeurait, comme l'indique son nom, bleue...

« Tu vois, on n'y est pas encore rendu à ton bourg foireux. Et la nuit tomb...

— ...cercueil de nos jours.

— Tu racontes ?

— Je déclame : il s'agit d'un vers fameux d'Albédo de Cambarr : Et la nuit tombe, cercueil de nos...

— ...jours ! Oui, je connais. Tu ne m'as pas laissé finir.

— Et cet Albédo...

— ...de Kandar.

— De Kandar... bien sûr.

— De Gambar ?

— C'est mieux, pour le coup. De Cambarr, ignare. Albédo de Cambarr. Le vers est tiré de son célèbre recueil *Chemin vers le repos*.

— Oui, c'est sûr que l'on ne va pas y goûter ce soir au luxe de l'auberge et avec ça, le ventre vide ! Ah, un petit steak de bison nous aurait bien calé l'estomac. Crampe en vue, Albédo !

— Trouvons une combe moussue où jeter nos carcasses pour une nuit douillette... Tiens ! viens voir par là... Oui, c'est parfait ici : le nid idéal pour recueillir deux pauvres oisillons perdus. La nuit risque d'être fraîche, allumons un feu.

— Non.

— Comment ça, non ? Tu voulais du confort. Déjà hier soir, nous avons grelotté dans la plaine sans foyer.

— Réchauffe-toi en évoquant les vers pleins de flammes vives d'Albédo de Glandar. Un prédateur est une proie potentielle en dehors de son terrain de chasse. Ici, je ne suis pas chez moi. Vraiment, pas. Je ne le sens pas ce bois... Non ?

— Non ?

— Pas de feu, ce soir. Il y a...

— Il y a ?...

— Pas de feu.

— Très bien, pas de feu. »

Brigwald avait toujours tenu pour sérieuses les intuitions de son ami. Ils se couchèrent en silence, car, parfois, une parole inutile peut éveiller la peur...

Le lendemain matin, dans la lumière froide des premières heures de l'aube, les deux rescapés de la nuit se réveillèrent. Plein d'entrain, Brigwald se redressa, s'étira, s'assurant du regard de la présence des chevaux et de son ami, qui, le visage fermé ouvrait un œil inquisiteur sur le nouveau jour naissant. Brigwald, surpris par l'indolence inhabituelle de son fou-

gueux compagnon, lui laissa tout le temps nécessaire pour émerger. À force de grimaces, de râles plus ou moins audibles et de jurons étouffés, Mordril finit par lâcher une parole digne de son tempérament :

« *Quelle foutue connerie que la poésie de Glandar !* »

Mais aussitôt blême, sans desserrer les dents cette fois, il fit siffler les sons du vers atroce :

« *Et la nuit tombe, cercueil de nos jours.* »

Puis desserrant l'étau carnassier de sa belle dentition, il s'emporta :

« *Putain de choix de citation de merde ! Pollueur de sommeil ! Enlumineur de cauchemars ! Putain de merde, Brigwald, à l'avenir arrête avec la littérature à la con !* »

Stupéfait face à tant de hargne et de grossièreté, Brigwald demeura silencieux, réservant son verdict quant à la conduite de son ami, attendant que sa pensée s'éclaircisse et livre une explication.

« *Peut-on rêver, poursuivit Mordril, mais sur un ton plus conciliant, de... de quelque chose qui n'existe pas ?*

— *De quelque chose qui n'existe pas ?*

— *Oui, d'une chose jamais vue. Les rêves sont construits à partir de nos souvenirs, non ? Des bribes de notre vie. Le montage est extraordinairement foireux dans les rêves, ce qui les rend loufoques très souvent. Mais là, voir un truc qui vient de nulle part, c'est pas un rêve, non ?*

— *Qu'as-tu vu ?* » demanda de manière abrupte Brigwald. Le visage de Mordril se renfrogna...

« *Qu'as-tu vu ? Parle donc !...*

— *Ce n'était pas seulement une... vision, mais des sons. Des sons aberrants, inhumains, contre nature. Un bruit de*

froissement, un dégueulis mouvant... Un truc inconcevable : visqueux, craquant à la fois. Putain !

— Les vers d'Albédo te font un drôle d'effet.

— Le cauchemar ne m'appartient pas. J'ai entraperçu ça par un hasard malheureux. La chose a croisé notre nuit. Salaud ! tu as l'air d'avoir dormi comme un loir, heureux, fringant, gaillard !

— Eh, d'accord, j'ai bien dormi. La nuit pour moi fut réparatrice, mais là, toi, avec ton angoissante expérience nocturne, tu vas plomber ma course diurne.

— Sûr, je n'ai pas rêvé ! Ce n'était pas un rêve. La chose est là ! quelque part, dans ce bois. Aux aguets... Rappelle-toi mon pressentiment hier avant le coucher... Et puis... et puis...

— Et puis ? releva Brigwald inquiet.

— Et puis, je t'ai bien eu, trouillard ! » lança Mordril à la cantonade, gratifiant sa victime d'une claque vigoureuse et sèche dans le dos.

Brigwald accusa le choc, sans mots dire, puis il éclata de rire, d'un rire libérateur. Mordril aussi explosa de rire, d'un rire suspect cependant...

Les bois s'éclaircissaient. La nature ventilait les arbres sur des emplacements toujours plus espacés les uns des autres : des coulées de hautes herbes ouvraient sur de spacieuses clairières. Le cordon-bleu de la route s'y faufilait...

Bien qu'affamés, les deux cavaliers laissèrent leurs impatientes montures profiter du privilège de la verdure luxuriante et succulente qui les entourait. À pied, Brigwald et Mordril se promenaient, foulant l'herbe, mais sans se tenir compagnie, leurs chevaux s'ébrouant et paissant à satiété, allant et venant librement, sans trop, toutefois, s'éloigner de leurs maîtres,

vérifiant d'un œil, entre deux mastications, leur présence proche.

Tout à coup, parade sous le soleil, Mordril exécuta trois roues qui s'achevèrent sur un saut périlleux avant ! La vue des prouesses du gymnaste réjouit et rassura Brigwald. Se saisissant d'une poignée d'ajoncs sur son passage, il les brisa d'une main de fer et se rapprocha de son ami. Il le prit par l'épaule et, le raccompagnant vers les chevaux, lui battit symboliquement du poing, de ce poing si puissant, la poitrine :

« Tu m'as bien eu tout à l'heure.

— Moi-même, je me suis laissé surprendre par mon imagination.

— Allez, en selles ! moi aussi je commence à avoir faim... »

Lorsqu'il se réveilla, Pipo avait encore ouvert sur la poitrine un grand in-folio relié en peau d'Ogol...

Pendant ce temps, Frigg et Mordril chevauchaient côte à côte en remontant le long de huit collines parfaitement alignées. Ils humaient le vent et traversaient le temps au grand galop. Rien ne paraissait pouvoir les arrêter tant ils semblaient inaccessibles et invincibles, survolant la campagne sur leurs superbes chevaux.

Ils virent bientôt se dessiner devant eux l'orée de la mystérieuse forêt de Pimprenelle. Parvenus à ses abords, les cavaliers se rendirent compte qu'ils n'étaient pas seuls.

Devant eux, six hommes attendaient au pied des arbres, observant une probable venue. À la vue des deux cavaliers, ils se levèrent et leur firent signe de les rejoindre.

Frigg et Mordril se rapprochèrent, commandant à leurs montures de se mettre au pas.

« On ne vous attendait pas de si bonne heure, leur confia un des six hommes qui s'était avancé vers eux.

— Ah bon ! lâcha Mordril surpris.

— Vous nous attendiez donc plus tard ? répéta Frigg, toujours curieuse.

— Oui, on ne pensait pas que votre Général mettrait si peu de temps pour traverser l'Odja-Däro depuis les rives du Direq. À Kalinda, ils vont avoir une sacrée surprise en vous voyant leur rentrer dans le cul, sacrebleu !

— Et savez-vous où se trouve la route qui traverse la forêt ? les interrogea Mordril soucieux.

— C'est tout juste devant. Bregg et Pinnest ont planté un crâne de cervidé sur une branche pour vous en indiquer l'entrée comme prévu. Je suppose que vous êtes des éclaireurs et que le gros de l'armée va bientôt suivre ?

— C'est exact, se contenta d'attester Frigg que le quiproquo n'avait pas trompé.

— Et quand serons-nous payés ? réclama soudain l'homme.

— Très bientôt. Le Général en personne vous rétribuera de sa main, poursuivit Frigg qui manœuvrait à merveille. Bon, maintenant, nous allons nous assurer de la route ; tu viens, Mordril ?

— Vous verrez, c'est un peu broussailleux, mais les chariots pourront passer. Au fait, pour suivre la route sans se perdre, il faut suivre les Gravonia Suptidor.

— Les quoi ? lança Frigg.

— Les Gravonia Suptidor. Ce sont des fougères rousses qui poussent exclusivement sur les vieux chemins désaffectés.

— Dites-moi, vous êtes sacrément malin, vous, alors ! le flatta Frigg en l'aguichant d'un clin d'œil.

— C'est très bien, intervint Mordril. On vous remercie... »

Le capitaine de la Garde d'honneur tira les rênes du cheval de son épouse et avança dans les bois le long du fameux chemin.

« À quoi tu joues ? questionna-t-il Frigg. Tu n'as pas vu que ce sont des hommes à la solde des féodaux ?

— Si, bien sûr, je ne suis pas idiote ! Mais parle moins fort, ils pourraient nous entendre.

— Tu parles ! je vais me faire un plaisir de les embrocher, oui !

— Non ! on n'a plus de temps à perdre pour prévenir le gardien des Marches du Nord à Kalinda.

— Alors qu'est-ce qu'on attend pour foncer ? Yaha ! »

Les deux cavaliers s'élancèrent le long du ruban rouge orangé de Gravonia Suptidor. Les brassées de fougères rousses fouettaient le torse de leurs montures et leurs jambes. Un nuage de spores ocre et odorants se soulevait à leur passage et traînait après eux, envahissant les sous-bois...

Ils ne s'arrêtèrent même pas pour déjeuner, poursuivant à toute allure leur course vers la ville frontalière du royaume.

En début d'après-midi, ils débouchèrent de l'autre côté de l'imposante forêt de Pimprenelle. Ils s'engagèrent alors dans la plaine pour rejoindre le Pavé.

Non loin de là, à quelques centaines de mètres, trois hommes étaient en grande conversation, debout au milieu de trois tentes dressées dans la plaine.

« Daril, je commence à en avoir assez d'attendre là sans rien faire ! Voilà plus d'une semaine que le capitaine s'est envolé avec le Grand Oméron.

— Et bien quoi, Lindëlos, tu voudrais qu'on traverse Pimprenelle ! Si j'ai été assez fou pour accepter de ramener à notre douce et tendre princesse Anissia son Papillon fétiche, je ne suis cependant pas fou au point de tenter de traverser l'inextricable forêt de Pimprenelle !

— Le capitaine, lui au moins, l'a fait !

— Oui ! mais il devait très certainement, j'en suis sûr, ignorer le danger qu'il encourrait en s'y risquant.

— On s'est engagé sur l'honneur à rapporter son papillon à Anissia. Cela m'est trop cruel de la voir pleurer...

— À moi aussi, ça m'est cruel, tu le sais bien. Allez, Lindëlos, reprends-toi. Tiens ! parfume-toi encore un peu.

— Tu as raison, Daril, je vais demander à Woddrow de m'asperger de pure essence de Limpakoa. S'il est vrai que le Grand Oméron raffole de ce parfum, il ne manquera pas de revenir à nous. »

Wooddrow avait sorti un globe cristallin de liquide rouge dont il actionna la poire du pulvérisateur. Lindëlos se laissa asperger de la tête au pied par son collègue.

« Eh, là ! qu'est-ce que je vois ? hurla subitement Daril. Mais c'est le capitaine et sa dame ! Regardez, je ne rêve pas...

— Mais c'est vrai ! Oh, là, Capitaine, arrêtez-vous ! C'est nous !

— Ils n'ont pas l'air de vouloir s'arrêter, constata Daril. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Ils ont peut-être le Grand Oméron. Il faut les rattraper et s'en assurer.

— Et les tentes ?

— Pas le temps ! On les laisse. Vite, à cheval... »

Frigg et Mordril traversèrent rapidement la plaine qui les séparait du Pavé et, lorsqu'ils abordèrent les dalles sonores de l'antique chaussée, ils prirent la direction du nord au triple galop.

Daril, Lindëlos et Wooddrow les suivaient du mieux qu'ils pouvaient, poussant au maximum leurs chevaux...

Frigg remarqua qu'on les suivait ; elle en avertit aussitôt son époux :

« Mordril, nous sommes poursuivis !

— Ce doivent être les gars des féodaux. Ils ont dû se rendre compte qu'on n'était pas des leurs.

— En tout cas, ils sont gonflés de nous suivre si loin !

— Oui ! ils ne tarderont pas à se faire cueillir, crois-moi ! »

Les sabots des chevaux résonnaient sur la chaussée. Les cavaliers filaient...

Dans la lumière déclinante du jour, Frigg et Mordril abordèrent la barbacane qui défendait l'entrée sud de la ville fortifiée. Kalinda les surplombait de sa masse sombre et austère. Les couleurs rougeoyantes du soleil couchant luisaient sur les ardoises constellant les chapeaux des pignons et des tours. La nuit était toute proche.

Au premier pont-levis de la barbacane, des gardes les arrêtaient, pointant leurs pertuisanes vers l'obscurité d'où venaient de jaillir les deux cavaliers...

« Halte ! qui va là ?

— Laissez passer ! Je suis Mordril, capitaine de la Garde d'honneur du roi Sijaron. Je suis porteur de nouvelles brûlantes.

— Mon Capitaine, s'excusa le lieutenant des gardes, je ne vous avais point reconnu sur le coup. C'est que nous ne vous espérions plus pour la bataille...

— Conduisez-moi sur le champ au gardien des Marches du Nord ! et faites saisir les trois hommes qui nous poursuivent ; ils sont acquis à l'ennemi ; ils ont cherché jusqu'au bout à nous empêcher de vous toucher.

— Devant leur audace, insista Frigg, je gagerais même qu'ils se font passer pour d'honnêtes voyageurs.

— N'ayez crainte, nous les prendrons pour ce qu'ils sont ! »

Frigg et Mordril furent conduits à travers les bastions de la cité retranchée. Les maisons étaient comme englouties dans la masse des fortifications, et la nuit qui s'avavançait ne faisait qu'amplifier cette impression d'étouffement de l'architecture civile sous le poids de l'appareillage de l'édification militaire. Kalinda, comme toutes les villes de garnison sur une frontière disputée, apparaissait sinistre dans son corset de remparts et de tours massives, mais également dans son âme, où les soldats cherchaient à tuer la peur en se soûlant dans les tavernes et en se vautrant dans les bordels.

Mordril et Frigg traversèrent le corps de garde du donjon de la citadelle et gagnèrent bientôt, par un escalier comprimé entre des pierres énormes, un vestibule, où on les pria de bien vouloir attendre.

Devant eux, une lourde porte en chêne barrée de ferrures noires était sise dans un encorbellement massif. Un garde en broigne aux plaques de bronze cousues et rutilantes, et à la hallebarde triomphante, les dévisageait.

Pendant ce temps, devant la barbacane sud, les trois Immortels étaient aux prises avec la garde :

« Mais puisque je vous dis, s'époumonait Daril, que nous ne sommes que des voyageurs. Nous recherchons un capitaine qui nous a dérobé un bien précieux. Mais tout cela, je vous l'ai déjà dit !

— Tu ne manques pas de verve ni d'audace pour un mécréant de la pire espèce d'espion que j'ai jamais vue ! Gardes, saisissez-vous d'eux et jetez-les au cul de basse-fosse !

— Mais c'est une abominable erreur que vous commettez là... et d'abord, ne me touchez pas ! Je suis un Immortel et celui qui me prend la vie la perd !

— C'est ça, et moi je suis le grand Mohol en personne ! Allez, débarrassez-moi d'eux ! »

Les trois Immortels furent arrachés à leur monture, dont la bride avait déjà été capturée. On les traîna jusqu'aux sombres cachots de la cité guerrière. L'incident clos, à la poterne, le service reprit aussitôt dans la plus grande rigueur.

« Que chacun regagne son poste ! La milice se charge des prisonniers.

— Dites, Lieutenant, fit remarquer un garde, vous n'avez pas trouvé qu'ils sentaient bizarres ?

— Oui ! tu veux dire qu'ils puaien la cocotte », éclata de rire le Lieutenant.

À ces mots, les soldats rirent aussi...

Dans le vestibule du donjon de la citadelle, Mordril faisait les cent pas en vociférant d'impatience :

« Mais qu'est-ce qu'ils foutent ! Ils veulent perdre la guerre ou quoi !

— Calme-toi Mordril, ils sont allés quérir Bergald. Tiens ! voilà notre guide qui revient...

— Je suis désolé, j'ai cherché en vain le gardien des Marches du Nord. Il doit être en train de présider le grand conseil de guerre. Je ne puis le déranger en la circonstance.

— C'est tout le contraire, justement ! Où se tient le conseil ?

— Derrière cette porte », dit le guide, gêné.

Sans crier gare, Mordril écarta violemment le garde de faction devant la porte. Puis il poussa brusquement la porte et fonça dans la salle où tous les grands seigneurs et capitaines du royaume tenaient séance à huit clos...

Tous le regardèrent avec stupeur et, parmi la foule des visages contrariés et des uniformes rutilants et divers, Mordril chercha son homme.

« Ah, vous voilà ! s'exclama Mordril en mettant la main sur le gardien des Marches du Nord, qu'il entraîna vivement à part du côté d'une immense cheminée sculptée.

— C'est plutôt à vous que je devrais dire cela ! répliqua Bergald. On ne vous attendait plus...

— Peu importe, coupa le capitaine. Quand le feu bat la campagne, tout homme qui a de l'eau sous la main est pompier !

— Expliquez-vous, mon cher, je n'y comprends rien ?

— Voilà, Frigg et moi venons de l'est par la forêt de Pimprenelle, qu'une voie secrète traverse. L'ennemi en connaît parfaitement le passage ; or, l'une de ses armées s'apprête à l'emprunter pour tomber sur nos arrières !

— Etes-vous certains de votre information ? demanda Bergald tout à coup inquiet.

— Par la barbe de Teuk l'imberbe, que les cheveux m'en tombent si je mens !

— Je comprends bien, Capitaine. Ce n'est pas votre parole que je mettais en doute, mais la validité de vos sources.

— Nous avons même croisé des complices des féodaux qui mettaient en place un balisage de la route en question et qui nous ont pris pour les éclaireurs de l'armée d'un Général qu'ils attendaient !

— Maintenant, je vous crois volontiers. La situation est plus que grave ! »

Dans la salle, les autres participants au conseil de guerre n'avaient pas cessé de les observer, saisis de curiosité et animés d'une hautaine commisération à l'égard de l'intrus.

Le gardien des Marches du Nord se rapprocha des participants au conseil. Il introduisit élogieusement auprès d'eux le nouveau venu :

« Je vous présente Mordril, le célèbre capitaine Noire Brillance, commandant de la Garde d'honneur de notre bien aimé roi.

Les têtes se courbèrent à peine pour le saluer, avec beaucoup de mépris dans les regards. Pour la plupart des nobles d'Aquebanne, les Kadaréens n'étaient que des mercenaires.

Sans sourciller, ne se préoccupant pas de ce que l'on pouvait penser de lui, Mordril débarrassa d'un revers de main tout ce qui encombrait la table autour de laquelle se jouaient les décisions de l'état-major.

La carte découverte par Duilin dans la Tour du feu recouvrait maintenant toutes les autres. Mordril en cala les angles avec un chandelier, une tabatière en argent, un lourd compas

en bronze et sa propre épée Alkarafaroth. Et, pointant son index sur la forêt de Pimprenelle, il annonça, péremptoire :

« C'est par là que l'ennemi veut attaquer ! »

Les stratèges en herbe en restèrent bouche bée, et l'aristocratie s'en offusqua, exprimant son incompréhension manifeste de la manœuvre ennemie sous le langage indigné et méprisant d'assertions toutes faites :

« Cela ne se peut ! entendit-on alors.

— Quelle bouffonnerie ! Ces gueux ne sont pas même capables de manœuvrer un pied devant l'autre.

— Trouverait-on soudain, inquiet, du génie à un adverse qui n'en eut jamais ? »

Aucun parmi ce beau parterre de la noblesse d'Aquebanne ne voulait admettre qu'il pouvait s'être laissé mystifier par l'ennemi. Tous comprenaient pourtant parfaitement l'enjeu de la guerre contre les féodaux, mais l'orgueil prenait le pas sur la raison, chez ces gens...

« Qu'est-ce à dire ? intervint le gardien des Marches du Nord. Aucun d'entre vous ne désire se porter à la rencontre de l'ennemi ?

— Bergald, ne nous faites pas dire ce que nous n'avons pas dit, critiqua le baron Tildeberg d'Oa. Si nous sommes venus jusqu'aux Marches du Nord, c'est bel et bien dans l'intention de nous battre. Seulement, notre effort doit porter au bon endroit, n'est-ce pas, Messieurs ?

— Et quel est le bon endroit ? questionna Mordril, acerbe.

— Ne me déplaît son ton, je répondrais quand même, chers amis, à ce mercenaire hirsute, que la stratégie est de notre unique ressort et qu'il n'y est point lié. »

Les autres en convinrent assurément et Mordril quitta leur audience en claquant la porte derrière lui !

« Je n'ai vu que fraises molles et folles jarretières ! expliqua Mordril à Frigg dans sa fureur.

— Comment ! Ils ne nous suivront pas ?

— Non ! »

La porte venait de s'ouvrir : le gardien des Marches du Nord rattrapa Mordril qui s'en allait déjà avec son épouse.

« Attendez ! Il y a encore un espoir. Mon fils, le prince de Sarde, est en route avec une puissante armée. Il remonte le Pavé jusqu'à nous. Il ne doit pas être très loin de la forêt de Pimprenelle, à cette heure. Vous êtes son meilleur ami, n'est-ce pas ? Mon fils ne refusera pas, quant à lui, de vous écouter et de vous suivre à l'est pour engager la bataille.

— Soit ! J'irai à sa rencontre et nous ferons pour le mieux. Puis-je, également, disposer de la Garde d'honneur en cette entreprise ? Vous savez bien, ces mercenaires hirsutes ! rappela ironiquement Mordril.

— Oui ! qu'ils aillent avec vous. Du reste, avec qui d'autre que vous accepteraient-ils d'aller au combat ? Vous êtes leur âme !

— Alors, souhaitez-nous bonne chance, nous partons à l'instant.

— Que Dieu vous protège, Mordril, et vous aussi, dame Frigg ! »

Les paroles du gardien des Marches du Nord résonnaient encore contre la voûte du couloir, que les deux cavaliers étaient déjà repartis...

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE XII

Bataille du pont de l'Impénitence

La Garde d'honneur s'était ébranlée sur le Pavé. Elle descendait au galop vers le sud à la rencontre du prince de Sarde et de son host...

Au fil des heures, la nuit s'étiolait. Les premières couleurs de l'aube flottaient au ras du ciel. Dans une lumière blanche nuancée, encore mêlée à l'obscurité déclinante, les cavaliers d'argent chevauchaient puissamment.

Ils étaient cinquante, tous Kadaréens, brillamment harnachés pour la guerre et déterminés à se battre jusqu'à la mort à la suite de leur chef, l'implacable capitaine Noire Brillance. De plus, la présence de Frigg dans leurs rangs les poussait davantage encore à la bravoure, car défaillir sous le regard d'une femme eut été la pire des humiliations et le pire aveu de lâcheté, alors qu'elle-même allait se battre jusqu'au bout selon sa terrible réputation. La Garde d'honneur constituait sans nul doute ce que l'on appelait alors une troupe d'élite.

Le Pavé défilait sous les sabots des chevaux. Les cavaliers dévoraient la route...

Le jour avait définitivement effacé la nuit lorsque les cavaliers dépassèrent la forêt de Pimprenelle. Le prince de Sarde était toujours introuvable...

Soudain, à l'horizon du ruban scintillant de la chaussée, apparut une cohorte armée...

Mordril stoppa sa colonne et ordonna aux cavaliers de donner du repos à leurs montures. Les cavaliers démontèrent et entraînèrent leurs chevaux brouter l'herbe fraîche de la plaine alentour.

Mordril et Frigg se jetèrent en avant à bride abattue. Les sabots de leurs destriers claquaient rythmiquement en heurtant violemment le sol. Leur folle course les conduisit rapidement sur le front de la cohorte qui s'avancait mollement sur la route. En tête des troupes paradaient les officiers, suivis par les porte-étendards. Deux longs gonfalons dansaient paresseusement dans la faiblesse de la retenue du souffle du vent. Le premier étendard portait, sur fond d'azur, une harpe d'or ; le second, emblème de Sarde, arborait, sur fond d'argent, un croissant de lune d'or.

Le prince de Sarde, le regard clair, le visage dur et les cheveux noirs, mêlés de reflets bleutés, revêtait une cote de mailles étincelante. Son armure était entrelacée de motifs tissés de fils d'or. Un baudrier blanc rehaussé d'argent barrait son torse. Une cape de velours vert couvrait ses épaules.

Ses officiers étaient aussi somptueusement vêtus et semblaient également sortir d'un bal donné à la cour. Le capitaine des Hallebardiers du Sanctuaire de la Lune, un homme au visage allongé et au front large, des cheveux cendrés tirés en arrière, portait un lourd manteau pourpre placé sur ses épaules et une cuirasse d'argent. La pièce d'armure était damasquinée d'une lune d'or et incrustée de nacre. Son regard doré troublait tant il semblait irréel, donnant l'impression d'avoir été ciselé et décoré par des maîtres orfèvres. Le commandant de la cavalerie, moins lourdement équipé, n'en était pas moins

richement vêtu. Une longue cape écarlate couvrait jusqu'à la croupe de son cheval, et du col brodé de pierreries de son pourpoint rutilant, il lançait de la tête des petits coups secs nerveux. Un chapeau rouge à large bord ornait son chef, et les plumes blanches qui le décoraient s'agitaient au rythme de ses coups de tête. Le troisième des capitaines commandait les arbalétriers, dont il portait le bonnet phrygien de cuir noir aux couvre-joues d'argent, percé d'un carreau décoratif en or massif. Sur son torse, il arborait un plastron parfaitement ajusté sur lequel des runes multicolores étaient brodées.

Derrière eux suivait la troupe, fort bien équipée et superbement habillée. Visiblement, ces gens-là allaient à la guerre pour y faire bonne figure et, si le sort en décidait, pour mourir avec panache. Ces hommes formaient ce que l'on connaissait de plus tape-à-l'œil en matière d'armée princière.

Mordril s'arrêta en toute extrémité en faisant cabrer dangereusement sa monture devant la troupe.

« Mordril ! s'écria le prince de Sarde, quelle joie de te revoir.

— Salut à toi, Brigwald ! Le vent de l'amitié souffle toujours vers toi.

— Comment vas-tu, vieux frère ? »

Les deux amis s'étreignirent virilement ; puis, se tenant mutuellement par les épaules, les bras tendus, ils se donnèrent un peu de recul pour se regarder dans le fond des yeux :

« Tu es bien toujours le même ! commenta le prince.

— Tu n'as pas non plus changé, si ce n'est les dorures que je ne m'habituerai jamais à te voir porter.

— Bah ! passons... dis-moi plutôt à quel tour du sort dois-je le bonheur de te revoir ?

— La guerre ! comme toujours, la guerre ! Mais, cette fois, notre affaire est mauvaise...

— Allons bon. Rappelle-toi la bataille d'Old Badrim, on n'aurait jamais dû gagner, et pourtant...

— Je n'ai plus que toi sur qui compter. Il faut que nous nous portions immédiatement à l'est, d'où l'ennemi va débouler. Si l'on bouge assez vite, on devrait pouvoir stopper le général Erskine et son armée sur les rives de l'Aspholos. Il y a moyen de traverser Pimprenelle. Es-tu prêt à me suivre ?

— Plutôt deux fois qu'une ! Sus au vil féal Erskine ! »

Et, se dressant sur ses étrières, le prince hurla à sa troupe l'ordre de se porter à sa suite contre l'ennemi :

« Sarde, à moi ! Ton prince te réclame ! En avant, par Stort, Rulian et Miz Bar ! »

À l'appel de son prince, la longue colonne de soldats s'ébranla en avant dans un fracas de boucliers que battaient les épées jaillies des fourreaux...

Frigg, quant à elle, ne partageait pas le même enthousiasme que son époux de se retrouver en compagnie du prince de Sarde. En effet, la jeune femme considérait Brigwald d'un œil sévère : pour elle, il était compliqué dans ses propos et pédant dans ses manières. Mais voilà, il fallait s'en accommoder. Le prince était en tout état de cause le meilleur ami de son mari, et ce fut même en sa présence que les deux époux se rencontrèrent pour la première fois. Cependant, Frigg ne parvenait pas à s'y faire.

« Oh ! vous me voyez impardonnable, très chère Frigg, se blâma soudainement le prince, j'allais oublier de vous saluer... Vous êtes, chaque nouveau jour que je vous revois, toujours plus belle ! Quels merveilleux joyaux Mordril a-t-il

glissé dans l'écrin de sa vie en recevant votre amour ! Ô radieuse Frigg, quel soleil dans vos cheveux... »

Frigg esquisça un fade sourire de convenance. Elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi Mordril, si jaloux à l'accoutumée, ne se lassait pas d'entendre les sornettes que ne cessait jamais de débiter le prince à son propos. Entre ces trois-là, l'amitié et l'amour ne faisaient pas bon ménage.

« Dis, Mordril, va-t-il falloir encore longtemps que je supporte les compliments baveux de ce prince d'opérette ? En plus, ses fantassins traînent des pieds ; à ce rythme, il nous faudra trois lunes pour traverser Pimprenelle ! Maintenant qu'ils nous suivent, on n'a plus qu'à foncer en avant-garde, non ?

— Tu es dure avec mon ami Brigwald, c'est un homme charmant. Mais, pour en revenir à ta proposition, je pense que tu as raison. Je vais m'en entretenir avec lui. Je reviens... »

Mordril se plaça au côté du prince et lui dit en souriant :

« Frigg a du mal à apprécier tes talents, mais le temps viendra où elle saura reconnaître ton amitié comme étant digne d'elle.

— Elle est joliment farouche, voilà tout. Ne le lui reproche pas, au contraire, cela m'enchante.

— Comme tu voudras, mais je trouve que tu es trop coulant avec elle. Tu devrais la remettre à sa place quand elle le mérite. Je t'y autorise même, si c'est la permission qui t'en manquait pour le faire !

— Voyons, voyons ! Mordril, ne soit pas si sévère envers ton épouse. Notre grâce le prince de Sardes et consort lui pardonnons volontiers.

— Puisque tu le dis... Au fait, Frigg nous suggère de détacher la cavalerie en avant-garde. Nous pourrions ainsi

conquérir le plus vite possible le meilleur terrain pour livrer bataille dans les meilleures conditions. Qu'en penses-tu ?

— C'est une excellente idée, concéda le prince. Je vais même mettre ma cavalerie à ta disposition. Tu pourras en user à ta discrétion. Général Wingil !

— Oui, Monseigneur ?

— Je vous place sous les ordres du capitaine Mordril. Vous lui obéirez en toute chose comme si j'étais moi-même là pour vous le dicter. Vous verrez, mon ami Mordril est le plus grand capitaine de cavalerie de notre temps. N'essayez pas de le jalouser, il est inégalable. Contentez-vous de l'imiter et vous toucherez à la gloire. Allez ! Mordril, mon ami, toute la cavalerie est à toi...

— Yaha ! » hurla Mordril en un puissant cri de guerre.

Le capitaine jeta son cheval en avant en un bond formidable et rejoignit Frigg.

Lorsqu'ils se retournèrent, cent cavaliers les suivaient. Avec la Garde d'honneur et la cavalerie de Sarde, Mordril et son épouse étaient à la tête de cent cinquante lances.

L'armada des cavaliers s'ébranla dans un grondement qui fit trembler le sol...

La troupe traversa sans difficulté la forêt de Pimprenelle. Cependant, au sortir de la route de Gravonia Suptidor, les cavaliers reprirent un petit trop de circonstance que commanda Mordril. Lui et Frigg s'avancèrent à la rencontre des complices des féodaux. Les six hommes étaient toujours sur le qui-vive...

« Nous avons fini par croire que vous étiez tombés entre les mains de l'ennemi, se lamenta un des hommes. Mais que foutre diantre avez-vous trafiqué pendant tout ce temps ?

— On vous a préparé une petite surprise, ricana Frigg...

— Ah oui, quoi donc ?

— Cent cinquante lances d'acier affûté ! » annonça brutalement Mordril.

Et, à son signal, les cavaliers surgirent des bois et chargèrent les malheureux piétons, qui finirent chacun embrochés sur une lance !

Frigg et Mordril, qui venaient d'assister, amusés, à la scène, mirent ensuite pied à terre. Ils s'accroupirent dans l'herbe et déplièrent sous leurs yeux la carte de Duilin :

« Par où peuvent-ils franchir l'Aspholos ? s'interrogeait Mordril.

— S'ils ne l'ont pas déjà fait à cette heure, ils ne peuvent franchir la rivière qu'au pont de l'Impénitence, là...

— Il y a aussi un gué, un peu plus loin, au nord-est.

— Oui, mais comme nous l'on dit leurs complices, les féodaux ont des chariots, fit remarquer Frigg, aussi emprunteront-ils plutôt le pont.

— Tu as raison et avec un peu de chance, on arrivera peut-être avant eux. On repart de suite et on ne s'arrête plus jusqu'en vue du pont, commanda Mordril en se retournant vers les cavaliers. Ouvrez l'œil, et le bon, l'ennemi n'est plus très loin. Si on veut le surprendre, soyons vigilants. En selles !

— Quelle formation de combat adopterons-nous pour la bataille, demanda Wingil, qui voyait, non sans inquiétude, les événements se précipiter ?

— Nous allons répartir en trois groupes de cinquante hommes la masse de notre cavalerie. Frigg, tu prends le commandement de la Garde d'honneur.

— C'est un honneur dont je saurai me montrer digne, chéri !

— Vous et moi, Wingil, nous nous partageons les cavaliers du prince. Procédez dès maintenant à la répartition, et qu'ils se le tiennent pour dit : les places sont comptées ! »

Les trois cavaliers se suivaient désormais en une triple équipée, remontant au nord dans la direction du pont de l'Impénitence. La Garde d'honneur chevauchait en tête avec la belle et farouche Frigg.

L'après-midi était déjà bien entamée. Dans une aveuglante splendeur jaune d'or, le disque solaire brûlait haut dans le ciel bleu de l'été.

Au loin, Frigg vit un nuage de poussière qui montait droit devant. Elle stoppa sa troupe et courut au galop vers une large colline. Mais avant d'en avoir atteint le sommet, elle sauta à terre et rampa jusqu'à son faîte.

Devant elle se déroulait le long cordon de la procession des armées ennemies. Le nombre des adversaires était colossal et un épais nuage de poussière en cachait encore en arrière une masse non négligeable. Dans la chaleur et la lumière, le métal des armes entraînait comme en fusion. Le spectacle de la lourde progression des forces en colonne ressemblait à un mirage. Dans le feu de la chaleur, l'air se troublait. Les formes des fantassins et des cavaliers flottaient en se tordant. Frigg se frotta les yeux pour mieux voir l'inéluctable... Ils n'avaient pas dis-

paru, et leurs innombrables étendards avançaient impérieusement au rythme des troupes. En tête de cet immense cortège, des cavaliers s'apprêtaient à franchir le pont de l'Impénitence !

Frigg roula en arrière jusqu'à son cheval resté à mi-pente. Le vent au corps, elle rejoignit les siens.

Mordril et Wingil étaient montés de leurs escadrons à la rencontre de la jeune femme.

« Ils sont de l'autre côté du pont, déclara Frigg, tout essoufflée... »

— C'est parfait, jubila Mordril. Ils ne nous ont pas vus et ils ont le pont à franchir. Quant à nous autres, nous avons une belle ligne de crête d'où l'on va pouvoir lancer des charges du tonnerre ! Frigg, tu entends, on adopte la même tactique qu'à la bataille de Dalsazar.

— C'est quoi, au juste ? s'inquiéta Wingil, qui n'y comprenait rien.

— On se calme, général ! Tout ira très bien. Ecoutez plutôt, et comprenez vite, le temps nous presse : Un, Frigg charge. Deux, je charge. Pendant un et deux, vous nous regardez faire du haut de la crête et, en trois, c'est à votre tour de faire aussi bien. D'accord ?

— Et bien, si vous le dites, consentit Wingil...

— Bravo ! »

Mordril et Wingil rejoignirent leurs cavaliers. Frigg entraîna la Garde d'honneur à couvert le long de la pente de la crête... Les cavaliers s'étaient déployés en ligne.

Parvenu au sommet, Frigg sentit son cœur palpiter de crainte, mais, sans reprendre son souffle ni interroger le destin, elle hurla :

« Chargez ! »

Dans un roulement de tonnerre, les gros sabots des Kadaréens foulèrent le sol et, ayant pris l'allure d'un lourd galop à la descente de la crête, les cavaliers abordèrent le plat qui les séparait maintenant du pont à pleine vitesse et en masse compacte.

Le choc fut terrible ! Les lances en rinuleq brisèrent les membres et transpercèrent les chairs. L'ennemi, sans formation, stupéfait, fut balayé. Sur cent mètres devant le pont, les féodaux furent bousculés et plaqués au sol, morts ou pétrifiés de douleur !

« Maintenant ! » hurla à nouveau Frigg, dont la voix stridente couvrit, l'espace d'un éclair, le fracas de la bataille.

La jeune femme prenait acte une fois encore des enseignements de la fameuse bataille de Dalsazar. La charge ne pouvait pas courir éternellement dans les lignes ennemies, d'autant plus que l'Aspholos les guettait de ses flots fougueux.

La garde d'Honneur venait subitement de décrocher sur la gauche, laissant derrière elle, à sa plus grande stupéfaction, l'ennemi désarçonné. L'engagement avait à peine duré plus d'une minute !

Chez les féodaux, parmi les rescapés, des hommes commençaient à relever la tête. De nouveaux escadrons franchirent immédiatement le pont à la poursuite de la Garde d'honneur. La réaction ennemie était prompte, ce qui laissait entrevoir que leurs chefs connaissaient bien leur métier.

Mais le piège de Dalsazar devait à nouveau fonctionner !

Sous le regard satisfait du capitaine Noire Brillance, défilèrent les cuirasses et les plastrons de la cavalerie des féodaux, qui lui livrait son flanc. Lancé à la poursuite de la première vague d'assaut, les féodaux n'avaient même pas pris le temps de s'assurer qu'il n'y en aurait pas une seconde !

Mordril, aussi froid que sa lame, sans un mot, entraîna la charge des fringants cavaliers Sardois. Le choc fut encore plus terrible qu'à la première charge. Et, quoique leur flanc fût livré, les féodaux formaient un véritable mur bardé d'acier ; mur que les Sardois devaient enfoncer tant bien que mal. Mais il n'y avait même pas la place pour passer entre les chevaux des chevaliers ennemis trop serrés. L'impact fut colossal ! Les lances des Sardois explosèrent littéralement sur l'obstacle et les chevaux s'empalèrent les uns contre les autres, s'entre-tuant sous le choc.

Au dernier moment, Mordril eut assez de présence d'esprit pour faire cabrer sa monture au-dessus d'un chevalier stupéfait, dont le heaume et la tête qu'il contenait furent emportés par le puissant torse du cheval du capitaine. L'atterrissage fut encore plus dramatique pour un autre chevalier de rouge et de bleu drapé, qui s'écroura tout entier sous la masse chevaline tombant du ciel. Le cheval du capitaine reprenant pied sur le sol, Mordril fit jaillir alentour, sans y regarder, l'acier de sa lame glacée. L'acier pénétrait l'acier. Les corps, dans des cris de douleur aiguë ou étouffée, vacillaient et tombaient.

Le morceau était trop gros pour les seuls Sardois. Fort heureusement, la Garde d'honneur, après avoir fait volte-face, revenait à la charge dans la masse confuse de la chevalerie ébranlée. Ce fut le coup de grâce. L'ennemi, qui n'avait plus de direction unifiée où mener le combat, fut reconduit et emporté de toutes parts sous l'assaut compact et homogène des Gardes d'honneur. Les lances en rinoleq pourfendirent les plus épaisses cuirasses là où s'étaient brisées les lances des Sardois. La seconde charge de Frigg sema la mort et la terreur autant que l'avait fait la première.

En haut de la crête, Wingil hésitait, tiraillé par le doute. Il ne parvenait pas à sentir le moment de l'opportunité... Mordril venait de se tirer d'affaire et haranguait ses hommes survivants, afin qu'ils profitassent de la charge de Frigg pour se dégager. Ce fut le moment que Wingil choisit pour donner à son tour sa charge...

Galvanisé par l'élan de la course des chevaux le long de la pente, il surgit en hurlant d'ivresse et de terreur mêlées dix mètres en avant des siens qui le suivaient au galop. L'opportunité choisie ne pouvait être meilleure. À ce moment précis, une troisième masse de cavalerie ennemie entreprenait d'enjamber le pont. Frigg poursuivait son irrésistible charge sur la droite, emportant devant elle un essaim de cavaliers en fuite. À gauche, Mordril s'était retiré pour compter ses troupes. Sur le chemin de son repli, l'ennemi qui arrivait aurait pu l'achever si Wingil n'avait surgi. Le général Sardois tomba à point nommé sur les cavaliers ennemis qui, une fois de plus, furent désarçonnés de surprise et de fait, alors qu'ils s'apprêtaient à ne faire qu'une bouchée des hommes du capitaine Noire Brillance.

Mordril trouva le répit nécessaire pour réorganiser ses hommes et, sans tarder, leur formation retrouvée, il les lança de nouveau à la charge sur l'ennemi, profitant de la confusion que Wingil avait jetée dans leurs rangs.

La charge des Sardois du capitaine Noire Brillance allait de nouveau s'avérer très coûteuse, car une partie de l'ennemi, loin de tenir compte de l'attaque de flanc de Wingil, avait poursuivi la sienne, au mépris du danger, contre les cavaliers de Mordril. Le choc fut une fois encore terrible, mais au très net avantage des féodaux qui culbutèrent facilement la cavalerie légère Sardoise. Seul Mordril tint le choc, s'enfonçant

dans les rangs adverses à la pointe ensanglantée de son épée. Ses cavaliers étaient défaits et gisaient au sol, la face contre terre.

Mais une vengeance se préparait... Wingil avait fait pivoter les siens, et plutôt que de pousser vers le pont, il devait choisir de tomber sur les arrières de ceux qui venaient d'accomplir un massacre contre Mordril. Aussi les lances vengeresses pénétrèrent-elles rageusement les dos étincelants. Mordril rencontra Wingil et le félicita pour son admirable charge.

Sur ces entrefaites venait de prendre fin l'engagement de la cavalerie.

De l'autre côté du pont, des sonneries de cors retentissaient. Les cavaliers rescapés qu'avait laissé échapper Wingil retra-versaient le pont pour se fondre à nouveau, sur l'autre rive, dans la masse grouillante des armées.

De leur côté, les cavaliers Kadaréens et Sardois se replièrent sur la crête. Là haut, Mordril et Wingil retrouvèrent Frigg. L'heure des bilans avait sonné et l'on commença à compter les pertes...

« La garde d'Honneur est intacte ! déclara Frigg, magistrale. La première charge s'est faite comme dans du beurre et la seconde à la force du rinuleq. Je ne compte que huit blessés dont un sérieusement touché. Ils sont tous là.

— Je ne déplore que quinze morts et une vingtaine de blessés légers qui pourront fort heureusement reprendre le combat dès que ce sera nécessaire, affirma Wingil triomphant.

— Nous avons essuyé les plâtres, reconnut Mordril à son tour. Je laisse derrière moi quarante hommes sur le carreau... »

Mais lorsqu'ils se retournèrent pour jeter un œil sur le champ de bataille, ils purent mesurer l'importance des pertes

causées chez l'adversaire. Sous leurs yeux s'étendait un cimetière d'hommes et de chevaux qui s'étaient un moment auparavant dressés contre eux. Des mourants, ne pouvant plus remuer que la jambe, des chevaux, qui roulaient sur eux-mêmes les pattes brisées, des écus et des hampes de lances fracassés, parsemaient le champ du désastre...

« C'est une grande victoire que nous venons de remporter ! jubila Wingil. Nous avons défait l'élite de la cavalerie des féodaux.

— Mouais ! lâcha Mordril, qui ne présageait rien de bon pour la suite. Si Brigwald ne se dépêche pas, nous devons nous sauver, et vite fait ! »

Le soleil dardait et, en cette belle journée d'été, beaucoup étaient déjà tombés au champ d'honneur.

« La guerre n'est pas belle à voir ! », jura Mordril.

De l'autre côté du pont, l'ennemi s'activait...

« Le prince de Sarde n'arrivera pas avant la nuit, prévint Frigg. On ne peut pas compter sur lui, et je ne me vois pas repousser une attaque bien préparée de leur part. Nous n'avons plus pour nous l'effet de surprise. Et même cette crête ne nous sert plus à rien. Ce n'est pas avec des cavaliers qu'on pourra la tenir ! Il va falloir se décider à se replier.

— Autant dire qu'on leur abandonne le pont ? interrogea Mordril.

— Que veux-tu faire d'autre ?

— C'est d'accord, mais, avant de nous sauver, attendons de voir ce qu'ils feront. On est à cheval ; on pourra toujours décrocher au dernier moment. »

Les Kadaréens et les Sardois, toujours en selle, observaient les mouvements de l'ennemi depuis la crête où ils se tenaient.

« Je me demande si c'est une aussi bonne idée que cela de s'en aller maintenant, se ravisa Mordril. De combien d'hommes est composée la troupe du prince ? demanda-t-il soudain à Wingil.

— Il y a cinquante arbalétriers, cent piquiers, également cent hallebardiers et deux cents porte-boucliers, à ce que je sache, répondit le général.

— À bien considérer la force de l'ennemi, continua Mordril, j'estime son armada à plusieurs milliers d'hommes. Les quatre cent cinquante hommes du prince en un combat en rase campagne ne feront jamais le poids ! Nous n'avons aucun intérêt à nous retirer pour devoir livrer demain une bataille désespérée face au déploiement de toutes leurs forces. La rivière constitue un obstacle majeur, derrière lequel nous pouvons nous appuyer favorablement et tenir à un contre dix l'ennemi en respect. Il faut laisser au prince le temps d'arriver. En attendant, nous allons empêcher le déploiement des troupes ennemies de l'autre côté du pont.

— Mais avec quoi, chéri ? Nous sommes une centaine seulement ! s'insurgea Frigg.

— Avec cent hommes, on doit bien pouvoir tenir un pont. Voilà ce que je vous propose : dès qu'ils franchiront à nouveau le pont, et cela ne saurait tarder, nous les chargerons à nouveau et nous les reconduirons jusque sur l'autre rive. Suite à quoi, nous mettrons pied à terre et nous tiendrons le pont sur le pont !

— Il est vrai, commenta Wingil, qu'ils ne pourront pas avancer sur nous à deux cents hommes de front. Votre idée me plaît, adhéra Wingil enthousiaste, que les combats précédents avaient galvanisé.

— Et les archers qui nous accableront depuis la rive, qu'est ce que tu en fais, Mordril ? contrecarra Frigg.

— Nos écus sont bien assez larges...

— Les boucliers des Sardois ne le sont pas ! Leurs rondaches sont ridicules...

— Ils n'auront qu'à ramasser les écus des cavaliers ennemis tombés tout à l'heure ! trancha Mordril.

— Je suis partant, rappela Wingil.

— Attention ! s'écria Frigg, ils arrivent... »

Les fantassins des féodaux commençaient à se déverser de l'autre côté du pont de l'Impénitence. Leurs cris furieux montaient jusqu'aux oreilles des Kadaréens et des Sardois, qui mesurèrent alors l'étendue du sacrifice qu'on allait leur réclamer.

« Maintenant, commanda Mordril d'une voix puissante. Chargez ! »

Cette fois-ci, c'étaient tous les cavaliers qui s'élançaient ensemble d'un seul homme. Les lances pointèrent. Les regards se concentrèrent sur les cibles qui couraient devant, cherchant à se déployer avant que la charge ne les atteignît.

Le roulement du galop monta dans la tension de l'attente de l'impact. Les fantassins s'étaient à peu près formés en lignes et leurs mains tremblaient sur les hampes de leurs armes. Et ce fut le choc, soudain, intense, et toujours terrible !

Sous le souffle de la charge, la piétaille fut culbutée. Ses rangs cédèrent les uns après les autres, pour finalement se retourner dans la direction du pont et fuir le carnage.

À la tête de trente Gardes d'honneur, Frigg et Mordril s'engagèrent au triple galop sur le pont, y basculant par-dessus bord les fuyards qui l'encombraient. Mordril, le visage tuméfié par la rage de vaincre, intima l'ordre aux cavaliers

parvenus sur l'autre rive, et maintenant mêlés au corps grouillant de l'adversaire, de rejoindre le pont le plus vite possible. L'audace et l'impétuosité de la charge des Kadaréens ne devaient pas leur faire rater leur principal objectif : le pont !

Aussitôt, les cavaliers qui purent se dégager revinrent sur leurs pas pour s'emparer du pont. À l'imitation de leur capitaine, les Gardes d'honneur mirent pied à terre. Leurs lances pénétrèrent les chairs qui défendaient encore l'ouvrage, basculant les corps meurtris par-dessus les parapets.

Sur la rive d'où la charge était partie, Wingil se trouvait aux prises avec les restes de l'infanterie ennemie, déconfitée, mais non pas totalement défaite. Une multitude de corps à corps avaient éclaté. Les lances continuaient de transpercer les fantassins et les miséricordes achevaient les cavaliers désarçonnés. Des Kadaréens et des Sardois poursuivirent même leurs proies jusque dans le cours de l'Aspholos pour porter le coup de grâce. Mais les flots impétueux de la rivière eurent bientôt raison des uns et des autres, qu'elle emporta...

Tous les chevaux avaient perdu leur élan, et les Sardois combattaient maintenant à pied, la lance à la main. Wingil se débattait comme un diable. Il savait devoir faire place nette de tous les féodaux ayant passé le pont pour en garder les arrières.

Sur le pont, tous les Kadaréens s'étaient réunis, prêts à défendre de leur sang le gain de l'arche de pierre. Mordril et Frigg présidaient à leur sacrifice.

Wingil, le visage en sang, rejoignit le pont pour faire savoir à Mordril que les intrus avaient tous rendu l'âme, et que leurs arrières étaient définitivement couvertes.

Sur la rive préservée de haute lutte, les survivants Sardois reprenaient leur souffle ou ramassaient leurs membres meurtris.

Les eaux de la rivière séparaient les féodaux du territoire de l'Odja-Däro. Le général Erskine désirait envahir par cette région tout le royaume d'Aquebanne. Sur son chemin, une poignée d'hommes s'était dressée, bloquant l'unique pont...

Il ne faisait aucun doute que le général des féodaux comptait s'en emparer coûte que coûte. Mordril harangua ses hommes qui s'organisaient en défense sur le pont de l'Impénitence :

« Mes frères d'arme, je vous mentirais si je vous disais : “Il faut vaincre ou mourir !”. Non ! Aujourd'hui, “il faut mourir pour vaincre !”. Plutôt que de céder, nous nous ferons tailler en pièces sur place ! Si nous tenons assez longtemps, le prince arrivera pour la victoire. Maintenant ou jamais, recommandez vos âmes à Dieu... Vive Kadar !

— Vive Kadar ! », crièrent après leur chef, d'un seul cœur, tous les hommes.

Une haie d'écus s'était élevée à mi-course du pont, et le long de ses parapets. En prélude à l'attaque des féodaux, une pluie de flèches s'abattit sur le mur étincelant des écus resserrés. Quelques rares traits trouvèrent une ouverture dans la façade d'acier et frappèrent les chairs mal protégées. Presque aussitôt, les volées de flèches cessèrent, et à leur sifflement succéda le hurra frénétique d'une charge de fantassins.

Les pointes effilées des lances en rinuleq accueillirent les assaillants. Les féodaux se heurtèrent violemment à la

muraille Kadaréenne : fixés aux entraves d'acier des écus et des lances, ils furent reconduits au départ du pont avec pertes et fracas.

Les fantassins s'éparpillèrent pour laisser place de nouveau au harcèlement des archers. La course du pont était courbe. Son point le plus haut se situait en son centre. Mordril ordonna aux Gardes d'honneur d'y reculer avant que les flèches ne les perçassent de flanc. En effet, sur l'autre moitié du pont, les Sardois tenaient, le long des parapets, les larges boucliers pris aux cavaliers défaits. À couvert de cette haie, les Kadaréens se trouvaient à l'abri des volées adverses.

Le recul s'effectua en bon ordre, mais, comme l'avait craint Frigg, à la proximité du pont, des bords de la rive, des archers exécutèrent des tirs meurtriers. La jeune femme elle-même ne fut pas épargnée. Une flèche vint traverser son épaule : sa pointe ensanglantée dépassait de l'autre côté. Frigg s'écroula et les Kadaréens qui l'encadraient reculèrent sans elle. À ce moment-là même, les féodaux se lancèrent à nouveau à l'assaut...

Voyant cela, Mordril sortit des rangs au secours de son épouse. Alkarafaroth à la main, il sauta par dessus le corps avachi de Frigg pour affronter seul le flot des assaillants. Sur la courte largeur du pont, il fit courir sa lame contre l'ennemi d'un bord à l'autre de leur front. Impressionnés, les féodaux hésitèrent devant la menace. Profitant de ce répit, Frigg se hissa en rampant vers le haut du pont. À la vue du péril qui menaçait leur capitaine et son épouse, les Kadaréens chargèrent. Frigg fut rapidement avalée sous le passage des écus et tirée en arrière par deux hommes.

Quand Mordril fut assailli, il délivra la mort à son premier agresseur qui tomba à ses pieds, terrassé. Deux autres s'étaient

précipités à sa suite, et le capitaine eut à peine le temps de retourner contre eux son arme encore fichée dans le premier malheureux. Son bouclier absorba une attaque, mais tandis que son épée frappait d'estoc, une seconde attaque laboura l'épaule de son bras d'arme ! Fort heureusement, la contre-attaque Kadaréenne pesa de tout son poids à cet instant dramatique. Les lances de rinuleq eurent une fois encore raison des lames adverses.

Mordril ramassa son épée de sa main gauche et se replia avec les hommes qui venaient de lui sauver la vie. Les flèches recommencèrent à pleuvoir comme la grêle. Mordril ramena son bras blessé contre sa poitrine et en agrafa la manche de la cotte de mailles dans l'épingle de la fibule de sa cape, dont il se débarrassa.

Frigg se reposait, adossée au parapet. Son époux vint aussitôt prendre de ses nouvelles :

« Ah, te voilà ! Rien de grave, j'espère ? »

— Non, ça ira... Une vraie bénédiction ! La pointe de la flèche est ressortie. Si tu pouvais m'aider à m'en débarrasser...

— Attention, ça va faire mal ! » la prévint Mordril.

Sa main gauche entourant le faisceau de la flèche qui dépassait, le capitaine en détacha la pointe d'une pression du pouce. Frigg gémit de douleur. Puis il revint face à elle et la regarda droit dans les yeux. La jeune femme respirait fortement... Mordril s'empara de l'empennage et tira tout droit d'un coup sec sur la flèche. Frigg laissa échapper un soupir de douleur.

« C'est fini, ma puce ! lui dit-il en l'embrassant sur le front. Ça va aller, maintenant... reste sage ! Quant à moi, j'y retourne...

— Chéri... fais attention à toi ! »

Il lui fit un grand sourire et se mêla ensuite à la masse des guerriers.

Frigg s'était redressée. Elle réclama de tenir un des écus qui bordait le parapet. Un Sardois fut ainsi dégagé de cette corvée, qui put aussitôt prendre part à la défense active du pont. De fait, les Sardois remplaçaient, au fur et à mesure de l'engagement, les Kadaréens blessés à l'avant poste du pont. Quant aux morts, on ne pouvait plus que les pleurer : Erkhoval était tombé parmi les premiers à donner leur vie, et au rythme des assauts, le rejoignirent au ciel des braves, Tardald le juste, Garbald, Kenval le lourd, Osklar, Minoval, Parpral, Durbald, Orlian, Belaystar, Lahany, Lohagan, Erk le long, Enarl, Osrol, Lossian, Soolt Baken, Pansoral, Fiald, Painval, Ponald, Kragal, Oknar, Vorhine Finoreille, Gabras le belliqueux, Songre, Borlien, Bodur, Sherk un œil, Jagdar, Galtar, Pythias l'Homme à Torque, Erjal, Nekkar, Arktos Penpellion, Coranoral, Lundil, Louón Roscot de Nahar, Vart Missaï, Oliane, Carisban, Olav, Valdimîr, Prétène, Elbin Ramascor, et bien d'autres encore chez les Sardois, dont les noms ne devaient pas périr avec eux. Au pays de Kadar, on chanterait leur mort héroïque de génération en génération...

Mais voilà, la bataille faisait toujours rage, et il n'en resterait peut-être pas même un pour rapporter leur légendaire fait d'armes !

C'étaient surtout les flèches qui, fort bien ajustées, emportaient les défenseurs, car à aucun moment les fantassins ne parvinrent à entamer le carré barrant le passage du pont. Les vivants montaient encore à l'assaut, et les tués grossissaient leurs rangs d'une muraille de cadavres, sur laquelle les Gardes d'honneur avaient pris pied, n'en démodant pas !

On ne reconnaissait plus les visages, et les mains des combattants serraient davantage leurs épées par la crampe que par la force. Le soleil déclinait dans le ciel, sous la forme d'un disque parfaitement net, de couleur rouge sang. Il baignait les eaux de l'Aspholos de ses reflets écarlates et sinistres. Le sang de la terre se mêlait maintenant au sang du ciel. Une lumière sanguine avait envahi l'espace de la bataille...

Un énième assaut nourri se préparait et, pour la première fois, Mordril sentit flancher le moral de ses hommes. Après tant de sacrifices si généreusement consentis, s'annonçait le moment tragique où tout allait s'achever dans l'abandon et la fuite...

« Brigwald ! hurla Mordril. Brigwald ! »

Comme en écho de son cri, des sonneries de cors retentirent... L'armée du prince venait d'apparaître à la pointe de la crête !

« Hourra ! Hourra ! », hurlèrent les défenseurs du pont.

Or, à la vue du nouveau renfort, se fut au tour des assaillants de sentir leurs genoux fléchir et le cœur les abandonner. La dernière tentative pour prendre le pont avorta sans s'être développée en assaut. Abattus, les féodaux se retirèrent, abandonnant l'arche de pierres ensablantée derrière eux...

Wingil bondit aussi sec sur un cheval et gagna la crête pour y retrouver son prince. Le magnifique pourpoint qui lui tenait lieu d'habit au début de la bataille avait disparu sous les ruissellements d'hémoglobine, et ce fut dépouillé de ses riches atours, mais baptisé du sang de la victoire, qu'il se présenta devant le prince de Sarde :

« Monseigneur ! nous avons gardé de haute lutte le pont pour vous. Il vous revient maintenant d'en assurer le contrôle de votre propre main puissante...

— Wingil, je vous en remercie et félicite grandement. Le capitaine Mordril est-il lui-même sur le pont ?

— Oui ! Votre Seigneurie pourrait même l’y apercevoir d’ici.

— Fort bien... Général Gilrandir !

— Monseigneur ?

— Que vos hallebardiers prennent la relève de ces pauvres diables sur le pont.

— À vos ordres, Monseigneur !

— Ce fut une terrible affaire, reprit Wingil, exalté.

— Ne vous avais-je point dit, rappela le prince, que vous connaissiez la gloire à combattre aux côtés de mon ami le capitaine Mordril ?

— En effet, Monseigneur, cela n’a pas manqué... »

Sur le pont, il ne restait plus que dix survivants !

Le jour s’éteignait lentement sur le visage des morts. Les survivants se retirèrent dans la nuit...

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE XIII

Le tableau des braques

Frigg et Mordril, tous les deux le bras droit en écharpe, retrouvèrent le prince de Sarde sur la crête d'où était parti l'engagement de la bataille. L'épreuve de la rude journée passée, le couple s'avavançait, accablé de lassitude et de fatigue.

Sur la crête, les équipages du prince avaient dressé la tente princière et achevaient d'en installer le mobilier. De nombreux chariots apportaient tout le matériel voulu. Une palissade était en cours d'édification ; les deux époux en longèrent les braques, dont le nom, connu des seuls Sardois, désignait de grands boucliers rectangulaires de deux mètres de haut sur un de large. Il n'y avait que l'armée du prince de Sarde pour utiliser de telles planches en chêne comme boucliers. Un corps de spécialistes, appelés Porte-boucliers, était même responsable de leur transport et de leur maniement. Fort heureusement pour eux, ses soldats ne portaient pas tout au long de la route ces lourdes planches, mais des chariots le faisaient pour eux. Les porte-boucliers remplissaient à la fois les rôles de convoyeurs, de manutentionnaires, d'hommes du génie et même de combattants, le moment venu.

En remontant le long de la palissade, Mordril constata que certaines des braques étaient munies sur une face de pointes et de clous effilés. De solides sangles en cuir garnissaient autrement la face interne de ces extravagants boucliers, pour en faciliter la manipulation. L'origine des braques se perdait dans la nuit des temps de la tradition militaire Sarde.

Finalement, le couple s'arrêta devant la tente princière. Frigg haussa les épaules. Son geste d'antipathie à l'égard du prince fut immédiatement puni par une douleur aiguë qui traversa sa blessure encore vive ! Mordril en sourit, puis, de son bras valide, il écarta la lourde tenture ornée de glands d'or de l'entrée de la tente.

À l'intérieur, le prince de Sarde les attendait, assis sur un trône pliable, sous un dais de pourpre.

« Ah ! mes très chers amis, vous voici enfin. Quelle joie de vous savoir en vie. La douleur de vous avoir perdus m'eût été insupportable...

— Ça va ! on est vivant, dit sèchement Frigg.

— Et ô combien l'êtes-vous encore, délicieuse Frigg, en convint le prince, constatant que la jeune femme n'avait rien perdu de sa hargne à son égard.

— Brigwald, je suis désolé pour tes cavaliers, intervint Mordril, soucieux des hommes morts au cours de la bataille. Il le fallait. Il fallait tenir ce pont...

— Je sais déjà tout cela, Mordril. Tu n'as pas à t'en excuser. La guerre est un mauvais métier. Son cortège de morts en égraine indéfiniment la plainte. Tant que meurent des soldats, ce n'est qu'un moindre mal... Mais que continuent de vivre Sarde et Kadar, voilà le sens profond de tous ces sacrifices !

— Vous m'excuserez, mais j'en ai assez entendu pour aujourd'hui, s'éclipsa Frigg...

— Tu ne peux pas dire cela ! la retint Mordril par le bras, le gauche...

— Je ne souhaite pas goûter la victoire comme on savoure un bon vin ! lâcha Frigg, piquée à vif. Je te laisse avec ton prince en commenter librement le bouquet. Mais n'oubliez

pas que c'est un bouquet de morts. Maintenant, laisse-moi partir ! »

Et la jeune femme quitta la tente, écoeuvée...

« Il faut lui pardonner, elle est exténuée et ne sait plus ce qu'elle dit, s'excusa pour elle Mordril.

— Ce n'est rien de grave. Et après tout, pourquoi n'avouerais-je pas avoir été un peu léger dans mon propos, au mépris de la gravité qu'exige une telle situation ?

— Brigwald, tu prends toujours tout pour toi, mais je t'assure qu'elle n'aurait jamais dû parler de la sorte. C'est toujours après les combats que la guerre est la plus dure. Frigg doit aussi apprendre à se comporter en soldat, la bataille finie !

— Mon ami, la vie nous enseigne trop de cruautés, laissons notre belle Frigg lui en tenir rigueur pour ce soir.

— Mon Prince a les paroles de la sagesse. Je suis fier d'être son ami.

— Son meilleur ami !

— Je me désolerai toujours qu'elle ne te connaisse en vérité.

— L'amour qu'elle te porte est sa seule vérité, et tu t'en plaindrais ?

— Non pas ! mais...

— Chut, Mordril, oublions cet incident et buvons. »

Les deux amis s'étendirent sur des coussins de plumes recouverts de satin. Des pages apportèrent du bon vin dans des aiguières d'argent ciselé. Ils revinrent ensuite chargés de victuailles pour le souper.

Mordril mangeait de bon cœur après avoir jeûné pendant quarante-huit heures. Le prince le regardait se rassasier avec autant de délectation que son hôte en exprimait pour la nourriture servie. Les deux amis savouraient enfin dans la paix

leurs retrouvailles. Rien de sinistre ni de grave ne vint assombrir leur soirée. Après avoir bien mangé, ils conversèrent des joies que pouvaient aussi leur offrir la vie :

« Dis-moi, Brigwald, comment ton épouse se porte-t-elle ?

— Ranarielle va très bien. La joie de la maternité se lit sur son visage radieux.

— Je ne savais pas...

— Oui ! La princesse Ranarielle attend un bébé.

— Tu voudrais un fils, je suppose ?

— Certes ! tu as lu dans mes pensées, mais la nature et le destin en on peut-être déjà décidé autrement.

— Quoi qu'il en soit, c'est une grande et joyeuse nouvelle que tu m'annonces là !

— Et Frigg et toi, ne songez-vous pas à vous installer pour trouver le temps de regarder la vie éclore et s'épanouir ?

— Mouais... Mais pour ça, il faudra que l'on coupe les étrières de nos selles.

— C'est peut-être la seule solution, se moqua gentiment le prince.

— J'y repense... Te rappelles-tu ce jour où l'on a cueilli la Rose d'harmonie ?

— Oui, bien sûr. Mais que veux-tu me dire ?

— Et bien... Je crois que l'amour se laisse cueillir partout. Cette rose ne détient pas à elle seule le monopole du bonheur.

— Tu as certainement raison, mais, petit veinard, tu as aussi cueilli la Rose d'harmonie ! rigola le prince.

— Eh oui ! », reconnut Mordril, piégé.

La conversation dura une bonne partie de la nuit, puis, vaincus par la fatigue, pour ce qui en restait, les deux hommes s'endormirent pêle-mêle dans les coussins.

Le lendemain matin, le prince de Sarde, installé derrière un pupitre, entouré de ses officiers, tenait un conseil de guerre. Frigg et Mordril y assistaient. La petite assemblée dominait, depuis la crête, le pont de l'Impénitence et le pays alentour. De cette position haute, les mouvements de l'adversaire ne pouvaient pas leur échapper.

Le prince, qui présidait la séance, prit la parole :

« Messieurs, devant nous s'étend la frontière. L'Aspholos la délimite de ses eaux. Comme vous voyez, il n'y a qu'un pont... Les féodaux veulent envahir notre territoire, aussi tenteront-ils de franchir le pont ! Donc, ils attaqueront et nous, nous défendrons.

— Jusqu'ici, rien de très compliqué ! commenta ironiquement Frigg.

— Grâce au sacrifice de nos preux hier, reprit le prince, imperturbable, nous pouvons aujourd'hui livrer bataille sur une position idéale. Nos porte-boucliers vont esquisser une belle danse de braques. Je vais vous en tracer le croquis d'ensemble, comme l'inspiration me le dicte... »

Un page apporta un encrier et une plume d'oie dont se saisit le prince. Sur une feuille vierge, il croqua ensuite son plan de bataille :

« Un beau tableau de braques ne s'improvise pas. Toutes les planches doivent parfaitement coller les unes aux autres, et en rythme ! J'oserai même dire que le cubisme des formes ne doit pas heurter la mélodie du mouvement. Ici, la musique et la peinture se correspondent. La danse des braques est un art... »

Les officiers Sardois hochèrent affirmativement du chef. Frigg et Mordril demeuraient perplexes. Le prince poursuivit son brillant exposé :

« Général Gilrandir, avez-vous effectué, de part et d'autre du pont, le scellement de vingt cinq braques chacun ?

— Oui, comme Votre Seigneurie me l'avait demandé.

— Bien ! Après cet exposé, vous disposerez vos piquiers en triangle avec une base ouverte dans la direction du pont, pour laisser à l'ennemi la possibilité de s'engouffrer dans notre terrible dispositif. Evidemment, vous aurez pris soin au préalable de faire replier du pont vos hallebardiers. Les deux côtés du triangle seront chacun de cinquante braques cloutés. Je veux un piquier et un porte-bouclier derrière chaque braque. Lorsque l'ennemi chargera, ils adopteront l'Aldor, qui a déjà tant fait ses preuves dans notre histoire militaire. Quant à vos hallebardiers, général Gilrandir, ils se tiendront pour moitié d'entre eux à la pointe du triangle, qui restera ouverte pour des contre-attaques, et pour l'autre, ils seront placés en réserve derrière la palissade élevée sur cette crête où nous nous tenons. Est-ce compris ?

— Monseigneur a été limpide dans son exposé. Je vois qu'il innove avec génie.

— Merci, général Gilrandir, mais seule l'issue de la bataille sera juge !

— Monseigneur, intervint le commandant des arbalétriers, que ferai-je ?

— J'y venais... Oui ! Général Marlis, vous placerez vos arbalétriers de part et d'autre des deux côtés du triangle, en soutien des piquiers les plus proches du pont. Les deux scellements mis en place par le général Gilrandir hier soir vous

couvriront des tirs adverses. Tous du reste, chez nous, éviteront ainsi la flèche qui vole en plein jour.

» Général Marlis, vous commanderez le côté gauche du triangle. Vous général Wingil, le côté droit. Quant à vous, général Gilrandir, je vous place à leur tête. Vous vous tiendrez à la pointe du triangle. Comme on ne voit rien derrière les braques, je serai, depuis la crête, vos yeux. Les sonneries traditionnelles vous donneront l'ordre des formations à exécuter. Je ne vous les rappelle pas, il va sans dire que vous les connaissez... »

À cette note d'humour du prince, les trois généraux firent mine de sourire. Quant à Frigg et Mordril, ils avaient eu du mal à suivre la manœuvre et se demandaient comment l'on pouvait ainsi faire la guerre.

Sous le regard attentif du prince, de Frigg et de Mordril, le triangle de braques se mit en place rapidement, puis les halbardiers de Gilrandir décrochèrent du pont de l'Impénitence en bon ordre. Un quart d'heure plus tard, les Sardois étaient fin prêts pour livrer bataille.

De l'autre côté du pont, l'adversaire n'avait réagi à la manœuvre que par des tirs sporadiques et inefficaces. Le prince de Sarde avait ordonné la manœuvre de ses troupes au moment même où l'on manœuvrait également de l'autre côté.

Les féodaux se regroupaient maintenant pour lancer un puissant assaut à travers le pont libéré. Une multitude d'étendards et de gonfalons, taillés de gueule ou barrés de sinople sur fond d'azur, flottait sur le front de la ligne de bataille des féodaux. Les couleurs du général Erskine, tranchées de pourpre et de sinople aux alérions d'argent, battaient au vent au centre de la masse des fantassins et des restes de la cavalerie.

Un profond silence plana un court instant sur le champ de bataille. Les hommes en comprirent la solennité. Puis une immense clameur monta des rangs adverses, emportant avec elle à l'assaut la masse puissante des féodaux.

Les premiers soldats venaient de franchir le pont. La piétaille se déversait en un flot ininterrompu depuis l'arche de pierre. Les hommes commencèrent bientôt à envahir l'espace intérieur du triangle des braques. Devant et autour d'eux, se dressait une muraille de hauts boucliers, serrés les uns contre les autres en deux lignes uniformes convergeant vers le fond...

La sonnerie de formation de l'Aldor retentit alors : les braques s'abaissèrent, hérissant de leurs pointes acérées le sol d'un damage mortel. Maintenant démasqués, des rangs de piquiers étendirent leurs longues lances au-dessus des braques couchés.

Les arbalétriers de Marlis crachèrent leurs carreaux meurtriers sur la masse ennemie en irruption. Des corps s'affaissèrent aussitôt, frappés à mort. Les carreaux perforaient les armures jusqu'à l'empennage, faisant dégorger l'acier d'un sang écarlate.

Sur ceux qui venaient de tomber passèrent les assaillants suivants. Mais, au comble de l'horreur qu'on pouvait lire dans leurs yeux, ils découvrirent trop tard, dans l'herbe haute, le parterre perforant des braques, et beaucoup d'entre eux y clouèrent de souffrance leurs pieds ! Pour ceux qui virent le piège, non moins malheureux, emportés par leur élan, ils sautèrent par dessus pour s'empaler sur les piques méthodiquement tendues contre eux. Les piques cueillirent au vol les corps emportés dans des sauts de réflexes qui s'achevèrent

par une mort certaine. La charge des féodaux était brisée nette !

L'horreur se communiqua à l'ensemble des assaillants par l'écho des cris des empalés. Le prince fit sonner encore... et Gilrandir, de la pointe du triangle où il se tenait, lança ses hallebardiers en contre-attaque. Dans la masse groggy de l'infanterie, les hallebardes des soldats du Sanctuaire de la Lune décapitèrent, perforèrent et achevèrent les corps déjà flétris. La panique, comme le vent de la peste, s'empara des survivants, qui s'enfuirent... Alertés par les cris terrifiés de leurs frères d'armes, ceux qui n'avaient pas vu la raison du massacre, imaginèrent en œuvre le pire des sortilèges. Lâchant boucliers et épées, ils couraient vers le pont sans autre souci que leur propre salut. Gilrandir, un espadon en main, poursuivit jusqu'au pont la misérable piétaille. Sur son armure giclait le sang de pauvres haïres qu'il décapitait sans pitié. Dans ses yeux brillait quelque chose d'inhumain et, dès qu'il s'était penché pour achever un homme, il se redressait de toute l'arrogance de sa haute taille, relevant la tête en un geste funeste de défi vengeur. En le voyant agir de la sorte, les féodaux crurent reconnaître en lui un démon. Derrière leur général, les Hallebardiers du Sanctuaire de la Lune continuaient leur moisson d'âmes.

Sur le pont, l'ennemi, terrorisé, se bousculait, préférant échapper à la lame de Gilrandir en se jetant à l'eau. Dans la masse fuyante, les carreaux sifflaient pour s'assourdir d'un trait en pénétrant les corps. Finalement, Gilrandir et ses hallebardiers se taillèrent, dans une écume de sang, un passage à travers le pont, où l'adversaire s'engloutissait. Quand, soudain, retentit une sonnerie princière commandant l'arrêt des combats. Gilrandir, qui brandissait alors son épée au-dessus

d'un adversaire vaincu, frappa malgré tout la malheureuse victime, qui expira sous le poids de l'acier ! Puis, se retournant vers les siens, il ordonna que cessât le combat... Alors s'acheva la bataille du pont de l'Impénitence.

Frigg et Mordril contemplaient, éberlués, le carnage qu'avait été cette bataille pour les féodaux. L'efficacité et l'horreur déployées par les armes du prince les fascinaient et les révulsaient tout à la fois.

« Et voilà le travail ! », confirma le prince.

Frigg et Mordril écarquillèrent encore les yeux. Non ! ils n'avaient pas rêvé...

Les Sardois ne déploraient aucune perte ! Gilrandir se présenta devant son prince et lui fit de la bataille un rapport détaillé sur le mode méthodique et froid des manuels militaires. Au cœur de Frigg, cet homme apparut détestable. Mordril, dubitatif, quant à lui, l'observait avec consternation. Il avait, à l'égard du général, le mépris du guerrier pour le militaire.

« Je pense, déclara le prince, qu'ils ne sont pas prêts de franchir à nouveau le pont. Messieurs, toutes mes félicitations pour cette mémorable journée. On ne reverra pas de sitôt les féodaux de ce côté de l'Aspholos, croyez-moi !

— Ils pourraient encore nous surprendre, nuança Mordril. Il y a un gué un peu plus loin, au nord-est sur la rivière...

— Vous voulez sans doute parler du gué du Garrot, dit Gilrandir. Il n'y a rien à craindre de ce côté-là. Le gué se situe au milieu de la forêt des Crâves. La dernière personne que j'ai connue et qui l'avait traversée avait un bras et la moitié du visage en moins ! Encore estimait-elle avoir eu de la chance. La forêt garde pour nous le passage du gué. »

Sur ce propos inquiétant et définitif du général, le prince congédia ses officiers. Puis il invita Frigg et Mordril à se retirer avec lui sous sa tente...

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE XIV

L'esprit de Na Rog

... Hairbald n'en finissait pas de se sentir mourir. Dans la nuit béante et invincible, son corps continuait de chuter en tournoyant. L'oppression de la nuit grandissait en son âme, au fur et à mesure qu'il s'y enfonçait. Les eaux sans vie du vide le submergeaient de leur terreur nocturne, sans fin...

Au fond de l'abîme de ténèbres, son dos heurta une surface dure et glacée. Ses mains quittèrent ses yeux, soudain envahis d'une obscurité plus profonde que l'opacité charnelle qui les couvrait : entre ses doigts filtra la plus sombre des obscurités, dans l'ombre de laquelle mourut l'image de ses mains.

Un froid angoissant le parcourut : il connut l'âpre piquûre d'un vent sans souffle. C'était le courant d'air d'un gouffre sans âme !

Aveugle, Hairbald plaqua sa main contre une paroi. Son contact le révolta, mais au moins eut-il l'expérience d'une réalité sensorielle. Il croyait revivre une hallucination de la zéphirine. Son cœur le battit et son esprit le brima des pires suppositions qui fussent imaginables en pareilles circonstances. Son imagination le frappa d'idées d'abandon, de folie et d'envie de mort.

Il avait rêvé, ou plutôt cauchemardé. Il avait tout cauchemardé, et rien de ce qui aurait pu lui porter secours ne tint face à la sensation d'être enfermé à nouveau dans l'hallucination. La colonne et les bons conseils de Ponatras s'évanouirent aussi dans l'irréalité de ce qu'Hairbald reconnaissait mainte-

nant comme le fruit d'une hallucination. La voix du stylite ne résonnait plus que comme une vaine tentative pour se rassurer au milieu de l'avalanche certaine du doute implacable.

Aucune image rassurante ne résistait à l'examen. Le vrai et le faux se mêlaient inexorablement. Ils devenaient même interchangeables.

À ce point de la souffrance de l'impossibilité de saisir le réel, Hairbald crut qu'il avait définitivement sombré dans la folie. En une longue plainte sordide, il tira de son fourreau la lame de l'épée trouvée à Endarath... « Où ? » s'insurgea son esprit. « À Endarath ». Autant dire partout et nulle part !

La gorge nouée, Hairbald amena contre lui la pointe de l'épée. Il ne rêvait plus que d'une vraie mort, et il espérait que le coup qu'il allait se porter n'aurait pas que l'illusion de la mort ! Mais, à sa plus grande surprise, la lame, qu'il venait de dévoiler de son fourreau, éclaira d'une lumière triomphante le lieu de son supplice. La lumière de l'épée repoussa les ténèbres alentour sur plusieurs mètres. Hairbald découvrit qu'il était piégé dans un carcan de cristal rouge. Des pentes aiguës et des macles rougeoyantes parsemaient de leurs faces cristallines le système orthorhombique d'une immense pierre, dans laquelle il avait corps. La peur de l'hallucination s'effaça devant la stupeur de la découverte. De façon très étrange, le contact lumineux de l'épée le rassurait... Il décida de bouger. La sensation de chuter s'imprima plus fortement encore.

Son corps flottait dans l'apesanteur de l'espace clos de la pierre. Invariablement, devant lui, le décor se répétait, dansant dans des reflets rouge violacé à la lumière de l'épée enchantée. Toutes les nuances de rouges couraient le long des facettes cristallines, mais la nuit continuait à le suivre et à le cerner de toute part. Recroquevillé dans le cercle protégé de la lumière

de l'arme, Hairbald se stabilisa, haletant, l'oppression reprenant le dessus sur son esprit. Ce n'est encore qu'illusion ! s'infligea-t-il. J'agonise sur le lit de la folie ! hurla-t-il. Mais le son de sa voix s'étouffa à chaque fois sur ses lèvres, avalé par le maléfice du cristal. Il voulut de nouveau mourir, cherchant en vain une raison de poursuivre une lutte chimérique contre les ombres de son imagination. Selon sa propre expérience de la zéphirine, l'hallucination régnait maintenant en maîtresse sur ses sens, et plus rien en lui ne vivrait libéré de ce piège mental.

Soudain, plus lumineuse que la clarté qu'avait produite l'épée, une émotion caressa son cœur d'une douceur inespérée. Un visage ressuscita en son cœur un sentiment incoercible. Ce sentiment eut tellement de force d'âme qu'il ne pût ni l'interroger ni le refuser, l'accueillant victorieusement. Ce sentiment ne pouvait être le fruit d'une illusion, car il échappait au pourquoi. Ce sentiment vivait et faisait vivre. C'était la vérité sans tâche, sans frontière, sans détour, sans inquiétude ni fatalité. C'était l'espoir, la vie plus forte que toute puissance de mort, c'était la pureté et le bonheur.

« Ce sentiment est l'amour ! », s'étonna soudain Hairbald, transfiguré.

Et l'évocation du doux prénom de Coralysse, comme la vision de l'aube, réveilla son cœur et ressuscita son âme dans le soleil de la vie.

Telle une bénédiction, la prononciation du prénom de Coralysse éclata sur ses lèvres du chant sonore des trompettes de l'apocalypse. Le prénom de celle qu'il aimait venait de vaincre le silence des ténèbres.

« Coralysse, je t'aime ! Coralysse, je t'aime ! hurla-t-il, les larmes aux yeux.

— ... Coralyse, je t'aime ! Coralyse, je t'aime ! ne cessait-il de répéter défiant les ténèbres.

— ... Coralyse, je t'aime ! Coralyse, je t'aime ! Coralyse, je t'aime ! », hurla de joie son cœur alors que sa main brandissait l'épée étincelante.

Hairbald menaça de briser le cristal impassible. De toutes ses forces et de tout son cœur il abattit l'épée contre le cristal maudit...

La pointe de la lame resta fichée dans l'empreinte de l'éclat qu'elle venait de détacher. Le cristal n'était pas brisé, mais seulement entaillé. Cette victoire, pour insignifiante qu'elle fût, apparut comme un véritable triomphe aux yeux d'Hairbald. Enfin avait-il réussi à entamer la défense outragante de l'oppression par un signe tangible ? Il retira l'épée et s'approcha du stigmate de l'impact. L'horreur avait enfin une réalité ! Une esquille de cristal de la monstruosité attestait le fait. L'Ennemi était destructible. L'Ennemi avait corps. L'Ennemi pouvait périr !

Penché sur la minuscule plaie, Hairbald crut entendre des sons. De la piqûre du cristal semblait provenir des sons inarticulés. Pour en connaître la substance et en déceler la source, le Kadaréen sortit, du sac qui pendait à sa ceinture, le petit sonotone d'argent trouvé dans la bibliothèque du château d'Endarath. Il le colla sur la paroi lisse et rouge du cristal...

« Le prince de Sarde garde fermement le pont de l'Impénitence. Je ne suis point parvenu à le lui arracher. Trop d'hommes sont morts maintenant pour que réussisse notre conquête par le sud-ouest.

— Vous n'êtes qu'un incapable, général Erskine ! dit une voix grinçante.

— Il ne me reste plus qu'à prendre d'assaut Kalinda !

— Pas si vite, général Ertarak, coupa la voix grinçante. Vous n’y réussirez point ! L’ennemi y est trop fort.

— Je ne faillirai pas !

— Suffit ! siffla la voix grinçante. Seule la magie pourra nous aider à vaincre, maintenant. Et de magie, c’est de la plus noire dont je veux faire un effroyable usage !

— Le courage des armes ne me manque pas ! Je peux, avec l’acier, conquérir plus que la magie ne peut octroyer.

— Ah ! tu crois ça... Tremble plutôt devant ça ! “Moi, Houleur, dernier rejeton des Scornafiocres de Perliche, commande aux puissances des ténèbres ! Warlocks, Brightabors, Nightmares, venez imprégner ce sortilège ! Par le feu dévorant de Nashnar le noir ! Par Huitzil l’écorceur ! Par Déneb le sanguinaire ! Par le Baten Kaïtos, maître souverain des démons ! Par la furie meurtrière des cinq princes d’Erdaropps ! Par les Idoles sauvages des Lekbash et par les cornes de Daccrott ! Je te somme d’apparaître ! Je te somme d’apparaître sur Shamrock Hill et de détruire Kalinda ! Toi, Morsure, Scorie, Lèpre ! Toi, Ô Esprit de Na Rog ! Nekbal Nesh, Kaâr Barzel Galbesh, Yen Xezer, Yen Marrix, Yen Yenzer, Zet, Beuhorg ! Heltobiesh, Vertal, Dâashbiltûr, Rinnimaltovelchiorophass, Zor, Err, Shi, Ra, Zé, U ! Na Rog, Nar Og, Narog, Goran, Go Ran, Go Ra Na Rog !” »

Il y eut, soudain, un éblouissement prodigieux et la montée en puissance d’une menace terrifiante. Dans l’éclair du flash qui venait de jaillir, Hairbald put entrevoir ce qui se passait à l’extérieur du cristal. Il n’en crut pas ses yeux. Sa rétine fut touchée par la lumière solaire du jour, et dans l’éclat de sa clarté, une image s’imprima, nette, précise, fulgurante. Par le trou minuscule de l’éclat détaché par l’épée, une image vint s’afficher sur une paroi à l’intérieur du cristal. Hairbald vit

l'image surgir du petit trou. Bien lisible, elle était imprimée à l'envers sur une facette de la pierre : Hairbald vit une multitude de soldats alignés dans une vaste plaine, au fond de laquelle trônait un imposant édifice fortifié, dont une muraille s'effondra sous l'impact de l'éclair écarlate qui venait de traverser sous ses yeux toute l'étendue de la plaine !

À cette vision, Hairbald sursauta. D'où provenait l'éclair?... Du cristal !

Un nouvel éclair illumina encore le paysage à peine entrevu un instant plus tôt, et une tour fut effacée des remparts dans un fracas de tonnerre !

« Je dois faire quelque chose ! », s'emporta Hairbald.

Il ramena devant lui, par sa sangle, le cor de Lahoric Redhorn et en porta l'embout à sa bouche. Il souffla à pleins poumons dans l'instrument bifide, qui entra lentement en vibration. Les lèvres du Kadaréen se tuméfièrent sous la pression ; ses joues se gonflèrent jusqu'à se colorer de l'éclatement de petits vaisseaux sanguins.

Le son prit du volume et, en s'amplifiant, commença à se dérouler en un assourdissant et vibrant bourdonnement. L'espace du cristal s'enfla du vrombissement vibratoire démentiel qui sortait du cor. Le volume du cristal ne put bientôt plus contenir l'amplitude débordante du son surpuissant. Le cristal vola en éclats. Hairbald fut éjecté en même temps sous le souffle de l'explosion !

Des bris de cristal labourèrent le visage révulsé d'horreur de Houleur. Hairbald roula jusqu'à ses genoux et, lorsqu'il se redressa, le sang du nécromant pissait sur lui de sa figure. Houleur le regardait médusé de douleur et de stupeur mêlées. Hairbald recula, tout aussi épouvanté, cherchant désespérément son épée.

Autour de lui, une armée prodigieuse s'était retournée, et un bruit sourd, tel un murmure d'inquiétude, monta de ses rangs. Hairbald se trouvait sous le ciel, assis au sommet d'une colline couverte de trèfles, en compagnie de chevaliers en armes et de prêtres idolâtres renversés par le choc...

Saisi de peur, il empoigna Houleur par les cheveux et fit sauter sa tête d'un coup d'épée. L'armée oscilla de stupéfaction.

« Tuez-le ! », hurla le général Ertarak qui relevait la tête et qui cherchait à se redresser, engoncé dans sa lourde armure de métal noir.

Hairbald courut sur lui et, fauchant le bras sur lequel l'homme s'appuyait pour tenter de se relever, il le tua de la pointe de l'épée, juste sous son cou que ne protégeait pas le col de son imposante armure. Un bouillon de sang inonda la bouche du général Ertarak et sa nuque se raidit aussi sec.

Hairbald tourna sur lui-même pour parer toute agression. Tout autour fuyaient les noires silhouettes des prêtres. L'armée, quant à elle, s'avavançait dans un inquiétant bruissement de métal...

Le général Erskine se débattait frénétiquement, cloué au sol dans sa trop lourde armure de plate. Hairbald l'ignora, car il ne présentait plus la menace prioritaire. Les formes de la masse houleuse de l'armée se rapprochaient de la colline...

Hairbald tomba à genoux. Il était libre, mais perdu ! Autour de lui, dans l'herbe de la colline, gisaient les débris de Na Rog, brillant comme autant de rubis précieux. Hairbald passa sa main dans la prairie, balayant de ses doigts les éclats de pierre rouge, quand il découvrit, sous une touffe d'herbe, un trèfle à quatre feuilles.

« C'est bien la peine, tiens ! »

Le Kadaréen cueillit le trèfle et, regardant le ciel à l'horizon, il pensa de toutes ses forces à Coralysse...

Il s'était évadé loin du champ de bataille, ouvrant les yeux sur l'image idyllique d'une gentille chaumière, où se tenait Coralysse, un petit garçon dans les bras. Dans le jardin jouaient deux fillettes aux jolies frimousses. La campagne alentour irradiait la paix et le bonheur. Les oiseaux gazouillaient; un ruisseau proche berçait du chant de sa source l'oreille attentive...

Des sonneries de trompettes stridentes déchirèrent les airs ! Le fracas du métal et les cris des guerriers s'étaient emparés de la plaine : sur son étendue, la chevalerie d'Aquebanne avait chargé au cri de « Vive le Roy ! ».

Hairbald fut extrait à sa douce rêverie. Le sursaut du réveil passé, il comprit... La guerre des Marches du Nord se jouait sous ses yeux !

L'armée royale était sortie à la charge de Kalinda. Les gonfalons de l'armée nobiliaire convergeaient maintenant vers Shamrock Hill : écartelé d'azur et d'argent pour le Duc d'Aya, taillé de gueule et de sinople au griffon d'or pour le comte de Garch, losangé de pourpre et d'argent pour le marquis de Fomahault, bandé de gueule et d'argent au listel sable portant en lettres d'or la devise Vivre en brave pour le comte de Linahow, orangé aux besants d'or pour le baron d'Oa, tiercé en fasce, d'or, de sable et d'argent pour le marquis de Garabar, gironné d'or et d'azur pour le vicomte de Windmoor, d'argent semé d'étoiles d'azur pour le vicomte d'Umbrow, et mantelé

d'argent sur fond de gueule pour le gardien des Marches du Nord.

Hairbald eut la sensation que toute l'aristocratie d'Aquebanne volait à son secours.

Les deux armées en confrontation s'étaient heurtées de plein fouet. La chevalerie avait jailli du front de l'infanterie entrelacée. À l'issue de la mêlée colossale, seule la cavalerie, sous les ordres du gardien des Marches du Nord, gardait un semblant d'ordre pour poursuivre son mouvement. Elle courait maintenant en vue de la colline aux pentes drapées de trèfles. Bergald, dans la tourmente, en avait donné l'élévation comme point de mire.

Laissant la piétaille à son stupéfiant corps à corps, la chevalerie d'Aquebanne s'engouffrait dans les lignes ennemies désorganisées...

Hairbald, fasciné, les regardait accourir, et, bien que tendant ses bras pour les accueillir, il les vit soudain, à l'approche de la colline, bifurquer !

Dans la marée volcanique de la bataille, seule masse organisée, la cavalerie d'Aquebanne poursuivait sa folle charge, tronçonnant de droite à gauche, puis de gauche à droite, les forces adverses, supplantées par la vigueur et l'impact de ses mouvements.

L'adversaire, privé de ses généraux et surpris sans déploiement, chancelait... Le gardien des Marches signait l'exploit de ses charges du filet écarlate d'ennemis défaits.

Après un rapide passage devant Shamrock Hill, la valse de la cavalerie repartit encore, sillonnant les rangs des féodaux, balayant les îlots de résistance.

Les deux lignes d'infanterie, quant à elles, continuaient de bouillir. Au pli de fracture des deux plaques tectoniques en

plein choc, les efforts s'annulaient et les victimes se soulevaient d'une même mort. Sur l'étendue de ce front du départ de la bataille, la lutte des fantassins et le harcèlement des archers finirent par tourner à l'avantage d'Aquebanne ; les féodaux lâchèrent finalement prise, se sentant trahis par l'arrière.

Toute l'armée des féodaux s'éparpilla, abandonnant jusqu'à l'honneur dans sa débandade. Par lambeaux hideux, les combattants s'égaillaient dans la nature, pour disparaître de honte...

Sur la plage abandonnée de déchets et de cadavres de cette mer retirant ses flots, la cavalerie d'Aquebanne avançait maintenant au pas... Les nasaux des chevaux écumaient d'épuisement.

Hairbald, ébloui par l'ampleur du spectacle de la victoire, s'était assis sur le bord de la colline. Un groupe de cavaliers se rapprochait. Les chevaux s'ébrouaient bruyamment. Au pied de l'éminence, dix cavaliers s'étaient arrêtés. Le chevalier de tête s'avança, accompagné de son porte-étendard. Ses armoiries, orangées aux besants d'or, ne rappelaient rien à Hairbald, mais lorsqu'il vit le visage du chevalier de plus près... son sang bouillonna dans ses veines : devant lui se tenait, la mine sévère et le port altier, le baron Tildeberg d'Oa ! Le baron Tildeberg d'Oa n'était-il pas le ravisseur de Coralysse ?

À sa vue, Hairbald revécut en un éclair le drame de leur première rencontre. Etouffé entre la peur et la fureur, il resta bouche bée. Tildeberg l'avait-il reconnu ? Le baron s'empara d'un seul coup de l'arbalète qui était attachée à la selle de son cheval et l'épaula. Effaré, Hairbald vit que le carreau pointait dans sa direction !

Il allait s'arracher à sa stupide position assise lorsque le projectile fusa...

Grâce au ciel, Tildeberg venait de le manquer ! Cependant, un bruit sourd derrière lui attira son attention. Tournant la tête, Hairbald vit tituber au-dessus de lui le général Erskine, qui brandissait encore à deux mains une lourde épée. Le carreau avait frappé en pleine poitrine. Une des mains du Général lâcha prise, et l'épée s'échappa de l'autre. Puis, l'homme tomba à genoux. Hairbald, pétrifié, le regarda s'écrouler face contre terre, raide mort !

Le Kadaréen se retourna vivement de nouveau, mais cette fois vers Tildeberg qui, lui... souriait !

Son pire ennemi venait de lui sauver la vie !...

Au même moment, quelque part sur le champ de bataille – scène foudroyante –, un horrible rouquin borgne achevait de fracasser une sphère iridescente fabuleuse sur la tête, dénudée, d'un jeune soldat ! Éclaboussée de centaines d'éclats roses où brûlait encore un feu de gemme, la jeune victime s'écroulait lentement, de sa dextre libérant une épée noire évanescence... dont l'affreux rouquin s'empara prestement. L'épée noire évanescence fut brandie aussitôt pour porter la mort. Mais un flot de fuyards de l'armée des féodaux, que pourchassaient en conquérants des arbalétriers d'Euzanne, emporta le roux criminel et son geste inachevé dans sa course éperdue !...

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE XV

D-codage

Dakktron, Duilin et Pipo avaient quitté la Tour du feu des premiers-nés. Ils avançaient maintenant vers l'ouest. Ils remontaient, tout en conversant, l'alignement des huit monticules qui indiquaient le chemin à suivre pour rejoindre la route secrète du gravonia suptidor : cette fameuse route qui traversait la forêt de Pimprenelle.

« J'ai bien tenté tout ce qui était possible pour remettre en état le système du plateau de la tour, expliqua Pipo, mais en vain ; l'incendie a vraiment fait trop de dégâts... »

— Nous le savons bien, Pipo, tout le mal que tu t'es donné pour essayer de réparer l'irréparable, l'excusa Dakktron. Tu n'y pouvais plus rien faire.

— Heureusement qu'ils n'ont pas eu besoin de notre aide pour vaincre, reconnut, soulagé, le petit jeune homme.

— Par les dissonances harmoniques de Kianfarh, quelle bataille avons-nous vu se jouer sous nos yeux ! Sacré Mordril, quel mordant il a, et quelle ténacité au combat ! La bataille du pont de l'Impénitence restera gravée dans toutes les mémoires. Quel héroïque exploit !

— Je n'oublie pas non plus, rappela Pipo, la bataille devant Kalinda, que j'ai très bien suivi également dans le tube à œil que Duilin m'avait réservé. Comment, déjà, s'appelle la grosse butte, dans la plaine où notre cavalerie a vaincu les féodaux ?

— La colline en question est connue sous le nom de Shamrock Hill, lui rappela Duilin.

— Oui, c'est ça : Shamrock Hill, répéta Pipo. C'est un drôle de nom, mais je n'arrive jamais à m'en rappeler. Pourtant vous me le répétez souvent. Il faut que je le retienne enfin : Shamrock Hill ; c'est ça, je le tiens cette fois : Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill...

— Bon, ça va ! Tu ne vas pas seriner ces deux mots tout au long de la route, s'énerva Dakktron. Comme ça peut être stupide de toujours répéter la même chose ! Quel agacement, à la fin ! Tu vas t'arrêter, triple buse ?

— ... Shamrock Hill, Shamrock Hill, insistait Pipo, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill, Shamrock Hill...

— Mais il va se taire, le cloporte ! Duilin, dites-le-lui que sa petite musique nous brise les oreilles.

— Ce n'est pas grave, répondit nonchalamment l'Immortel. Rien n'est grave. Cela m'est complètement égal. Du reste, tout m'est égal, maintenant...

— Je vous trouve bien philosophe, tout à coup, constata Dakktron avec surprise. C'est le genre de fantaisie qui vous énerve, d'habitude. Que vous arrive-t-il ?

— Un profond dégoût, qui me rend indifférent à votre présent, m'interroge ailleurs...

— C'est énigmatique et pathétique. Vous avez dû manger une mauvaise herbe indigeste, voilà tout. Chacun sait que les aigreurs d'estomac influent ponctuellement sur le caractère.

Dakktron venait d'attraper Pipo par le col, lorsqu'une aura lumineuse vint virevolter au-dessus de l'espace reclus de la cour où ils se trouvaient. Le bracelet de Duilin se mit aussitôt à briller intensément. Un papillon aux ailes d'or descendit tout près des trois compagnons, qui regardèrent, stupéfaits, le lépidoptère venir les narguer encore. Pipo, un grand sourire illuminant son beau visage bien rond, identifia avec joie le bel insecte qui papillotait autour d'eux :

« C'est le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron...

— Saloperie de lépidoptère, s'emporta le magicien, en brandissant son long bâton arcanique. Attends un peu, tu vas voir ! Je ne vais pas te rater, cette fois-ci...

— Non ! le bouscula Duilin, dont le bracelet étincela de plus belle. Je le veux vivant ! »

La décharge rougeoyante du bâton frappa à côté. L'immortel avait déséquilibré juste à temps le magicien colérique. Le feu arcanique invoqué alla heurter une fenêtre du donjon, dont les carreaux de verre explosèrent littéralement sous le choc !

« ... C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. L'Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. L'Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. L'Oméron...

L'Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron... »

L'Immortel et le magicien étaient aux prises, et les mains crispées, ils tentaient de se l'arracher :

« Lâchez mon bâton, immédiatement ! cria Dakktron.

— Non, je ne veux pas que le papillon explose par votre faute. Il est à moi ! hurla Duïlin d'une voix hystérique.

— Par les cinq cornes du Croton visqueux de Tarquesh ! vous avez perdu la boule, ou quoi ? Rendez-moi mon bâton, nom d'un pet de tortue de mer !

— ... Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. L'Oméron. L'Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. L'Oméron. L'Oméron. C'est le Grand Oméron... »

Plusieurs nouvelles salves jaillirent de la manipulation maladroite du bâton disputé : une flambée verte fluorescente explosa contre un rempart ; une bleu indigo ricocha entre deux créneaux et quitta l'enceinte en sifflant ; une orangé fusa à la verticale et retomba en scories au-dessus de leurs têtes. Pipo jubilait et trépignait d'excitation :

« ... C'est l'Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le très Grand Oméron. Très très Grand Oméron. Le Grand Oméron. C'est le très Grand Oméron. C'est le très très Grand Oméron. Le très très très très très très très très Grand

Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron... »

Finalement, le papillon d'or plongea dans le trou béant ouvert au milieu de la cour. Le Grand Oméron venait de disparaître dans la nuit du puits...

Dakktron et Duilin observèrent la chose avec contrariété et, cessant leur pugilat, ils jetèrent un regard inquiet dans le trou circulaire...

De la fenêtre éventrée, un homme les apostropha soudain :
« Dites donc, quel est ce bazar ? C'est la fin du monde, ou quoi ? »

L'homme, qui exprimait ainsi son mécontentement, n'était autre que le gardien des Marches du Nord.

« Ah, c'est vous, Bergald, le reconnut tout à coup Duilin. Il n'y a rien de grave, ne vous en faites pas. J'aimerais toutefois savoir où donne se trou ?

— C'est le cul de basse-fosse, répondit sèchement le gardien des Marches du Nord, et si vous ne vous calmez pas, je vous y colle !

— Avec plaisir, accepta l'Immortel, trop heureux de pouvoir y capturer le papillon. Et n'oubliez pas de recouvrir l'accès du trou, je ne voudrais pas y descendre pour rien.

— Dites-moi, Dakktron, interrogea Bergald, votre ami a-t-il encore toute sa tête ?

— Monseigneur, répondit le magicien, je crains qu'il faille déplorer le pire, dans son cas. Il a dû prendre un coup de mas-sue Tlogaïenne sur le coin de la figure durant son enfance, et le choc vient seulement de révéler ses terribles effets ! C'est un désastre...

— ... Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. L'Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron. L'Oméron. L'Oméron. L'Oméron. C'est le Grand Oméron. Le Grand Oméron. Le Grand Oméron...

— Pipo aussi aura subi un rude choc au crâne, se plaignit Bergald. Que vous est-il donc arrivé ?

— C'est une drôle d'histoire de papillon, votre Seigneurie. Le mieux serait que vous descendiez pour vous rendre compte par vous même de la chose en cause.

— C'est bon, je descends. »

Pendant ce temps, Duilin avait accroché la corde de Lahoric à une colonne. Puis, il en jeta l'autre extrémité dans le puits et entreprit d'y descendre. Son bracelet illuminait le goulot de la cheminée du cul de basse-fosse. Au fond, trois silhouettes s'agitaient à grands cris dans la lumière scintillante du Grand Oméron.

Ce fut avec stupéfaction que Duilin rencontra, parvenu dans la chambre de la prison, trois Immortels de sa connaissance :

« Et bien, ça alors ! Je ne rêve pas. C'est bien vous : Lindëlos, Daril et Wooddrow.

— Duilin, quelle bonne surprise ! s'écria Daril. J'ose seulement espérer qu'ils ne vous ont pas condamnés de la même sorte que nous ?

— Non, non. Je suis venu chercher le Grand Oméron ; si vous pouviez m'aider à l'attraper.

— Je ne savais pas, dit Lindëlos, que vous faisiez partie de l'expédition montée pour retrouver le papillon de notre si douce Anissia ?

— Si, affirma Duilin, je suis partie prenante dans l'entreprise. Ça y est, je tiens le Grand Oméron ! »

L'insecte battait des ailes entre ses mains avides. Lindëlos, Daril et Wooddrow s'inquiétèrent aussitôt de savoir si le papillon ne risquait pas d'être endommagé. Duilin les rassura. Il leur mentit sur ses réelles intentions concernant le Grand Oméron et la satisfaction de la princesse Anissia :

« Ne vous en faites pas, je vais ramener le papillon aux Vallons enchantés et le remettre à notre très chère princesse qui le pleure tant. Eh, là-haut, envoyez-moi une cage ou une boîte.

— Que se passe-t-il ? demanda Bergald qui était maintenant penché au-dessus du cul de basse-fosse.

— Tout va bien, j'ai récupéré le papillon sacré de mon peuple, qui s'était réfugié dans le puits. Il me faut encore une cage ou une boîte pour l'y enfermer, afin qu'il ne s'échappe plus.

— Votre affaire est curieuse, mais je vais vous faire parvenir ce que vous réclamez.

— Au fait, intervint Daril auprès de Duilin, vous pourriez également, puisqu'il ne semble rien pouvoir vous refuser, lui demander de nous délivrer tant que l'on y est. »

Un quart d'heure plus tard, Duilin, Daril, Wooddrow, Lindëlos et le Grand Oméron étaient extirpés du cul de basse-fosse.

L'explication que les trois Immortels donnèrent au gardien des Marches du Nord au sujet de leur arrestation arbitraire fut laborieuse ; mais enfin, Bergald reconnut leur innocence et accepta de les rendre à la liberté.

Quant à Duilin, Dakktron et Pipo, ils retrouvèrent ensuite le gardien dans une des salles du donjon de la citadelle. Pour les trois compagnons, il ne faisait guère de doute que leur mission était restée dans l'ombre de la défaillance du système de la tour.

« Cher Bergald, débuta Dakktron avec courage, il faut bien avouer que nous ne sommes pas parvenus à vous communiquer grand-chose depuis la tour. . .

— Le message que j'ai reçu, reprit le gardien des Marches du Nord, était assez explicite, pourtant. J'ai seulement regretté de ne point en recevoir d'autre par la suite.

— Vous avez donc reçu de nous un message ? interrogea, très surpris, Duilin.

— Oui, et je puis même vous dire qu'Hairbald n'était plus alors avec vous.

— Et bien, ça alors ! en resta bouche bée l'Immortel.

— Par Kianfarh ! comment le savez-vous ? demanda Dakktron, réclamant une explication. À n'en point douter, vous êtes doués pour la divination.

— Non point, répliqua Bergald, je l'ai seulement déduit de votre message : vous avez commencé, me semble-t-il, par un peu de bleu léger que les astronomes ont identifié pour la lettre "P" ; puis, ce fut après par du rouge que s'enflamma le ciel sous nos yeux, répétant la lettre "D". Vous êtes allés à l'économie pour signaler votre présence. C'est remarquable de concision : le "P" désigne "Pipo", et les deux "D", vous-mêmes, "Dakktron" et "Duilin". Le "H" manquant, j'en ai

déduit qu’Hairbald n’était pas parvenu avec vous jusqu’à la tour.

— C’est un pur miracle ! s’exclama, subjugué, l’Immortel.

— Par les dissonances harmoniques de Kianfarh, quelle perspicacité surnaturelle ! »

Pipo avait écouté avec émerveillement l’explication de Bergald, et ce fut l’esprit plein d’étonnements et de perplexité sur la relativité de leur échec qu’il quitta l’audience du gardien des Marches du Nord, suivi par Dakktron et Duilin, tout aussi songeurs que lui...

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE XVI

La Conquête royale

Après les victoires du pont de l'Impénitence et de Shamrock Hill, le gardien des Marches du Nord convoqua un conseil extraordinaire dans le donjon de la citadelle de Kalinda. Y assistaient tous les héros des deux batailles des jours précédents.

Avaient l'honneur d'être présents, parmi les plus célèbres serviteurs du royaume : le prince de Sarde, le Duc d'Aya, le comte de Garch, le comte de Linahow, le vicomte de Windmoor, le vicomte d'Umbrow, le marquis de Garabar, le marquis de Fomahault et le baron d'Oa.

Étaient également présents le capitaine de la Garde d'honneur et son épouse.

La Salle des Trophées, où se tenait la réunion, était décorée en abondance des gonfalons et des étendards pris à l'ennemi. Le baron Tildeberg d'Oa était particulièrement fier, parmi cette diversité multicolore, du drapeau tranché de pourpre et de sinople aux alérions d'argent du général Erskine, qu'il avait lui-même ramassé au sommet de Shamrock Hill. Il paraissait devant, caressant l'étoffe.

Frappant tout à coup dans ses mains, le gardien des Marches du Nord réclama l'attention de l'auditoire :

« Messieurs, après nous être très largement félicités de la victoire, certains d'entre vous m'ont manifesté leur inquiétude quant aux suites à donner à notre combat contre les féodaux. Pour ma part, je leur ai répondu que la guerre était finie. Je

crois savoir que le baron Tildeberg d'Oa ne partage pas cet avis. Je lui laisse donc la parole, afin qu'il exprime clairement devant nous les raisons de son désaccord...

— Je vous en remercie. Il est vrai, en effet, reprit le baron, que j'ai manifesté assez rudement mon mécontentement au gardien des Marches du Nord sur la conduite des opérations militaires depuis la victoire de Shamrock Hill. Mon langage a très largement dû, sous le coup de la colère, dépasser le cadre de ma pensée. Je prie le gardien de bien vouloir m'en excuser...

— J'accepte vos excuses, Baron. Maintenant, veuillez poursuivre votre exposé...

— Bien ! Pour commencer, je dirai que le reproche précédemment adressé au gardien des Marches du Nord n'était pas juste. En effet, ce n'est pas la conduite des opérations militaires que je critiquais, au fond, mais leur non-poursuite ! Tout le monde sait que le gardien des Marches du Nord nous a conduits à la victoire, mais ce que je ne comprends plus, c'est pourquoi il n'a pas engagé la poursuite de l'ennemi. Courant sur leurs pas, nous aurions pu achever de détruire leurs forces dispersées. Nous aurions pu leur infliger le sort qu'il nous réservait en voulant nous envahir !

— Si je vous comprends bien, Baron, votre intention serait d'envahir à notre tour le territoire des féodaux ?

— En effet, il n'est pas trop tard pour le faire !

— Vous semblez oublier, Baron, que la mission confiée par le roi à ma personne se limitait à défendre la frontière du royaume. En aucun cas, le roi ne m'a ordonné d'envahir le pays des féodaux.

— Mais, bien que le roi ne l'ait pas ordonné, riposta le baron, rien ne permet d'affirmer qu'il l'interdise. J'oserai

même dire, qu’au regard de la situation, il se pourrait très bien, au contraire, qu’il l’exige !

— Et bien, Baron, si vous vous faites dorénavant le porte-parole du roi, il ne me reste plus qu’à me dessaisir de ma charge de représentant de Sa Majesté à votre profit !

— Nous ne souhaitons pas agir contre vous, expliqua Tildeberg, mais, tout au contraire, c’est avec votre soutien que nous espérons poursuivre la lutte. Nous sommes tous, en effet, conscients du danger toujours renouvelé que les féodaux font peser sur nous. Aujourd’hui vainqueurs, demain peut-être vaincus... Notre vigilance ne suffit plus, il nous faut porter dès maintenant, au cœur de l’ennemi, le coup de grâce !

— Que voulez-vous de plus que la victoire que nous venons de remporter ? Leurs généraux sont morts, et la menace des sorciers qui les poussaient à la guerre définitivement écartée. Le dernier des rejetons de Perliche est tombé pendant la bataille. Notre victoire est d’autant plus grande qu’elle n’a pas vaincu, mais délivré un peuple.

— Ils ne sauront jamais se gouverner et se donneront de nouveaux despotes !

— En attendant, les luttes de fiefs qui en résulteront nous assureront la paix durant de longues années. S’ils ne savent se gouverner, laissons-les s’entre-déchirer. Nos soldats peuvent se reposer sur leurs deux oreilles. »

Le baron Tildeberg sentait bien que le gardien le mettait habilement en défaut, aussi joua-t-il contre les parades de la raison, l’émotion du vent de l’épopée :

« Mais devons-nous dire à notre roi que c’est par peur que nous avons choisi le calcul politique, plutôt que le noble choix des armes ? Est-ce à dire que nous libérons un peuple en le laissant s’entre-tuer, plutôt que de lui donner un véritable sou-

verain ? Offrons à notre roi un royaume plus vaste, que dominera un trône plus puissant. Montrons à nos adversaires que nous ne les méprisons pas au point de leur refuser le bonheur d'un gouvernement juste et fort. Seigneurs et Puissants d'Aquebanne, donnez au grand roi Sijaron III un royaume à la taille de ses mérites, et aux peuples des féodaux un monarque digne d'eux !

— Tildeberg à raison, intervint soudain son cousin le marquis de Garabar, pour le roi, conquérons les fiefs au-delà du Direq !

— Nous irons jusqu'à Nagor Djuni Kondar, s'écria le Duc d'Aya, et de ses pierres nous en offrirons le parement à Sa Majesté, pour qu'elle s'édifie un nouveau palais sur les rives du lac de Stinx !

— Baron Tildeberg, nous vous suivrons ! », reprit la grande majorité des nobles présents.

Parmi toute l'aristocratie présente, seuls, le marquis de Fomahault, qui songeait maintenant à s'occuper de ses prestigieuses vignes, et le prince de Sarde, par obéissance filiale aux convictions du gardien des Marches du Nord, son père, refusèrent de se joindre à l'expédition qui se décidait.

Quant à Mordril, nul ne pensa même à lui demander son avis. Pour les nobles d'Aquebanne, une telle conquête excluait d'elle-même, par la noblesse du but qu'elle se fixait, l'emploi de mercenaires !

Ainsi, la conclusion de la guerre des Marches du Nord s'ouvrait-elle sur la déclaration de la guerre des Fiefs.

Le baron Tildeberg d'Oa fut nommé par ses pairs commandant en chef de la Conquête royale...

[RETOUR AU DÉBUT](#)

CHAPITRE XVII

Rose mystique

Hairbald, après être resté trois semaines interminables en garnison à Kalinda, durant lesquelles il assista aux préparatifs de départ de l'armée de la Conquête royale, reçut enfin l'ordre de reprendre le Pavé.

La Garde d'honneur quitta les Marches du Nord pour rejoindre Chrost, capitale d'Aquebanne, où siégeait le roi. Frigg et Mordril ne conduisaient plus, sur le chemin du retour, que six hommes, dont Hairbald le Chauve. Les héros survivants avaient pour noms : Ménéval, Odar Aîné, Odar le Jeune, Emalévarl et Phartald. Tant de braves étaient tombés au pont de l'Impénitence et, parmi les héros morts, Hairbald pleurait son ami Erkhoval.

Sur le parcours du Pavé, la Garde d'honneur fit une courte halte à Fendweek. La population de la ville les accueillit en héros, les couvrant de fleurs, leur offrant avec spontanéité et joie des fruits dont la campagne débordait. En cet été de l'an de grâce 3027, sous le règne du roi Sijaron III, la nature avait été généreuse.

Frigg et Mordril furent reçus chez le Bourgmestre, à l'Hôtel de Ville du Beffroi de Vaubel, où on les gratifia du titre de Citoyens d'Honneur de Fendweek. Il faut dire à ce sujet que la ville de Fendweek aurait très certainement succombé au pillage des armées du général Erskine, si celui-ci était parvenu à franchir le pont de l'Impénitence. Les autorités de Fendweek

avaient, à juste titre, cru bon de décorer Frigg et Mordril pour les remercier du salut que la ville leur devait.

Quant aux autres Gardes d'honneur, ignorant la cérémonie officielle, ils avaient pris d'assaut la ville et ses plaisirs, dont le plus incontestable fut certainement de raconter leurs exploits dans les tavernes.

À l'auberge de *La Belle Broigne*, Hairbald avait suivi un de ses collègues, qui ne manqua pas de verve pour retracer les épisodes marquants de la bataille du pont de L'Impénitence. Le vin coulait à flots au rythme des exclamations d'admiration de l'auditoire. L'insatiable narrateur s'appelait Phartald. Il comptait bel et bien parmi les rares survivants de la bataille.

Pour sa part, Hairbald s'était modestement attablé avec Phartald, à qui il confia le soin de tout dire. Rêveur, il laissa l'écho du récit de la bataille résonner à ses oreilles, puis se perdre dans les méandres de son esprit absorbé tout ailleurs. Hairbald était plus que jamais perplexe quant à la suite des événements, et partagé entre l'amour et le devoir. À coup sûr, il désirait revoir Coralyse et vivre pour toujours avec elle, mais la perspective de réclamer du roi un arbitrage en leur faveur lui apparaissait de moins en moins claire. L'opportunité de saisir en cette affaire le jugement du roi l'effraya même : se pouvait-il que le roi refusât de les voir ensemble ? Il fallait bien se rendre à certaines évidences : Tildeberg était un des Grands du royaume. Son prestige n'avait fait que croître aux yeux de ses pairs depuis le début de la guerre. Ne lui avaient-ils pas confié le commandement de l'armée ? Le roi condamnerait-il un de ses plus précieux sujets à quitter une épouse légitime pour la donner à un barbare hirsute de Kadar ? Certes, non ! Et cette pensée arracha, de saisissement, Hairbald à ses spéculations. Il retrouva aussitôt l'évocation

du fracas des armes sur le pont de l'Impénitence, et arriva au moment où tombait son ami Erkhoval. Des larmes perlèrent de ses yeux. Il avait perdu son ami et n'y pouvait plus rien, mais il se jura qu'on ne lui ravirait plus jamais celle que son cœur ne pouvait cesser d'aimer !

Une semaine plus tard, Hairbald avait repris ses quartiers à Chrost, où la Garde d'honneur retombait dans la routine des rondes de garde. Ce fut avec anxiété qu'Hairbald arpenta les couloirs du palais, craignant de rencontrer le roi, fuyant sans cesse sa présence comme un mauvais présage. Il n'attendait plus qu'une chose : obtenir une permission pour courir retrouver Coralysse.

Un beau matin, Phartald s'approcha d'Hairbald, qui soignait les chevaux des écuries royales. Il lui fit savoir que le capitaine Mordril voulait le voir. Le Kadaréen stoppa alors son travail de ladre et, ajustant sa tenue, il monta rencontrer le capitaine Noire Brillance.

Mordril était logé dans un appartement privé du palais royal. Il s'habillait, et Frigg, assise avec désinvolture sur une table à proximité de lui, le regardait de ses yeux brillants, tout en mangeant bruyamment une pomme à pleines dents. La jeune femme portait une ample chemise blanche, une jupe courte en daim, un collant beige, et des bottines de cuir souple aux pieds. Un sourire mi-narquois, mi-espiègle, éclairait son visage d'une expression indéfinissable. Frigg semblait tout à

la fois contrariée et amusée, et ses jambes balançaient devant elle en rythme.

« Non, c'est non ! protesta Mordril. Je t'ai déjà dit que, ce matin, j'attendais la visite du prévôt du roi. Il peut arriver d'un moment à l'autre... »

— C'est si important que ça ? insista la jeune femme.

— On m'a fait dire qu'il s'agissait d'une affaire urgente et grave. »

On frappa à la porte...

« Qu'est-ce que c'est ? sursauta le capitaine.

— Le seigneur Bélaor d'Armebrave demande audience, expliqua un valet en faction à la porte.

— Le bougre est en avance ! jura Mordril. C'est bon, introduisez-le... »

Un homme de haute taille, le visage fermé et la silhouette habillée de noir, entra. Frigg le regarda avancer, dégoûtée. Cet homme, portant un baudrier pourpre et un collier de médailles en or sur un pourpoint noir, venait gâcher sa matinée !

« Que nous vaut de si bonne heure la visite du prévôt du roi ? interrogea Mordril, qui achevait à peine de s'habiller.

— Mes apparitions, pour rares qu'elles soient, sont toujours dictées par le devoir de la justice. Je ne me permettrais pas de vous déranger si l'affaire qui me conduit à vous n'exigeait l'urgence d'une arrestation.

— Par les cornes de Daccrott, quelle mauvaise plaisanterie !

— Il ne s'agit en rien d'une plaisanterie. Je tenais à vous en avertir le premier : un de vos hommes a commis un meurtre.

— Et de qui s'agit-il ?

— Du dénommé Hairbald, fils d'Haratald.

— Sans blague ! Et qu'a-t-il fait au juste ?

— Je vous l'ai dit : il a tué un homme, un vieil homme, un apothicaire.

— Et quelles preuves avez-vous contre lui? s'irrita Mordril, qui n'aimait pas qu'on attaquât l'honneur de la Garde d'honneur.

— C'est le hasard qui nous a mis sur la piste. Voyez-vous, du village de Douridaï, nous recevions depuis plusieurs années des plaintes concernant un dénommé Loubig le Filou, qui pratique le vol à la canne à pêche, mais je n'avais, jusqu'au mois dernier, jamais trouvé le temps de m'y rendre pour arrêter l'énergumène et le juger. Cependant, lorsque nous sommes arrivés à Douridaï, c'est une tout autre affaire qui agitait le village : quelqu'un avait assassiné Simbra, le vieil apothicaire. Il me fallait calmer l'émoi d'une population choquée, en retrouvant rapidement le meurtrier. L'enquête fut heureuse et progressa vite. Il faut dire que le meurtrier n'avait pas été très discret. Le pauvre idiot avait, peu de temps avant de commettre son crime, décliné son identité et affirmé péremptoirement son rang dans la Garde d'honneur à un pâtre, sur le chemin du village. Notre homme a également été reconnu formellement par un habitant, à qui il avait demandé où se trouvait l'apothicaire le plus proche. Le jour même, le vieil homme était retrouvé mort ! De plus, les descriptions qu'ont faites du meurtrier le pâtre et l'habitant de Douridaï correspondent en tous points ! Quant au mobile, il m'est apparu évident que le dénommé Hairbald cherchait à tout prix à se procurer une certaine drogue, appelée Zéphirine. La substance manquante chez l'apothicaire au regard de son inventaire, et l'attitude hallucinée du meurtrier décrite par le pâtre, le prouvent à merveille. Rarement affaire de meurtre fut aussi limpide et si rondement menée !

— En effet, vous pouvez être fier de vous, commenta Mordril sur un ton ambigu.

— Je vous demande donc de me prêter votre concours, en m'autorisant à procéder à l'arrestation du coupable.

— Impossible !

— Comment cela, impossible ? Vous ne pouvez soustraire cet homme à la justice. Votre attitude est scandaleuse. Je vous somme de me livrer sur le champ le coupable !

— Hairbald est mort à la bataille du pont de l'Impénitence !

— Évidemment... Je vous prie de m'excuser.

— Le sort aura devancé la justice, intervint malicieusement Frigg, qui balançait toujours ses jambes, et qui cracha une flopée de pépins.

— Je crois, renchérit Mordril, qu'il n'est plus nécessaire d'évoquer, à partir de maintenant, cette affaire. Il serait dommage que les bonnes relations tissées entre Aquebanne et Kadar en pâtissent, n'est-ce pas ?

— Vous avez certainement raison, s'inclina le prévôt. L'affaire est définitivement close. Je vous prierais de bien vouloir m'accorder, maintenant, la discrétion de prendre congé de vous...

— Faites. »

Hairbald approcha de la porte des appartements du capitaine Noire Brillance et de son épouse. Il frappa deux coups secs.

« Entrez ! entendit-il répondre.

— Capitaine, vous m'avez demandé ?

— Ah ! Hairbald, c'est vous. Approchez... »

Hairbald reconnut aussi Frigg, qu'il salua d'un signe respectueux de la tête. La jeune femme lui répondit par un sourire énigmatique.

« Hairbald, j'ai une mission pour vous, lui annonça le capitaine. J'ai entre les mains des lettres de nos amis aristocrates, partis en guerre. Je suppose que ces lettres sont adressées à leurs familles et aux administrateurs de leurs biens. Je vous charge donc de les leur porter. Vous irez au castel des ducs d'Aya, puis, sur votre chemin, vous vous rendrez au bourg d'Euzanne, où se trouve le manoir du comte de Linahow. Enfin, vous gagnerez le château d'Apstörn, au cœur de la baronnie d'Oa.

— La baronnie d'Oa ? se réjouit tout à coup Hairbald, qui tenait là un moyen officiel pour revoir rapidement Coralysse.

— Vous connaissez ? demanda Mordril.

— Oui, Capitaine. Je saurai parfaitement me débrouiller avec cette mission. Je suis même prêt à partir de suite...

— Au fait, l'arrêta Mordril, j'aurais une question à vous poser...

— Je vous écoute, Capitaine.

— Avez-vous tué un homme, un apothicaire ?

— Comment le savez-vous ? se trahit aussitôt Hairbald, abasourdi sous le choc de la question.

— Ce matin même, le prévôt du roi est venu exiger de moi votre arrestation.

— Tout est fini ! s'écroula Hairbald. Je ne reverrai plus jamais Coralysse !

— Qui est Coralysse ? demanda tout à coup Frigg, piquée par la curiosité.

— C'est la femme que j'aime, sanglota Hairbald.

— Mordril, tu auras compris comme moi, déclara Frigg, que la Rose d’harmonie a inspiré tes paroles. Tu n’as pas pu mentir au prévôt sans l’inspiration de la Rose.

— La Rose d’harmonie », répéta Hairbald, incrédule...

Le Kadaréen se rappela alors les vers tragiques de l’antique poème, et ses lèvres tremblantes en articulèrent la triste mélodie :

*« Qui veut l’amour d’une princesse
Se doit de tenir sa promesse :
Cueillir la Rose d’Harmonie
Ou périr en longue agonie
Dans ce puits à l’issue secrète,
Et perdre à jamais sa conquête. »*

Hairbald sanglotait, agenouillé, le front penché vers la terre.

« Vous avez beaucoup trop souffert, lui dit Frigg. L’agonie et la désespérance n’ont que trop duré. Mordril l’a reconnu le premier, et j’en suis touchée à mon tour : vous avez enfin droit de vivre ce grand amour avec Coralysse. Mordril et moi vous offrons aujourd’hui la Rose d’Harmonie. N’est-ce pas, Mordril ?

— N’aurais-je menti au prévôt que par vice, confirma le capitaine. La Rose est le gage d’amours heureuses et incorruptibles. N’en refusez pas le bonheur. »

Hairbald ne savait plus que dire. Les paroles du terrible chef de guerre étaient si douces à entendre, et si réconfortantes pour son cœur, qu’il n’en revenait pas. Et la voix de Frigg, belle et claire comme le chant d’une source, lui parlait de bonheur.

« Vous ne me livrez pas au prévôt ? demanda Hairbald, qui n’en revenait pas, encore partagé entre l’affirmation et l’interrogation de son salut.

— Non, le rassura aussitôt Mordril. Je lui ai déjà dit que vous étiez mort au pont de l'Impénitence. Vous ne faites plus partie de la Garde d'honneur. Vous êtes libre de partir. Je ne vous demanderai plus qu'une dernière chose, cependant.

— Dites, accepta Hairbald, à la fois inquiet et obligé...

— Sur le chemin de votre nouvelle vie, n'oubliez pas de remettre les lettres que je vous ai confiées.

— Ah ! Les lettres ? Bien sûr ! souffla de soulagement Hairbald. Je le ferai avec joie !

— Alors, qu'attendez-vous pour partir ? le pressa Frigg. Une personne qui vous aime vous attend !

— Merci du fond du cœur, merci ! », exulta Hairbald en se retirant, emporté par le désir de revoir Coralysse.

Hairbald quitta Chrost au triple galop. Il pleurait à chaudes larmes. Ce n'étaient plus des larmes de douleur tirées par le deuil ou l'angoisse du désespoir, c'étaient des larmes de joie, des larmes de pure joie.

C'étaient d'authentiques et pures larmes de joie.

Le vent de sa course équestre à travers la plaine de Savillon caressait sa figure et animait ses longs cheveux. Dans le sillage blond du soleil et de la campagne filait son fier destrier. On aurait dit que l'animal lui-même n'ignorait pas la destination de son cavalier, tant il mettait de fougue dans son irrésistible course. La vie n'avait jamais chanté si fort jusqu'à ce jour pour le Kadaréen. Une émotion, proche de l'évanouissement, le transportait vers le but encore inassouvi. La douloureuse impatience de revoir Coralysse n'avait d'égal que la joie de son cœur à l'évocation de sa personne. L'âme du cavalier se

dilatait entre la peur de n'arriver jamais assez tôt pour elle, et le bonheur anticipé de leurs retrouvailles heureuses.

Après un arrêt au château des ducs d'Aya, le cœur saturé par l'excitation, Hairbald reprit la route aussitôt. Sa folle chevauchée absorba le jour et la nuit. Son galop s'amplifiait dans un feu d'impatience incoercible, que seule la promesse de l'amour parvenait à calmer. Ses sentiments amoureux transcendaient l'insoutenable attente.

Le cavalier traversa d'une traite le bois d'Hollywillow et remonta la route d'Euzanne. Il filait le jour, insaisissable comme le vent, et la nuit, aussi éphémère que le feu d'une comète, il traçait son parcours dans l'obscurité.

Soulevé d'amour, au bord de l'asphyxie du cœur, il dut encore retarder sa course en portant une lettre au manoir des comtes de Linahow.

La retardatrice affaire expédiée, il bondit de plus belle sur la route interminable de sa course vers l'élue de son cœur. Le sillon routier n'en finissait pas de défiler sous ses yeux affamés de contempler à nouveau Coralysse. Il l'avait en définitive si peu vue qu'il en éprouvait de l'outrage contre le destin. Mais le tort allait bientôt être réparé, et l'amour épouser le bonheur.

À l'approche des murs du château d'Apstörn, où le baron Tildeberg d'Oa faisait retenir captive Coralysse, le cœur du Kadaréen le battit violemment. L'appréhension et l'irrésistible envie de la revoir s'opposaient, battant son organe de violentes saccades.

Sans bien se rendre compte du décor du lieu ni des figures de gardes et de serviteurs qui s'enquéraient de sa visite, il répondit, aspiré par la présence toute proche de Coralysse, qu'en qualité de messager du roi on devait le conduire de suite à la maîtresse des lieux pour lui remettre un pli.

Hairbald se retrouva tout à coup bloqué devant une porte. Il sentait son cœur battre la chamade. Un domestique s'était engouffré derrière la porte pour porter connaissance de sa venue à Coralysse. Ses dernières secondes avant de la revoir, séparé d'elle par une simple porte, lui parurent une éternité. L'obstacle, aussi ridicule que deux panneaux de bois enchâssés, lui sembla le plus incommensurable de tous ceux qu'il avait dû franchir pour parvenir jusqu'à elle...

Enfin, les deux battants de la porte fatidique s'entrouvrirent. Hairbald plongea son regard dans le salon dévoilé à ses yeux. Soudain, il vit celle qui existait pour lui plus que lui-même...

Sous une fenêtre, d'où s'écoulait une lumière diffuse, à côté d'une cheminée où crépitait un feu domestiqué, assise à une petite table ronde, Coralysse jouait aux échecs avec une dame de compagnie.

Coralysse se leva et s'avança vers le visiteur. Elle portait une longue robe de satin aux reflets bleutés, avec une guimpe de tulle qui ornait son cou délicat ; la guimpe, recouvrant de sa douce transparence un décolleté, mettait avantageusement en valeur sa blanche poitrine. Ses cheveux aux cascades dorées, maîtrisées en une somptueuse coiffure élaborée, étaient piqués de perles brillantes. Son visage de rose, aux grands yeux bleus expressifs et aux lèvres nacrées, s'illumina progressivement, à sa vue, d'un sourire généreux et inaltérable.

Coralysse congédia sa servante, puis se précipita sur Hairbald, qui, ému jusqu'aux larmes, la serra de ses larges et lourds bras, encombrés des manches de son haubert. Il plongea son regard dans ses yeux bleus mouillés comme les siens. Il y lut le bonheur tant espéré qu'ils s'étaient autrefois jurés sur le Sein de Dolia, un soir étoilé.

Soudain, au contact du ventre de la jeune fille, il se figea, et se détacha d'elle...

Hairbald contemplait, hagard, l'arrondi du ventre de Coralysse. La voix déchirée de désespoir, elle lui dit :

« Il m'a prise de force le jour du mariage, avant de partir à la guerre. Hairbald, je suis enceinte... »

Elle s'était accroupie en pleurant, et sa robe auréolait au sol son ample silhouette. Hairbald la surplombait maintenant de toute la hauteur de sa taille.

« Tu dois me détester, pleura-t-elle... »

— Non, Coralysse. Je n'ai jamais eu pour toi que de l'affection, et à partir d'aujourd'hui, je ne t'abandonnerai plus jamais. C'est moi, au contraire, que tu dois détester pour t'avoir laissée seule si longtemps.

— Oh, non ! Hairbald, je t'aime, lui dit-elle en le regardant à nouveau de ses yeux innocents et fragiles.

— Je t'aime, moi aussi, tu sais.

— Et pour le bébé ? demanda-t-elle le visage mouillé de larmes.

— Oh, Coralysse, comment pourrais-je détester un être, si tu l'aimes ? »

Les deux amants s'enlacèrent, et leurs âmes, en un même élan, débordèrent de joie.

Ils venaient de quitter la prison dans laquelle le baron Tildeberg retenait Coralysse captive. Hairbald avait prétexté d'une audience royale pour l'extirper de l'étreinte de pierre.

Les deux cœurs, transis d'amour, couraient maintenant la route dans un carrosse. Le véhicule était conduit à vive allure par un cocher de la baronnie.

Parvenu au premier carrefour, Hairbald fit signe au cocher de stopper les chevaux. Le Kadaréen descendit alors du carrosse. Le carrosse portait les armes d'Oa. Hairbald s'approcha de son conducteur.

« Que se passe-t-il ? demanda ce dernier. On ne va plus à Chrost ? »

— Non, vous prendrez au sud, et vous continuerez dans cette direction sans vous arrêter, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au pays de Kadar.

— Je suis désolé, protesta gentiment le cocher, mais le service du baron me l'interdit. Que fera-t-il, lorsqu'il apprendra l'enlèvement de son épouse, car c'est bien de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas ? »

Hairbald, qui trouvait l'homme plutôt conciliant, tendit vers lui ses mains. Il les ouvrit sous ses mirettes, au creux desquelles apparut une poignée de rubis rutilants.

« Cela devrait suffire à vous rassurer, affirma Hairbald. Notre bonheur est au prix de votre fortune. Acceptez ces pierres, et conduisez-nous loin de la baronnie d'Oa et du royaume d'Aquebanne.

— Je suis votre obligé, assurément... N'ayez crainte, je vous conduirai sans heurt ni chaos.

— À la bonne heure ! Allez, en route ! »

Hairbald remonta dans le carrosse auprès de Coralysse qui lui demanda si l'homme avait accepté de les conduire vers la liberté. Son amant lui répondit que oui. Elle poussa un long soupir de soulagement.

Le cocher remit en branle le carrosse, fouettant l'air au-dessus de l'attelage de quatre chevaux noirs...

L'équipage courait de nouveau la route, mais plein sud, cette fois.

À l'intérieur, adossés à la banquette arrière, Coralysse et Hairbald, sans un mot, savouraient le bonheur de leur liberté retrouvée. Entre eux, sur le coussin de la banquette, ils entrelacèrent les doigts de leurs mains.

Cependant, l'esprit d'Hairbald était encore parcouru par une ombre. Finalement, il trouva le courage d'avouer à Coralysse qu'un drame avait marqué sa route après leur séparation : il lui avoua qu'il avait réellement tué un homme par vice.

« Cela ne te gêne pas de fuir avec un criminel ? lui demanda Hairbald, que l'inquiétude d'un doute au sujet de l'amour que Coralysse pouvait encore maintenant lui porter rongeaient.

— Non, lui répondit-elle d'une voix sereine. Le roi juge, moi, j'aime. »

Ses fines et douces mains touchèrent son visage broussailleux, et ses lèvres nacrées parfumèrent sa bouche d'un baiser tendre...

Fin

[RETOUR AU DÉBUT](#)